U d'/of OTTAWA
39003002757804

Jan. 1/60

La Jeunesse de Bonaparte

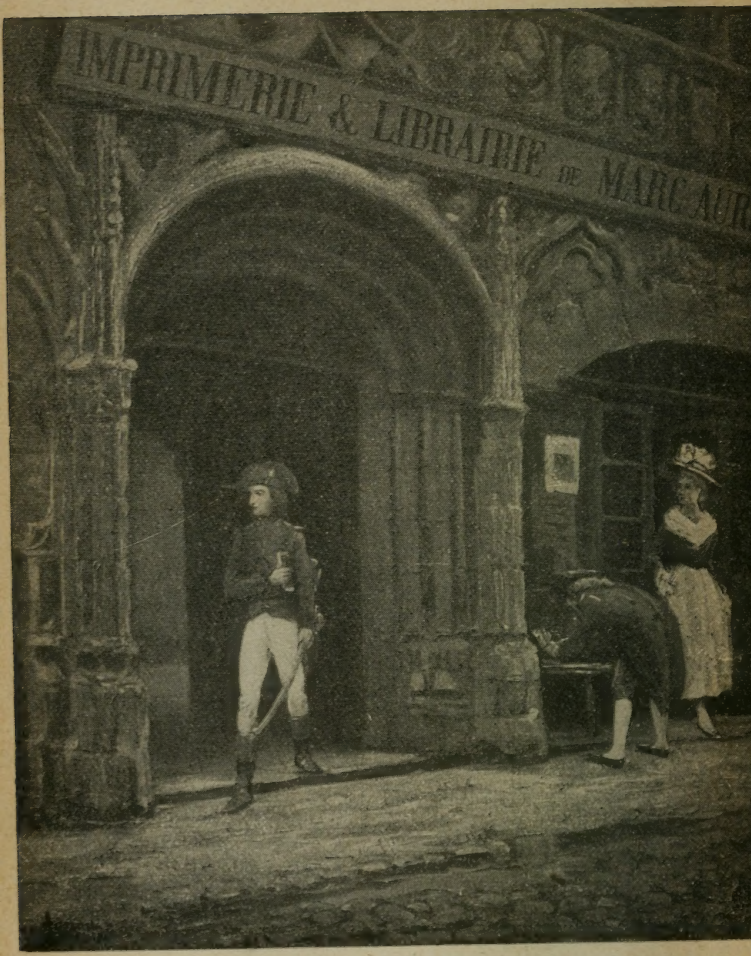
N° 59

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lajeunessedebona00maze



Le lieutenant Bonaparte à Valence. (Daprès le tableau de L. Ageron.

JULES MAZÉ

A VIII
65

La Jeunesse de Bonaparte

TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

DC
205
.M3J

LA
JEUNESSE DE BONAPARTE

I
LES JEUNES ANNÉES

AJACCIO

Devant l'admirable golfe d'Ajaccio, qui faisait penser à une gigantesque palette de peintre tachée d'azur et d'or, la terre de Corse soulevait ses montagnes sauvages vers le ciel calme, mettant, dans la sérénité lumineuse de la belle journée d'août, un peu de son âpre et grandiose poésie.

Dans les ondulations capricieuses des pentes, dans l'extraordinaire moutonnement des croupes, on apercevait, par places, des maisonnettes sombres pareilles à des jouets d'enfant, qui se serraient autour de petites églises aux murailles épaisses, où de vieilles cloches à la voix chevrotante tintaient lentement.

Entre les hauteurs verdoyantes et la mer tranquille,

les maisons grises et sans caractère d'Ajaccio semblaient se poursuivre dans la lumière crue, formant, un peu au hasard, des embryons de rues et de ruelles, laissant çà et là entre elles des espaces vides, dont le soleil faisait de véritables fournaises.

La ville, pauvre et triste, donnait l'impression d'une cité naissante, bien qu'elle fût vieille de près de trois siècles.

Sur la place du Diamant, d'où l'on apercevait la coupole de la vieille cathédrale et, plus loin, la verdure sombre des grands monts, plusieurs femmes marchaient lentement, sans souci des morsures du soleil, se dirigeant vers les petites rues qui conduisaient à la mer. De temps à autre, un passant les arrêtait, et, touchant sa casquette ou son chapeau, demandait :

« Vous allez chez Mme Lætitia? Comment va le bambino? »

Alors elles souriaient doucement et répondaient en italien, avec l'accent un peu dur de l'île :

« Très bien, très bien... C'est un amour ! »

Ces dames étaient des bourgeoises de la ville, des amies de Lætitia Ramolino, femme d'un patriote ardent, Charles Bonaparte, qui venait de combattre aux côtés de Paoli pendant la guerre de l'indépendance.

Quinze mois auparavant, le 15 mai 1768, la république de Gênes avait cédé à la France ses droits sur la Corse, droits qu'elle défendait du reste assez péniblement à coups de fusil.

Ayant acquis les droits, la France dut également prendre à son compte les coups de fusil.

Pendant près d'une année, les généraux Chauvelin et Marbeuf luttèrent sans succès contre les patriotes corses, admirablement commandés par Pascal Paoli,

et, pour avoir raison d'une résistance qui devenait dangereuse, il fallut envoyer dans l'île une armée de trente mille hommes sous les ordres du comte de Vaux.

Le 9 mai 1769, la bataille de Ponte-Nuovo mit fin à la guerre de l'indépendance et nous assura la possession définitive de la Corse.

Le rugissement des canons français ayant éteint chez les patriotes tout espoir de revanche, ces braves se réfugièrent dans des gorges escarpées où nul ne pouvait les atteindre, où les sentiers conduisaient partout lorsqu'on les connaissait bien et nulle part lorsqu'on les connaissait mal.

Dans leurs rangs, il y avait une femme, Lætitia Ramolino. Elle suivait partout son mari, partageant ses fatigues et ses dangers ; après la défaite, elle l'accompagna sur le sommet du mont Rotondo, où la neige ne fond jamais complètement.

Il s'en fallut de peu que les rochers sauvages et les neiges de ce mont ne devinssent le berceau du « bambino » qui, sous le nom de Napoléon, — son prénom, — devait bouleverser le monde.

Mais une amnistie permit au jeune ménage de retourner à Ajaccio, et l'enfant y vit le jour, le 15 août 1769, dans la maison paternelle, une maison modeste de la rue Saint-Charles, qui avait appartenu à la famille Ramolino.

Le cadre grandiose du Rotondo eût convenu, pourtant, à Napoléon.

Le 21 juillet 1771, la foule se pressait dans la rue Saint-Charles, une foule pittoresque et gaie, autour de laquelle piaillait la marmaille du pays. Tous les regards étaient fixés sur la maison de Charles Bonaparte, dont on apercevait la façade au fond d'une petite cour.

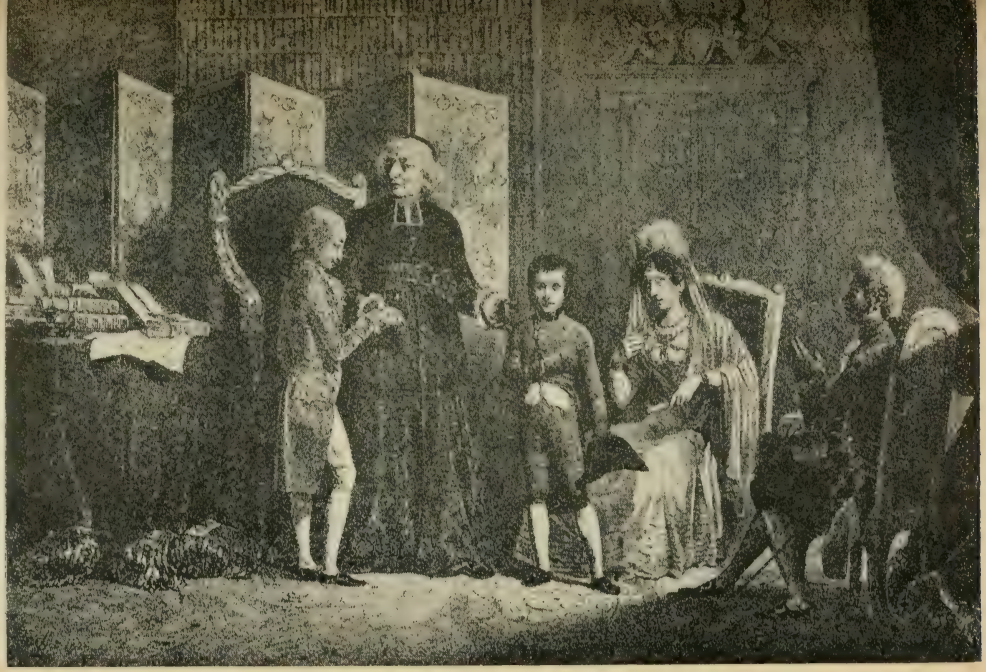
Soudain, un murmure s'éleva : « Les voilà ! les voilà ! » et la marmaille se mit à piailler plus fort.

On vit alors apparaître une robuste paysanne en costume du pays, qui portait dans ses bras le petit Napoléon, puis, derrière elle, au milieu d'un groupe de parents et d'amis, Charles Bonaparte et Lætitia.

Le cortège, encadré par la marmaille bruyante, se dirigea vers la cathédrale, où le clergé attendait l'enfant pour le baptiser. La cérémonie fut simple et rapide, et, certes, pas un de ceux qui entouraient la cuve de marbre blanc de Luni, où tant d'enfants avaient reçu le baptême déjà, ne pouvait prévoir l'extraordinaire fortune que réservait le destin à ce bambino corse, dont les hasards d'un traité contresigné par le canon de Ponte-Nuovo venaient de faire un Français.

Lorsque Napoléon vint au monde, Charles Bonaparte et Lætitia avaient déjà un fils, Joseph, qui était né le 7 janvier 1768. Leur famille devait s'augmenter encore : ils eurent, en tout, treize enfants, dont huit seulement, cinq garçons et trois filles, survécurent.

L'enfance de Napoléon, qui fut celle de tous les fils des bourgeois pauvres et fiers d'Ajaccio, n'offre rien de remarquable. Son père, homme aimable, instruit, ardent au plaisir, était tenaillé, comme la plupart des Corses, par la passion des honneurs et des fonctions, et ne pouvait se résigner à l'obscurité, à l'inaction, après avoir connu les joies de la popularité et l'enivrement des chevauchées guerrières. Lancé dans les luttes politiques qui agitaient l'île, il ne faisait que de courtes apparitions dans la tranquille maison de la rue Saint-Charles, abandonnant à sa femme l'administration intérieure du logis, lui laissant le soin d'élever les enfants.



Prédilection de la famille Bonaparte. (D'après une lithographie de Raffet.)

Lætitia possédait les qualités nécessaires pour mener à bien cette double tâche, et l'on ne pouvait lui reprocher que de manquer un peu d'instruction : elle ignorait le français, parlait l'italien sans élégance et l'écrivait fort mal.

Elle était belle, mais d'une beauté froide qui ne séduisait pas, et l'on ne peut s'empêcher, en contemplant son portrait, de penser à ces statues antiques créées par des artistes merveilleusement habiles mais par trop amoureux de la forme, pour qui les manifestations de l'âme semblaient ne pas exister.

Chez Lætitia Ramolino, l'âme ne se devinait pas assez. Le moral, du reste, répondait au physique : elle avait le sens pratique qui fait les bonnes ménagères, le sentiment de l'économie qui fait les bonnes maisons, la dignité calme qui fait les bonnes éducatrices.

Elle veillait sur ses enfants avec une sollicitude sans égale, s'efforçant de leur inspirer l'horreur du mensonge et des actions basses et de leur faire aimer ce qui était noble et grand. Mais sa tendresse était sévère, et la moindre faute entraînait une punition dont rien, ni les prières ni les larmes, ne pouvait sauver le coupable.

Lætitia avait souvent à sévir contre le jeune Napoléon, dont le caractère violent et un peu sauvage s'accommodait mal de la discipline maternelle. Tantôt l'enfant vagabondait en des endroits défendus de la montagne, et, entraîné par un amour très prononcé pour la solitude, négligeait l'heure des repas ; tantôt il prenait part à des batailles rangées contre les gamins des villages voisins et revenait vers la mère économe avec des vêtements dont l'état lamentable témoignait de son courage ; tantôt il houspillait son frère Joseph ou saccageait une plantation de figuiers.

« C'est un enfant de la guerre, disait souvent Lætitia ; il a le diable au corps ! »

Et quand Charles Bonaparte, d'autant plus indulgent pour ses enfants qu'il ne les voyait guère, essayait d'excuser Napoléon :

« Laissez, laissez, faisait-elle, cela n'est pas votre affaire ! »

Napoléon s'échappa si souvent pour courir la campagne, il saccagea tant de figuiers, participa à tant de batailles, que Lætitia finit par le placer dans une pension de fillettes tenue par une dame de ses amies, autant pour s'en débarrasser quelques heures par jour que pour lui faire prendre l'habitude du travail.

Le petit Bonaparte laissa dans la pension le souvenir d'un enfant taciturne mais assez docile ; et plus tard, lorsqu'il commença son ascension fabuleuse, plus d'une jeune fille de Corse revit en rêve le bambin aux yeux un peu tristes, dont les bas tombaient toujours sur les talons, et qui, pendant les promenades des pensionnaires, ne quittait jamais la main d'une charmante fillette nommée Giacominetta.

Au milieu des fillettes, Napoléon n'apprit pas grand'chose et ne perdit rien de sa passion pour les courses buissonnières.

Ses heures les plus heureuses se passaient dans une propriété de sa famille, *les Melelli*, sorte de plantation d'oliviers située sur les hauteurs, à l'ouest de la ville.

Là, étendu sur l'herbe, à l'ombre d'un antique chêne vert, cet enfant, qui devait être le plus étonnant des hommes d'action, rêvait.

Lætitia se rendait souvent avec ses fils au village d'Alata, niché sur le flanc d'une montagne, à quatre milles environ d'Ajaccio, d'où l'on apercevait, dans une vaste échappée lumineuse, au delà de l'admirable

golfe, la plaine riante de Campo del Oro et la tour blanche du Capitello.

Napoléon aimait cette promenade, et, lorsque la famille partait pour Alata, on le voyait gambader joyeusement derrière sa mère, dans la longue rue qui devait s'appeler plus tard *l'avenue du Premier-Consul.*

Après la défaite des patriotes, après la chute de Paoli, Charles Bonaparte comprit qu'une ère nouvelle s'ouvrait, sous la domination nouvelle, pour son pays encore à demi sauvage; et comme il était incapable de bouder longtemps, il vint loyalement à la France.

La France lui en sut gré, la Corse ne lui en garda pas rancune : il fut nommé député de la noblesse corse, et l'amitié du comte de Marbeuf, gouverneur de l'île, fit de lui un assesseur à la justice royale d'Ajaccio.

Par le comte de Marbeuf, il obtint aussi différentes faveurs pour sa famille, qui s'était augmentée, notamment l'entrée gratuite au collège d'Autun de ses fils Joseph et Lucien, et l'admission à l'école militaire de Brienne, comme élève du roi, c'est-à-dire comme boursier, du jeune Napoléon.

Le 9 décembre 1778, Charles Bonaparte s'embarqua pour le continent avec ses trois fils.

Napoléon ne devait jamais oublier la tristesse de ce départ, et souvent, en de somptueux palais, au milieu d'une cour brillante, il évoqua ce souvenir de son enfance, disant l'émotion qui avait envahi son âme lorsque ses montagnes, ses chères montagnes, s'étaient évanouies dans la brume bleuâtre des lointains.

Charles Bonaparte se rendit d'abord à Autun, puis, ayant laissé ses trois fils au collège de cette ville, il partit pour Versailles, où il descendit chez un M. Ratte, rue Saint-Médéric.

Il lui fallait, en effet, pour obtenir l'admission définitive à Brienne de Napoléon, justifier de sa noblesse devant M. d'Hozier de Sérigny, « juge d'armes de France et, en cette qualité, commissaire du roi, pour certifier à Sa Majesté la noblesse des élèves des écoles royales militaires. »

En mars 1779, M. d'Hozier de Sérigny reçut le dossier héraldique de la branche corse des Bonaparte, dossier dans lequel il était établi qu'un Gabriel Bonaparte jouissait du titre de « messire » en 1567 et que son fils Jérôme, ancien d'Ajaccio, portait, en 1594, le titre de « magnifique ».

L'examen du juge d'armes fut rapide et favorable : dans les premiers jours d'avril, Napoléon reçut de son père l'ordre de se rendre à Brienne.

Pendant son court séjour au collège d'Autun, l'enfant avait ébauché l'étude du français et s'était efforcé, sans grand succès, de perdre son accent italien.

BRIENNE

Le 23 avril 1779, Napoléon arrivait à Brienne, où l'attendait son père.

Il était fatigué par le voyage, ahuri par le brusque changement, et avait le cœur bien gros.

Il se sentait, en effet, très loin de son pays natal, de cette terre de Corse si sauvage et si belle à laquelle l'attachaient tant de liens et qu'il avait plus d'une fois pleurée dans son petit lit d'Autun.

Brienne, pour lui, c'était une prison nouvelle.

De la ville, il vit une rue interminable et monotone qui décrivait une courbe de grand rayon au pied d'un coteau verdoyant, dans une plaine ourlée par des crêtes lointaines, un château superbe qui dressait sur le côteau sa masse imposante, et un vieux bâtiment rébarbatif à deux ailes et à un étage, ayant assez l'air d'une ferme, qui était l'école militaire.

Il ne se doutait guère, alors, le petit Corse à l'allure embarrassée, à l'âme mélancolique, que trente-cinq ans plus tard, devant l'orgueilleux château devenu le siège de son quartier général, il aurait à combattre plus de cent mille ennemis acharnés à sa perte, et que la petite ville grise où il allait, pour ainsi dire, commencer son histoire, verrait une bataille qui marquerait parmi les étapes dernières de sa gloire.

L'école de Brienne, aujourd'hui caserne Bonaparte, a connu des fortunes très diverses et subi bien des transformations au cours de sa longue existence.

Au temps de sa prime jeunesse, elle était hôpital et fut donnée en cette qualité, vers 1627, aux religieux de l'ordre des Minimes par le comte d'Albert de Brantes.

En 1744, les malades se faisant rares, les religieux eurent l'idée d'y ouvrir une école pour l'enseignement du latin.

L'idée était heureuse.

L'école prospéra, acquit une juste réputation et finit par trouver un protecteur puissant en la personne du cardinal de Loménie de Brienne.

Dès lors, les Minimes sentirent croître leur légitime ambition et rêvèrent d'obtenir pour leur établissement l'estampille officielle.

En 1776, le cardinal combla leurs vœux : grâce à

sa haute protection, le modeste collège devint une école militaire royale destinée à préparer les élèves à l'école de Paris.

Pendant le séjour de Napoléon à Brienne, le personnel de l'école était assez restreint.

La transformation tant désirée avait occasionné des charges nouvelles sans apporter beaucoup d'or dans la caisse des Minimes, ce qui faisait dire à leur principal, le Père Dupuis : « Nous avons beau prier, nous ne parvenons pas à chasser le diable de notre bourse. » L'excellent Père Dupuis devait mourir à la Malmaison, où il occupa le poste de bibliothécaire particulier de l'empereur.

Un sous-principal, le Père Berton, secondait le Père Dupuis.

L'enseignement des mathématiques était confié au Père Patrault, qui, après la Révolution, devint secrétaire du général Bonaparte.

Le répétiteur du Père Patrault, un jeune homme à l'intelligence très vive qui avait été instruit par charité dans la maison, se nommait Pichegru. Ce modeste répétiteur devait, lui aussi, faire quelque bruit dans le monde.

L'enseignement religieux relevait d'un aumônier, le Père Charles, homme doux et bon, qui eut l'honneur d'apprendre le catéchisme au jeune Bonaparte et de lui faire faire sa première communion.

L'écolier n'oublia jamais ce maître bienveillant, et plus tard, à Dôle, où il s'était retiré, le Père Charles reçut plusieurs fois la visite de Napoléon.

L'école possédait aussi un maître d'escrime, Daboval, qui devint sous-officier de gendarmerie, et un maître d'écriture dont Napoléon fit le désespoir, mais qui, plus tard, fut récompensé de ses inutiles efforts par une pension de douze cents francs. Avant d'accor-

der la pension, son mauvais élève d'autrefois, devenu empereur des Français, lui décocha une boutade.

« Le bel élève, ma foi, que vous avez fait là, s'écria-t-il; je ne vous en fais pas mon compliment! »

Enfin, l'école avait pour concierges le sieur Hauté et sa femme, qui finirent leurs jours en la même qualité à la Malmaison.

Le 25 avril, Napoléon franchit la porte grillée, à deux battants, qui s'encastrait dans la muraille grise de l'école. Il se trouva dans une petite allée bordée de tilleuls, parallèle à la chapelle de l'établissement et perpendiculaire au bâtiment des maîtres.

En pénétrant dans l'allée sombre, sous les arbres au vert un peu maladif de la grande cour froide et triste, l'enfant frissonna, son cœur se serra, et sa pensée, malgré lui, s'envola vers un coin pittoresque des Melelli où de beaux arbres au vert vigoureux se découpaient sur l'azur profond du ciel de Corse.

Il revint à la réalité en pénétrant dans une grande pièce assez sombre où se tenaient plusieurs Minimes, dont l'un, aussitôt, s'avança vers lui.

L'enfant s'était arrêté, ne paraissant pas avoir aperçu les religieux; son regard venait de tomber sur un portrait d'homme au bas duquel on lisait : duc de Choiseul.

La petite âme de Napoléon avait souvent vibré au récit des exploits de Paoli et des patriotes, il avait souffert de leur défaite, souffert de n'être pas né dans une Corse libre. Le portrait de ce duc de Choiseul, qu'on accusait, dans l'île, d'avoir été l'instigateur du traité de cession et, partant, d'avoir substitué aux fusils génois les terribles canons français, ravivait les souffrances et les regrets de l'enfant. Peut-être aussi

pensait-il qu'on ne l'eût jamais arraché à son pays ensoleillé pour l'enfermer en cette école sombre et triste si de Choiseul n'avait pas existé.

Ses sourcils se froncèrent et, devant les religieux stupéfaits, il proféra une injure à l'adresse de l'ancien ministre.

On l'admonesta doucement, puis on le présenta aux maîtres, et enfin on le conduisit auprès de ceux qui devaient être ses camarades. Ceux-ci l'entourèrent et lui demandèrent son nom.

« Je me nomme Napoléon, » fit-il, l'air farouche.

Mais ce nom, son accent italien le lui faisait prononcer : *Napoïlioné.*

Il y eut des rires qui amenèrent une rougeur sur la face du nouveau.

La mode était aux sobriquets.

Le fâcheux accent de Napoléon, sa façon de prononcer un nom qui, par lui-même, semblait déjà bizarre, lui valurent celui de *la paille au nez.*

Le caractère sombre de Napoléon ne pouvait lui attirer beaucoup d'amis dans un milieu jeune, où les plaisanteries et les jeux bruyants étaient en honneur, et de lui-même, du reste, l'enfant s'écartait de ses camarades.

Français de la veille, né dans un pays à demi sauvage où notre domination était acceptée sans enthousiasme, parlant à peine notre langue, il se trouvait mal à l'aise parmi des compagnons qui n'avaient ni son tempérament ni ses goûts, — qui n'étaient pas de sa race. Son âme rude et fière ne comprenait pas encore l'âme française.

On le plaisantait d'autant plus volontiers qu'il supportait mal la plaisanterie ; on riait d'autant plus fort autour de lui qu'il ne savait pas rire.

Ses maîtres en avaient pitié, et souvent, le trouvant

penché sur un livre pendant les récréations, ils lui disaient :

« Voyons, Bonaparte, allez donc jouer avec vos camarades !

— Je ne sais pas jouer, répondait-il ; cela ne m'amuse pas. »

Cet enfant chétif au visage morne faisait penser à une fleur des tropiques qu'on eût essayé d'acclimater chez nous, qu'on eût exposée à la caresse âpre d'une bise d'automne.

Napoléon souffrait, il souffrait d'une nostalgie tenace, il souffrait de l'isolement auquel il se condamnait lui-même autant par orgueil que par timidité.

Pour essayer d'oublier sa souffrance, pour essayer d'oublier la lumière et l'azur de son pays, il se mit à travailler avec ardeur, accordant toutes ses préférences à l'étude des mathématiques, vers laquelle le portait un esprit façonné par Lætitia Ramolino.

Tout de suite, il gagna l'estime et l'amitié du Père Patrault et devint son élève préféré.

« Ce petit ira loin, » faisait souvent le bon Père.

Il ne pensait certes pas si bien dire.

Le supérieur, lui, ne croyait ni à la fortune ni à l'avenir de Napoléon ; car si l'enfant éblouissait le Père Patrault, il ne satisfaisait nullement ses autres professeurs.

« Certes, il est utile de savoir calculer, disait le Père supérieur, mais il est indispensable de savoir écrire. »

Napoléon ne mordait pas beaucoup au français : il l'écrivait mal et le parlait avec difficulté.

Les mathématiques, qui lui valurent ses premiers succès, lui valurent aussi son premier ami.

Le Père Patrault avait un autre favori, le jeune de Bourrienne.

L'amour des mathématiques rapprocha de Bourrienne et Napoléon, et, grâce à de Bourrienne, Napoléon sortit un peu de son isolement farouche, se mêla un peu aux autres élèves.

Dès lors, il participa souvent aux jeux de ses compagnons, surtout lorsque ces jeux pouvaient lui rappeler les batailles rangées d'Ajaccio. Alors il s'animait, donnait des conseils, organisait la résistance, dirigeait l'attaque.

L'hiver, lorsque la neige étendait sa nappe dans la cour de l'école, offrant aux combattants d'inoffensifs projectiles, ces parties étaient pleines d'attrait; des luttes homériques s'engageaient sous les tilleuls, au grand dommage des vitres de l'établissement, et le jeune Bonaparte, se révélant tacticien, conduisait généralement ses troupes à la victoire.

Ce régime lui fut salutaire, non seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue moral : sa santé s'améliora, il devint un peu moins sauvage, et l'on put croire que son orgueil s'atténuait. Enfin, au contact des autres élèves, il apprit à se servir avec plus de facilité de la langue française.

Un jour, il eut à souffrir cruellement dans son amour-propre.

Pour une peccadille, un coup de poing donné à un camarade pendant une étude, le maître de quartier le condamna à endosser l'habit de bure et à dîner à genoux devant la porte du réfectoire.

Napoléon ne protesta pas, mais cette punition le révolutionna tellement, qu'il fut pris de vomissements pendant le repas, puis d'une violente attaque de nerfs.

Les élèves poussèrent de grands cris; le supérieur et le Père Patrault accoururent, tancèrent vertement le maître de quartier et firent porter dans son lit le

Le jeune Bonaparte à l'école militaire de Brienne. (D'après Horace Vernet.)

jeune Bonaparte. Une potion calmante, assaisonnée d'un chapitre de Plutarque, auteur favori de Napoléon, eut facilement raison de l'indisposition.

Napoléon, dont l'esprit s'ouvrait, qui commençait à devenir un jeune homme, adorait la lecture et dévorait tous les ouvrages de l'établissement. Souvent il fut puni, mais toujours légèrement, pour avoir négligé, au profit de quelque récit guerrier, une leçon de grammaire ou d'histoire.

Les élèves le supportaient, mais peu l'aimaient, aussi n'hésitaient-ils pas à le brimer un peu.

La plupart avaient affecté de ne pas comprendre le mot « assesseur », qui était le titre de son père, et ils lui demandaient si assesseur ne voulait pas dire huissier ou appariteur.

Rien ne pouvait être plus sensible au jeune homme. Il ne manquait jamais de se fâcher tout rouge et d'infliger à ses camarades une leçon de français qu'il émaillait, dans sa colère, à la grande joie de la galerie, de mots et d'expressions empruntés au patois corse.

Il arriva que les choses se gâtèrent.

Un écolier nommé Pougin des Ilets ayant dit à Napoléon, au cours d'une dispute, que Charles Bonaparte, son père, était un misérable sergent, le jeune homme envoya à l'insulteur un cartel qui, malheureusement, tomba entre les mains du préfet des classes. Le préfet, homme sage, calma l'ardeur des futurs officiers en mettant à la chambre de discipline le bouillant Napoléon et en infligeant des arrêts à Pougin des Ilets.

Napoléon, outré du procédé, en appela au comte de Marbeuf par une lettre très digne, qui émut assez son destinataire pour qu'il vînt en personne ouvrir au défenseur de Charles Bonaparte les portes de la prison.

Cette aventure eut, en somme, un résultat heureux : l'énergie déployée en la circonstance par le jeune Corse frappa beaucoup ses camarades, qui, dès lors, le laissèrent tranquille.

Le 25 août 1783, une extraordinaire animation régna dès l'aurore à l'école de Brienne.

Les élèves se hâtaient de mettre les chambres en ordre, et, très gais, accomplissaient en chantant leurs travaux de ménage; les Pères, eux, couraient partout, affolés, suant et soufflant, et gourmandaient, avec de grands gestes, les malheureux qui se trouvaient par hasard sur leur trajectoire.

C'était jour de distribution de prix, et quelle distribution !

L'école allait avoir l'honneur insigne de recevoir Mgr le duc d'Orléans et Mme de Montesson, qui étaient depuis plusieurs semaines les hôtes du château de Brienne et avaient consenti à couronner de leurs augustes mains les lauréats du modeste collège.

Lorsqu'ils arrivèrent, le branle-bas qui venait de secouer le vieil établissement avait pris fin, tout était prêt, pas un brin d'herbe, pas une feuille morte ne déshonorait la grande cour.

Ils furent reçus dans l'allée des tilleuls par tous les Pères réunis, la cloche de la chapelle sonnant à toute volée, et gagnèrent aussitôt la salle où devait avoir lieu la distribution.

Bonaparte et Bourrienne se partagèrent le prix de mathématiques, et ce fut l'aimable et gracieuse Mme de Montesson qui posa sur le front de Napoléon les lauriers de cette première victoire.

« Puisse cette couronne vous porter bonheur, mon jeune ami ! » dit la grande dame.

Napoléon était fataliste : il n'oublia pas ces paroles.

Lorsqu'il fut élevé au consulat, il fit prier Mme de Montesson de se rendre aux Tuileries, se montra fort aimable pour elle et lui dit :

« Je vous en prie, madame, demandez-moi tout ce qui pourrait vous être agréable.

— Mais, général, répondit Mme de Montesson stupéfaite, je n'ai aucun titre à vos faveurs.

— Madame, fit Bonaparte, vous ne vous souvenez pas d'une certaine distribution de prix à l'école de Brienne... J'ai reçu de vous ma première couronne... Moi, je n'ai pas oublié. »

Quelques jours après la mémorable distribution où une jolie main l'avait couronné, Napoléon fut invité à la table du principal de l'école.

Entouré de ses maîtres, un peu gêné, le jeune lauréat demeurait muet.

Pour essayer de l'arracher à son mutisme, l'un des professeurs mit la conversation sur la Corse, vanta les beautés naturelles de ce pays et loua la ténacité et le courage de ses habitants.

Le jeune homme écoutait avec attention, mais n'ouvrait pas la bouche.

Le professeur, étant venu à parler de la résistance des patriotes, s'exprima un peu durement sur le comte de Paoli.

Alors Napoléon dit d'une voix ferme :

« Paoli était un grand homme, il aimait son pays, et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui a été son adjudant, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France. Il aurait dû suivre sa fortune et succomber avec lui. »

L'année 1783 devait être heureuse pour Napoléon. Le 15 septembre, le collège reçut la visite du che-

valier de Kéralio, maréchal de camp et sous-inspecteur général des écoles, qui devait se rendre compte de la façon dont les Minimes s'acquittaient de leur tâche, constater les résultats obtenus et examiner les élèves en vue de l'envoi à Paris, l'année suivante, de ceux qui lui paraîtraient dignes de cette faveur.

Napoléon brilla d'un vif éclat en mathématiques, mais se montra médiocre dans les autres matières.

Néanmoins, M. de Kéralio décida de proposer son passage; et comme les Pères eux-mêmes le priaient de n'en rien faire, afin de permettre au jeune homme de se fortifier dans certaines branches, notamment en latin, il répondit :

« Je sais ce que je fais. J'aperçois ici une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver. »

De la notice rédigée par l'inspecteur, il n'est pas sans intérêt d'extraire ce qui suit :

« *M. de Bonaparte (Napoléon), né le* 15 *août* 1769, *taille de quatre pieds, dix pouces, dix lignes, de bonne constitution, excellente santé, caractère soumis. Il s'est toujours distingué par son application aux mathématiques; il sait passablement l'histoire et la géographie; il est faible dans les arts d'agrément. Ce sera un excellent marin.* »

Le 1er septembre 1784, Napoléon reçu l'avis de son passage à l'école militaire de Paris, et, le 17 octobre, il quitta, non sans tristesse, la vieille école de Brienne, où il était entré enfant, où son esprit s'était ouvert à la science, et dont il devait conserver toujours le souvenir.

De l'établissement où Napoléon entra, le cœur serré, en 1779, il ne reste plus grand'chose aujourd'hui : la Révolution, qui dispersa les Minimes, sonna le glas de la vieille école.

Les bâtiments, — moins la chapelle, qui fut rasée, — servirent d'abord à l'installation d'ateliers nationaux; ensuite, on les vendit à des particuliers, qui les modifièrent profondément.

En 1840, des Carmélites achetèrent ce qu'il en restait, y établirent une communauté et y vécurent pendant vingt ans.

C'est leur communauté qui fit construire la chapelle actuelle.

A la communauté succéda un pensionnat de jeunes gens, que dirigea pendant de longues années un maître de grand mérite, M. Vinot.

Enfin, en 1895, la ville de Brienne acquit le pensionnat et l'offrit à l'État, qui en fit une caserne.

Cette caserne, — la caserne Bonaparte, — est affectée aux dépôts de trois de nos bataillons de chasseurs de la frontière de l'Est.

L'ancien bâtiment des maîtres et la célèbre allée des tilleuls, qui semble un trait d'union de verdure placé entre ce bâtiment et la porte d'entrée, restent seuls pour représenter le vieux collège et pour porter sa gloire.

Sous les tilleuls, un banc étrange, formé d'une longue poutre soutenue par des cales grossièrement taillées, attire l'attention du visiteur.

Ce banc, ou plutôt cette poutre, a son histoire.

Un écriteau placé sur la muraille par les soins du service du génie la rappelle en ces termes : « Ce banc est formé d'une poutre provenant de la cuisine de l'école de Brienne, et portant le clou où Bonaparte, élève à ladite école, suspendait, pour les rôtir, les oiseaux qu'il avait pris au piège dans le jardin de l'établissement. »

La poutre est authentique. Quant au clou, des habitants de Brienne affirment l'avoir vu changer plu-

sieurs fois, et il est à présumer qu'un certain nombre de collectionneurs aussi naïfs que peu scrupuleux se targuent de posséder le « vrai clou de Napoléon ».

Les bâtiments qui constituent actuellement la caserne Bonaparte ne donnent aucune idée de ce qu'était l'école des Minimes. Cet établissement, très vaste, avait son entrée principale et sa façade dans la Grande Rue et prolongeait ses bâtiments et ses cours dans la rue de l'École-Royale, presque perpendiculaire à la première ; à l'intersection de ces deux rues, le mur des Minimes formait un pan coupé.

La chapelle, en forme de croix latine, se dressait à droite de l'allée des tilleuls ; à gauche de cette allée, une cour allongée, — dans laquelle les Carmélites ont élevé la chapelle qui sert à présent de réfectoire aux chasseurs, — permettait de gagner d'immenses jardins admirablement entretenus.

C'est au fond d'archives poudreuses, dans de vieux baux, dans des actes d'achat et de vente, qu'on doit, aujourd'hui, chercher la trace de cette école préparatoire qui a donné à l'armée onze officiers généraux, à la France un empereur.

PARIS

Napoléon avait quitté Brienne en compagnie de quatre élèves, MM. de Comminges, de Castres, Laugier de Bellecourt et Montarby de Dampierre, nommés comme lui à l'École de Paris, et du jeune Bour-

rienne, qui avait obtenu la permission d'aller voir sa mère à Sens.

Un Minime conduisait le petit détachement.

La tristesse qui avait envahi le jeune homme au départ de Brienne ne tarda pas à s'évanouir. Ses camarades se montraient aimables et gais, le religieux était bon enfant : le voyage fut agréable.

A cette époque, du reste, Napoléon n'était plus le solitaire, le sauvage, qu'une timidité farouche et un faux orgueil éloignaient de ses condisciples. Une heureuse transformation s'était opérée en lui : en même temps que son intelligence s'ouvrait à la science, son âme s'était ouverte à la vie ; il commençait à mieux comprendre les hommes, à mieux apprécier les sentiments, à juger plus sainement et avec plus d'indulgence les actions d'autrui ; il était devenu plus souple, plus vibrant, et, bien qu'il eût encore des moments sombres, il savait être aimable, et même, parfois, séduisant.

Dès l'arrivée à l'École du petit détachement de Brienne, le Minime conduisit ses élèves à M. de Walfort, directeur général des études, qui leur fit un excellent accueil et les présenta au chevalier Reynaud de Mons, sous-inspecteur général, et au marquis de Valence, gouverneur et inspecteur général.

La surintendance de l'établissement appartenait de droit au ministre de la guerre, qui était alors le maréchal de Ségur. Outre ces hauts personnages, le cadre fixe de l'école comprenait : un aide-major, M. de la Noix, major d'infanterie ; quatre sous-aides-majors, MM. de Pernon, Tarragon, Dupuy et de Mars, capitaines ; trois instructeurs d'équitation, MM. d'Auvergne, lieutenant-colonel, écuyer en chef ; de Bongard et Dutertre, capitaines ; un contrôleur général, M. Pelé ; un commissaire des guerres, M. David ; un

secrétaire des archives, M. Haquin ; un trésorier général, M. Choulx de Biercourt, et enfin, le commissaire du roi chargé de vérifier la noblesse des élèves, M. d'Hozier de Sérigny.

Napoléon sut prendre immédiatement une place enviable parmi les trois cents élèves que comptait l'École, et ce fut surtout à son goût pour les mathématiques qu'il dut de n'être pas noyé dans la masse. Ses professeurs dans cette branche importante furent Monge et Labbey, deux savants éminents, qui surent développer ses connaissances et son jugement et diriger habilement son intelligence un peu ardente.

Le jeune homme s'appliqua aussi à l'étude de l'histoire, qu'il avait un peu négligée jusque-là, et s'il n'y obtint pas les mêmes succès que dans les sciences, il mérita au moins cette curieuse appréciation de son professeur, M. de l'Aiguille : « *Corse de nation et de caractère, ira loin si les circonstances le favorisent.* »

M. de l'Aiguille, souvent reçu plus tard à la Malmaison, n'était pas peu fier d'avoir vu si juste.

Le professeur de lettres, M. Domairon, ne sut pas comprendre Napoléon, qui l'étonna quelquefois par la bizarrerie de ses idées et la hardiesse de ses conceptions, mais ne le séduisit jamais.

Quant au maître d'allemand, M. Bauer, il considérait le jeune Corse comme le dernier des cancres et ne cachait pas son opinion.

Napoléon se souvint toujours de cet homme, qui l'avait si mal traité.

« Il serait curieux, disait-il à Sainte-Hélène, de savoir si M. Bauer a vécu assez longtemps pour jouir de son jugement. »

Napoléon, qui sortait d'un modeste collège tenu

avec une sage économie, fut frappé par le luxe qui régnait à l'École militaire de Paris.

« A quoi bon, dit-il dans une lettre à M. Berton, sous-principal de Brienne, entretenir un nombreux domestique autour des élèves, leur donner journellement des repas à deux services, faire parade d'un manège coûteux? Ne vaudrait-il pas mieux astreindre les cadets à se suffire à eux-mêmes, c'est-à-dire leur faire manger du pain de munition, les habituer à battre leurs habits, à nettoyer leurs souliers? Puisqu'ils sont loin d'être riches et que tous sont destinés au service militaire, n'est-ce pas la seule et véritable éducation qu'il faudrait leur donner? Assujettis à une vie sobre, ils deviendraient plus robustes, sauraient braver les intempéries des saisons, supporter avec courage les fatigues de la guerre, enfin inspirer le respect et un dévouement aveugle aux soldats qui seraient sous leurs ordres. »

Déjà, dans ces judicieuses réflexions, on sent le futur entraîneur d'hommes, le futur chef d'armée qui aura horreur des officiers de salon et s'efforcera d'établir un contact étroit entre le chef et le soldat; déjà on sent l'administrateur éclairé auquel rien de ce qui peut assurer l'existence d'une armée ne restera étranger.

Napoléon entretenait de bons rapports avec la plupart de ses camarades, il savait se montrer serviable lorsque l'occasion s'en présentait, mais son caractère entier et un peu rude, son amour-propre excessif, le rendaient inquiet et ombrageux; il était difficile de gagner sa confiance et plus difficile encore de la conserver.

Trois élèves seulement y parvinrent : MM. de Lauriston, Dupont et des Mazis; des Mazis surtout fut véritablement son ami.

Napoléon faisait souvent, en leur compagnie, de longues promenades sur le vaste terrain de manœuvres de l'École militaire, qu'on nomma plus tard le Champ-de-Mars. En contemplant la Seine, dont l'eau verte fuyait vers des coteaux boisés, il leur parlait de son pays, de cette Corse dont la vision le hantait, dont le souvenir le torturait toujours un peu; il s'animait en décrivant les gorges escarpées où les soldats de Paoli trouvaient de sûres retraites, les montagnes sauvages qui dressaient vers l'azur profond leurs sommets neigeux, le golfe merveilleux qui semblait absorber l'or du soleil.

Le mathématicien devenait poète.

Mais cela durait peu, et presque toujours, sans aucune transition, le jeune homme ramenait la conversation vers les sciences ou vers les choses militaires.

Alors, des Mazis, qui, lui, avait l'âme d'un poète, soupirait :

« Ah! disait-il, j'aurais voulu vivre dans ton pays!

— Moi, faisait Bonaparte avec mélancolie, je voudrais ne jamais l'avoir connu. Quand on naît dans un pays comme celui-là, il faudrait pouvoir y rester. »

A l'extrémité du terrain de manœuvres, on avait construit, pour servir à l'instruction des élèves, un fort d'assez grandes dimensions, le fort Thimbrune. Napoléon y passait quelquefois ses récréations, soit seul, soit avec ses amis, établissant des plans pour l'attaque et la défense de cet ouvrage.

En mars 1785, Napoléon apprit une triste nouvelle et s'en montra fort affecté : son père, qui s'était mis en route pour Paris afin de toucher tout ou partie d'une pension, avait dû s'arrêter à Montpellier pour

soigner de violentes douleurs d'estomac et était mort dans cette ville, chez Mme Permon, le 24 février.

« L'agonie, disait-on au jeune homme, a été terrible, et bien que le malade eût auprès de lui Fesch et Lucien, il ne cessa de vous réclamer à grands cris. »

Napoléon sut, plus tard, que son père, au cours de la terrible agonie, le suppliait de lui apporter le secours de « sa grande épée ».

Sans doute, au seuil de la tombe, l'ancien lieutenant de Paoli eut comme une vision de l'avenir.

D'un procès-verbal d'autopsie signé par les docteurs Farjon, Lamure, Bousquet et Favre, il résultait que Charles Bonaparte avait été emporté par un cancer de l'estomac, mal que l'on considérait alors comme héréditaire.

L'acte de décès était ainsi rédigé.

« L'an 1785, le 24 février, est décédé messire Charles Bonaparte, mari de dame Lætitia de Ramolini, ancien député de la noblesse des États de Corse à la cour, âgé de trente-neuf ans à peu près.

« Registre de la paroisse de Saint-Denis, à Montpellier, dont copie. »

Lorsque Bonaparte devint premier consul, la municipalité de Montpellier voulut élever un monument sur la tombe de Charles Bonaparte.

Le consul s'y opposa, en disant :

« Ne troublons point le repos des morts ; laissons leurs cendres tranquilles. »

Néanmoins, son frère Louis fit, par la suite, exhumer le corps, et le transporta à Saint-Leu.

Napoléon n'aimait pas qu'on rappelât devant lui la mort de son père.

Cet empereur, qui avait assisté, impassible, à tant de batailles sanglantes, frissonnait à la pensée du mal mystérieux qui avait tué Charles Bonaparte et que les médecins déclaraient héréditaire. Souvent, dans l'enivrement du triomphe, au milieu de sa cour, il se demandait si l'affreux mal ne dormait pas en lui, s'il ne devrait pas perdre brusquement le bénéfice de ses succès et de sa gloire.

Le colosse qui faisait trembler les rois tremblait à son tour devant une maladie dont la garde fidèle qui veillait aux portes de son palais ne pouvait le défendre.

Cette crainte troubla la vie de Napoléon et fut souvent cause de ses accès de tristesse ou de mauvaise humeur.

Sur le rocher de Sainte-Hélène, lorsqu'il sentit chanceler sa santé, la peur du cancer le harcela sans cesse, et, presque chaque jour, il demandait aux médecins s'il n'allait pas mourir comme était mort son père.

En août 1785, Napoléon subit avec succès les examens de sortie de l'École et fut nommé lieutenant en second d'artillerie. Ayant reçu en octobre le brevet de son grade et l'ordre de rejoindre, à Valence, le régiment d'artillerie de La Fère, il partit presque aussitôt, en compagnie de son ami des Mazis, nommé au même régiment.

II

LA VIE DE GARNISON

LE CAFÉ DE Mlle BOU

Bonaparte et des Mazis arrivèrent à Valence en assez piteux état, ayant dû, pour des raisons sérieuses d'ordre budgétaire, faire la route à pied depuis Lyon. Ils étaient, heureusement, attendus par le frère de des Mazis, lieutenant en premier au régiment, qui les accueillit avec empressement, leur remit des billets de logement et les conduisit à sa pension.

Bonaparte fut envoyé, par billet, chez une demoiselle Bou, âgée de cinquante ans, qui tenait, à l'angle de la Grand'Rue et de la rue du Croissant, un café assez fermé et sans enseigne, où fréquentait une société choisie. L'hôtesse ayant plu au jeune officier, il loua dans la maison une chambre au premier étage, sur le devant, à côté de laquelle se trouvait la salle de billard.

Le lendemain de son arrivée, Bonaparte se présenta au colonel de son régiment, le chevalier de Lance,

au lieutenant-colonel, le vicomte d'Urtubie, et reçut avis de son affectation à une compagnie de bombardiers qui avait pour capitaine M. d'Autume, pour lieutenant en premier M. de Courcy et pour lieutenant en troisième M. Grosbois. D'excellents sous-officiers, le sergent-major Brenier, les sergents Boichard, Langevin, Pichon et Gillet, composaient le cadre subalterne de l'unité.

Ce jour-là, le jeune officier dut aussi passer chez le quartier-maître trésorier, M. de Goy, pour y signer différents états en vue de son inscription sur les contrôles du corps et de la perception de sa solde.

La solde d'un lieutenant en second s'élevait alors à neuf cent vingt franc ; de plus, le roi servait une pension de deux cents francs aux lieutenants qui sortaient de l'École militaire.

La digne Mlle Bou n'avait pas tardé à prendre en affection son nouveau locataire, dont la jeunesse pauvre et studieuse l'intéressait.

Bonaparte avait une existence bien remplie ; il lui fallait en effet, avant d'être recu officier, faire pendant trois ou quatre mois le service de soldat et de bas-officier, monter des gardes dans chaque grade et assurer le service de petite et de grande semaine.

Il partait au quartier de grand matin et ne rentrait généralement que le soir, souvent très fatigué, ce qui désolait Mlle Bou, avec laquelle il faisait presque toujours un brin de causette en passant.

« J'espère que vous allez vous coucher bien vite, disait la vieille fille ; hier encore il y avait de la lumière chez vous après onze heures... Il n'y a pas de bon sens, vous tomberez malade.

— Oui, faisait le jeune officier, je vous promets de me coucher plus tôt aujourd'hui. »

Mais lorsque Mlle Bou montait dans sa chambre, après la fermeture du café, elle apercevait encore de la lumière chez Bonaparte.

Le lendemain, c'était une nouvelle scène.

« Je finirai par brûler vos livres ! s'écriait la bonne hôtesse.

— Ne faites pas cela, répondait l'officier en souriant, ce sont mes meilleurs amis ! »

En janvier 1786, Bonaparte termina le stage obligatoire dans les bas grades, et, dès lors, son existence changea du tout au tout, à la grande satisfaction de Mlle Bou.

La vieille fille s'intéressait de plus en plus à ce jeune officier de bonne mine, modeste et bien élevé, dont la conduite ne laissait rien à désirer.

Elle voulut l'arracher un jour à ses livres, le forcer à se distraire, l'aider à se créer des relations dans la ville. Bonaparte essaya de résister; mais Mlle Bou était tenace, et, pour avoir la paix, l'officier se laissa présenter aux personnes qui fréquentaient le café.

Presque chaque soir, de fidèles clients se donnaient rendez-vous dans la salle close du rez-de-chaussée et oubliaient les fatigues et les tracas de la journée soit en parlant politique, soit en jouant aux cartes, aux dominos ou aux dames.

On remarquait parmi ces clients fidèles : le procureur du roi, M. Bérenger, magistrat aimable, à l'esprit cultivé, qui fut, en 1789, député aux États généraux; le juge Boveron, qui, sous une grande froideur, cachait une admirable bonté d'âme; l'avocat Charlon, dont la voix de basse-taille faisait trembler les vitres; le curé Marboz, qui fut évêque constitutionnel; de Sucy, commissaire des guerres, qui s'occupait fort peu de politique et passait pour être de première force aux échecs; l'imprimeur Viret, grand amateur de bil-

lard ; le procureur Mésangère-Cleyrac, qui ne riait jamais et qui passait ses soirées devant un damier ; les frères Blachette, dont l'un fut payeur général de l'armée des Alpes ; le libraire Aurel, instruit et complaisant.

Bonaparte fut accueilli avec sympathie dans ce cercle d'amis, et bientôt il s'y trouva tout à fait à l'aise.

C'était pour lui un véritable plaisir, après une journée passée à la caserne ou à l'exercice, de descendre dans la grande salle bien éclairée et bien chauffée.

Il parlait peu, mais écoutait beaucoup ; et quand on lui demandait son avis, il le donnait avec une modestie charmante, en rougissant comme un collégien.

Les conversations des membres du cercle étaient fort instructives pour le jeune homme, en ce sens qu'elles lui révélaient beaucoup de choses, qu'elles le faisaient penser, qu'elles forçaient son esprit à sortir du cadre un peu étroit où l'avait enfermé une éducation exclusivement militaire.

Bonaparte apprit, chez Mlle Bou, que l'art de la guerre n'était pas tout ici-bas ; il y entendit parler des lois qui régissaient la société, entendit critiquer ces lois et fut parfois très vivement frappé par les critiques formulées devant lui. Cela lui ouvrait des horizons nouveaux, et vraiment il lui semblait que, par la fenêtre de Mlle Bou, il promenait ses regards sur un monde inconnu.

De tout cela il fit son profit, et il n'est pas douteux que certaines des règles de notre législation actuelle sont nées des critiques formulées jadis dans le petit café de Valence par le procureur Bérenger, le juge Boveron et l'avocat Charlon. Bonaparte aimait à s'entretenir avec le libraire Aurel, qui admirait comme

lui les grands hommes de l'antiquité, les connaissait bien et en parlait fort agréablement.

Aurel tenait, au rez-de-chaussée des maisons Faure et Pellerin, à l'angle de la place des Clercs et de la Grand'Rue, un cabinet de lecture que fréquentaient les officiers d'artillerie.

Le locataire de Mlle Bou y passait de longues heures, et il était rare qu'il n'entrât pas serrer la main de son ami Aurel en sortant de l'hôtel des Trois-Pigeons, situé rue de la Pérollerie et tenu par Geny, où prenaient pension les lieutenants d'artillerie.

Napoléon ne devait pas oublier le libraire Aurel. En 1808, à Erfurt, il en parla devant le prince-primat à propos d'une contestation sur la date d'une bulle célèbre.

Le jeune officier, devenu libre, avait retrouvé son goût pour les longues promenades. Il explorait souvent la plaine de Guillerand, sur la rive droite du Rhône, soit seul, soit avec les frères des Mazis. En juin 1786, il se rendit, avec Aurel, à la chartreuse de Bouvantes en passant par Romans.

Il se promenait aussi assez souvent avec M. de Sucy, qui avait su gagner son amitié.

Plus tard, en 1797, M. de Sucy dira, dans une lettre à M. de Josselin, qui lui avait demandé son opinion sur Bonaparte : « Je ne lui connais pas de point d'arrêt autre que le trône ou l'échafaud. D'après cela, vous ne devez pas le considérer comme au bout de sa carrière. »

LES SALONS DE VALENCE

Les réunions du café de Mlle Bou donnèrent à Bonaparte de la confiance en ses moyens et l'incitèrent à s'extérioriser davantage, à pénétrer un peu plus avant dans ce monde inconnu pour lui qu'était la société civile.

Dès son arrivée à Valence, il s'était présenté chez l'abbé de Saint-Ruf, et avait été reçu avec beaucoup de bienveillance, grâce à une recommandation de l'évêque d'Autun, Mgr de Marbeuf.

Il retourna chez le prélat et sut lui plaire par sa bonne mine et ses manières modestes.

Bien que souffrant, l'abbé de Saint-Ruf recevait beaucoup.

Le jeune officier fut de toutes les fêtes, de tous les dîners, et il put poursuivre les études qu'il avait ébauchées dans le cercle de Mlle Bou. En même temps, il prenait goût au monde, et commençait à ne pas se sentir trop dépaysé dans un salon.

L'abbé de Saint-Ruf, dont il avait gagné la confiance, lui facilita l'entrée de plusieurs maisons bourgeoises et le conduisit lui-même chez Mme Grégoire du Colombier, qui habitait une maison de campagne, Les Basseaux, dont la meilleure société de la ville connaissait le chemin.

Là encore, l'officier sut plaire, et Mme du Colombier, alors âgée de cinquante-quatre ans, en arriva bientôt à le traiter comme un fils.

Chez cette femme aimable et enjouée, au milieu de la jeunesse brillante qui fréquentait les salons des

Basseaux, Bonaparte compléta sa transformation, devint un homme du monde passable et un causeur charmant.

Mlle Bou ne reconnaissait plus son locataire et peut-être l'excellente fille regrettait-elle un peu le temps où l'officier pâlissait sur ses bouquins.

« Toutes ces sorties, toutes ces fêtes, disait-elle en hochant la tête, ne sont pas bonnes pour un jeune homme ! »

Ce fut bien autre chose le jour où Bonaparte apprit à Mlle Bou qu'il allait prendre des leçons de danse chez M. Dautel.

« Qui aurait pensé cela ? murmura-t-elle ; un garçon si rangé ! »

Dès lors, elle crut le jeune homme perdu.

La vieille fille avait tort. Ce qui eût pu être mauvais pour un autre était excellent pour Bonaparte, que son tempérament mettait à peu près à l'abri des entraînements dangereux.

Le jeune homme avait tout à gagner de son passage dans les salons où l'on s'amusait honnêtement, parce que, sous bien des rapports, son éducation restait à faire.

Né dans un pays qui n'était pas venu à la France de bon gré, élevé par une mère sans idéal qui ne parlait pas notre langue, fils d'un homme qui nous avait combattus et s'était soumis beaucoup plus par ambition, par calcul, que par sympathie, il n'avait appris à connaître la France, jusque-là, que dans la cour d'une école ou à travers des règlements militaires. Bien qu'il ne fût plus le sauvage d'autrefois, il restait encore, selon l'heureuse formule de l'un de ses professeurs : « Corse de nation et de caractère. »

Or il fallait qu'il apprît à connaître sa patrie, qui

n'était pas celle de ses ancêtres, qu'il apprît à aimer la France.

Déjà, il avait fait un pas dans cette voie, un grand pas. Un changement de milieu et d'habitudes ne pouvait qu'être heureux pour lui, ne pouvait que faciliter l'évolution commencée.

Bonaparte était un calculateur; les efforts de maître Dautel ne purent faire de lui un danseur.

Aussi, dans les salons, préféra-t-il toujours la conversation à la danse.

Il parlait peu, mais, lorsqu'il prenait la parole, on l'écoutait volontiers, parce qu'il émettait souvent des idées originales et ne manquait pas d'esprit.

Un jour, au cours d'une conversation, il dit à l'évêque de Valence, Mgr de Grave, qu'un de ses ancêtres avait été canonisé.

« Quel bel exemple à suivre, mon enfant! s'écria le prélat. Songez-y : un trône dans le ciel!

— Ah! monseigneur, répliqua Napoléon, si, en attendant, je pouvais passer capitaine! »

En 1785, le soir de la Sainte-Barbe, les officiers d'artillerie donnèrent un grand bal dans les salons de l'hôtel de ville.

On remarqua que Napoléon avait fait danser plusieurs fois une jeune fille fort jolie, Mlle Mion-Desplaces, et ses camarades le taquinèrent un peu à ce sujet.

« A quand la noce? » lui demanda-t-on le lendemain à la pension.

Le jeune homme ne se fâcha pas.

« Hélas! fit-il, je suis venu, j'ai vu, mais je n'ai pas vaincu. Un pauvre lieutenant en second ne saurait égaler César. »

Bonaparte fréquenta aussi, plus ou moins assidû-

ment, chez M. Roux de Montagnière, garde du corps, chez M. des Aymard, chez M. de Bressac, président au parlement de Grenoble, chez Mme Dupont.

Il n'avait jamais songé à épouser Mlle Mion-Desplaces, non plus que Mlles de Saint-Germain et de Laurencin, qu'il rencontra dans les salons de Valence. Mais l'on ne saurait en dire autant en ce qui concerne Mlle Caroline du Colombier, dont le souvenir poursuivit Napoléon jusqu'à Sainte-Hélène.

Une révolte assez sérieuse ayant éclaté à Lyon en août 1786, le régiment de la Fère reçut l'ordre de se rendre dans cette ville.

Il ne devait plus revoir Valence.

En effet, lorsque Lyon eut retrouvé le calme, on décida en haut lieu que le régiment de la Fère irait tenir garnison à Douai et serait remplacé à Valence par le régiment de Grenoble.

Le coup fut dur pour Bonaparte, qui, brusquement, brutalement, se trouvait séparé de tous ses amis sans avoir la consolation de leur faire ses adieux, qui abandonnait une ville où le ciel était clément, où la vie était douce et facile, pour une cité brumeuse et froide du Nord.

Il promena sa tristesse sur les routes poudreuses, de Lyon à Douai, et plus d'une fois, au cours des étapes monotones, il regretta presque d'avoir embrassé la carrière des armes, qui comportait de si pénibles devoirs.

« Partir, toujours partir! murmurait-il... Laisser un peu de son cœur aux ronces des chemins! »

Il vit Douai sous le ciel morne d'un hiver naissant, il le vit surtout à travers sa nostalgie, et il estima qu'il ne s'y plairait jamais. Aussi, peu de temps après son arrivée dans cette ville, il demanda et

obtint un congé, auquel, du reste, il avait tous les droits.

Il se rendit d'abord à Valence, où tous ses amis lui firent fête, passa quinze jours chez Mlle Bou, puis se mit en route pour la Corse.

Il se sentit secoué par une violente émotion lorsqu'il revit, après une absence de neuf années, les montagnes sauvages dont il avait si souvent rêvé dans son lit d'écolier, lorsqu'il pénétra dans la rue étroite où il avait fait ses premiers pas.

Rien n'était changé dans la maison de la rue Saint-Charles, et Napoléon y fut accueilli avec joie. Le bonheur du jeune officier eût été sans mélange s'il n'avait pensé à son père, qui reposait si loin de la terre de Corse, et s'il n'avait trouvé son grand-oncle Lucien, archidiacre d'Ajaccio, cloué au lit par la goutte.

Le jeune officier profita de ses loisirs pour mettre la dernière main à une histoire de la Corse qu'il avait commencée depuis longtemps.

Lorsqu'il ne travaillait pas, il courait la montagne, ou se réfugiait, pour y rêver à l'aise, soit aux Melelli, soit dans une grotte située au milieu d'un terrain qu'avaient acquis les siens depuis son départ pour la France.

Pendant son séjour en Corse, il eut la satisfaction d'apprendre que son régiment, changeant encore une fois de garnison, quittait Douai pour se rendre à Auxonne.

C'est dans cette ville qu'il le rejoignit, le 1er mai 1788, après un court séjour à Valence et à Paris.

PETITE GARNISON

Si Bonaparte avait dû rejoindre Auxonne en quittant Valence, il eût probablement trouvé la petite cité un peu maussade.

Mais il avait vu Douai sous la brume mélancolique d'une fin d'automne; il vit Auxonne sous le joyeux soleil d'un commencement d'été, et sa nouvelle garnison ne lui produisit pas une impression trop défavorable.

Son ami des Mazis l'attendait et lui annonça triomphalement qu'il lui avait installé un appartement dans un pavillon situé en face d'un moulin, le moulin Béchau.

« Que peut-on faire ici? demanda Bonaparte à son ami.

— Boire, manger, dormir, bâiller, travailler.

— Les environs?

— Très jolis.

— Bon, on se promènera. Les relations?

— Hum! Deux maisons seulement où l'on reçoit... Tasse de thé, petit bal..., tu vois cela d'ici.

— Et quels sont les propriétaires de ces demeures hospitalières?

— Le baron du Teil, maréchal de camp, et M. Pillon d'Arquebouville, directeur de l'artillerie. »

Des Mazis n'avait pas trompé son ami : les distractions étaient rares à Auxonne.

Bonaparte se remit à piocher les mathématiques, qu'il n'avait du reste jamais délaissées complètement, même lorsque les salons de Valence l'attiraient.

Il avait trouvé à Auxonne un maître de grand talent, le professeur Lombard, dont il devint rapidement l'ami.

« Ce jeune homme ira loin, » disait le professeur à tous ceux qui voulaient l'entendre.

C'était se montrer prophète.

Le pavillon de Bonaparte avait pour locataires un certain nombre de jeunes officiers, et ces jeunes gens, qui s'ennuyaient ferme et ne prenaient pas aux mathématiques le même intérêt que leur camarade, recherchaient assez volontiers les plaisirs bruyants.

Napoléon faillit même se battre en duel avec l'un d'eux, M. Belli de Bussy, qui trompait son ennui en sonnant du cor.

L'excellent professeur Lombard, qui habitait la maison Phal, poussa la complaisance jusqu'à donner à Bonaparte la jouissance d'une des pièces de son logis, afin qu'il pût étudier en toute tranquillité.

Le jeune officier travaillait avec tant d'acharnement, qu'il oubliait souvent l'heure des repas, ce qui obligeait M. Aumont, son restaurateur, à l'envoyer chercher.

« Tu te tueras, lui disait parfois des Mazis.

— Baste! répondait Bonaparte, le travail conserve. »

Souvent, soit seul, soit avec des Mazis, il faisait de longues promenades dans la campagne, s'arrêtant de temps à autre pour tracer des figures de géométrie sur le sable, ou pour chercher, sous l'ombrage, la solution d'un problème.

Parfois, il entrait dans une ferme, demandait une tasse de lait et liait volontiers conversation avec les habitants de la maison.

Il semble bien qu'à cette époque de son existence, Napoléon fut pris d'un vif désir de s'instruire en

toutes choses, et l'on dirait vraiment qu'il eut comme une vision de ce que lui réservait l'avenir.

Au cours de ses promenades, il arrêtait des passants pour les questionner et notait soigneusement leurs réponses; il engageait de longues conversations avec les travailleurs des champs; il se faisait expliquer les lois du commerce par les boutiquiers, se renseignait sur les impôts, sur les règles de l'administration civile.

Tout l'intéressait.

Au commencement de l'année 1789, une émeute provoquée par un accaparement des blés éclata dans la petite ville de Seurre.

Un beau matin, en sortant du quartier, Bonaparte apprit qu'il était désigné pour se rendre à Seurre avec un détachement de cent hommes commandé par le lieutenant en premier de Menoir.

Il fit la grimace.

« Ce n'est pas, dit-il à son ami des Mazis, que je craigne les aventures, mais je désirerais des aventures plus sérieuses.

— Qui sait? fit des Mazis; il y a deux morts, l'administration municipale a été renversée... »

Bonaparte secoua la tête.

« On ne fait pas de révolution, murmura-t-il, dans une ville de deux mille habitants; la vue de nos uniformes calmera tous ces gens-là. »

Il avait raison.

Dès son arrivée à Seurre, il fut convié à un bal par le procureur Lambert, chez qui la municipalité l'avait logé.

« Voilà les campagnes qu'on nous fait faire, écrivait-il à des Mazis : on compte sur un combat et l'on reçoit une invitation à danser. »

Bonaparte passa près de quatre mois à Seurre, et il y arrangea sa vie de la même façon qu'à Auxonne, partageant son temps entre le travail et la promenade.

Comme à Auxonne, il aimait à boire du lait dans les fermes, à interroger les paysans sur leurs travaux, à s'enquérir de leurs besoins.

Dans les maisons où il fréquentait, les hommes le trouvaient peu communicatif et un peu fier, les femmes critiquaient sa tenue un peu négligée. Tous, en revanche, louaient son érudition et la netteté de son esprit.

Le procureur Lambert disait de lui : « C'est un homme ! »

Le jeune officier ne s'ennuyait pas à Seurre. La révolution lui laissait beaucoup plus de loisirs que son service régulier d'Auxonne, ce qui lui permettait de pousser des travaux personnels tout en sacrifiant à son goût pour les promenades champêtres.

Cependant il fut très heureux de voir arriver, un beau matin, son ami des Mazis.

« Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-il.

— Te chercher, mon cher ! Je jouis de quelques jours de permission ; j'ai l'intention de battre un peu le pays, et ma foi j'ai pensé que tu m'accompagnerais volontiers.

— Hum ! ce n'est pas de refus, seulement il y a la révolution. »

Des Mazis éclata de rire.

« Ne penses-tu pas, fit-il, que vous avez assez tiré sur la ficelle ? »

Il n'y a pas de révolution qui ne finisse !

Bonaparte eut un sourire.

« Tu as peut-être raison, avoua-t-il, je crois bien qu'il va falloir nous décider à retourner à Auxonne.

— Alors, en attendant, je t'emmène; ta révolution se passera bien de toi pendant quelques jours. »

Les deux amis partirent, joyeux comme des collégiens; ils parcoururent les environs d'Autun, qui étaient superbes, et s'arrêtèrent à Montcenis et au Creuzot.

Pendant sa permission, Bonaparte fut avisé que la révolution de Seurre était officiellement considérée comme terminée et que le détachement d'artillerie devait retourner à Auxonne.

Il soupira.

Auxonne, c'était la monotonie du train-train journalier, les mille ennuis du service.

Mais l'ordre était formel : Bonaparte dut rentrer à Seurre et, quelques jours plus tard, il quittait cette petite ville pour rejoindre son régiment.

La Révolution, une révolution plus sérieuse que celle de Seurre, secouait alors la France, et Napoléon, qui étouffait dans sa petite garnison, qui souffrait de se voir confiné pour longtemps dans les bas grades, en avait suivi les premiers mouvements avec intérêt d'abord, avec passion ensuite.

Il avait toujours cru à son étoile, il avait toujours espéré que des circonstances, que des événements dont il ne prévoyait pas la nature, le favoriseraient à un moment donné.

Certes, il n'avait pas entrevu, même dans ses rêves les plus optimistes, l'extraordinaire fortune que lui réservait le destin. Mais il caressait l'espoir d'atteindre un jour les hauts grades de l'armée.

La Révolution, qui anéantissait les vieilles formules, qui brisait les vieux moules, qui transformait la société, devait avoir en lui un partisan.

Peut-être, à la faveur de la formidable agitation,

trouverait-il le moyen de se révéler, d'avancer plus vite, de sortir, surtout, de son grade si ingrat de lieutenant.

A mesure que les événements se précipitaient, il devenait plus impatient, plus fiévreux, plus inquiet.

Il aurait voulu pouvoir s'échapper de son coin de province, où les nouvelles arrivaient avec beaucoup de retard, où on les accueillait avec plus de curiosité peut-être que d'intérêt.

Il s'énervait, ne tenait plus en place, et comme il était déjà déprimé par un excès de travail, il finit par tomber malade.

Dans la deuxième quinzaine d'août, il sollicita un nouveau congé, un congé de semestre.

Quinze jours plus tard, son titre de congé en poche, il quittait Auxonne.

Bonaparte avait hâte de se rendre en Corse, car il savait qu'une certaine agitation commençait à se manifester dans cette île, annexée depuis si peu de temps, où les passions étaient vives, les cœurs ardents, les esprits prompts à s'échauffer, où plusieurs partis se tenaient sans cesse sur la défensive. Peut-être entrevoyait-il la possibilité de jouer un rôle, à la faveur de la tempête qui venait de France, sur une scène qu'il trouvait à sa taille.

Au mois de juin, il avait écrit à Paoli, en exil à Londres, une lettre qui fut trouvée en 1797, à Corte, dans les papiers du grand patriote.

Cette lettre est curieuse, et parce qu'elle révèle les sentiments qui animaient alors son auteur, et parce qu'elle indique dans quel esprit était conçue l'histoire de la Corse à laquelle il travaillait depuis longtemps.

Il est indispensable de la connaître au moins dans ses parties principales.

En voici un extrait :

« Général,

« Je naquis quand la patrie périssait. Trente mille Français, vomis sur nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang, tel fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes regards.

« Les cris du mourant, les gémissements de l'opprimé, les larmes du désespoir environnèrent mon berceau dès ma naissance.

« Vous quittâtes notre île, et avec vous disparut l'espérance du bonheur ; l'esclavage fut le prix de notre soumission : accablés sous la triple chaîne du soldat, du légiste et du percepteur d'impôts, nos compatriotes vivent méprisés.

« Les traîtres à la patrie, les âmes viles que corrompit l'amour d'un gain sordide ont, pour se justifier, semé des calomnies contre le gouvernement national et contre votre personne en particulier. Les écrivains, les adoptant comme des vérités, les transmettent à la postérité.

« En les lisant, mon ardeur s'est échauffée, et j'ai résolu de dissiper ces brouillards, enfants de l'ignorance. Une étude commencée de bonne heure de la langue française, de longues observations et des mémoires puisés dans les portefeuilles des patriotes m'ont mis à même d'espérer quelque succès... Je veux comparer votre administration avec l'administration actuelle... Je veux noircir du pinceau de l'infamie ceux qui ont trahi la cause commune... Je veux, au tribunal de l'opinion publique, appeler ceux qui gouvernent, détailler les vexations, découvrir leurs sourdes menées, et, s'il est possible, intéresser le

vertueux ministre qui gouverne l'État au sort déplorable qui nous afflige si cruellement.

« J'espérais quelque temps pouvoir aller à Londres, vous exprimer les sentiments que vous m'avez fait naître, et causer ensemble des malheurs de la patrie; mais l'éloignement y met obstacle : viendra peut-être un jour où je me trouverai à même de le franchir.

« Je suis avec respect, général, votre très humble et très obéissant serviteur,

« Napoléon Buonaparte,

« Officier au régiment de la Fère.

« Auxonne en Bourgogne, le 12 juin 1789. »

Si grand que fût son désir de revoir la Corse, Bonaparte ne put s'empêcher de passer quelque temps à Valence, où l'attiraient de bonnes amitiés et le souvenir d'une époque heureuse de son existence d'officier pauvre.

Il y eut, chez Mme du Colombier, des discussions animées avec l'abbé de Saint-Ruf.

Au cours d'une de ces discussions, l'abbé lui dit :

« Monsieur de Buonaparte, au train dont nous allons, chacun peut devenir roi à son tour : lorsque le vôtre viendra, accommodez-vous de la religion chrétienne, vous vous en trouverez bien.

— Monsieur l'abbé, répliqua l'officier, quand ce temps viendra, je vous ferai cardinal. »

Pour cette fois, Bonaparte ne s'endormit pas dans les délices de Valence.

« Je dois partir, dit-il avec fermeté à ses amis, qui essayaient de le retenir. D'abord, j'ai de mauvaises nouvelles de la santé de mon vieil oncle Lucien;

ensuite, il me semble que mon devoir est là-bas. »

L'arrivée de l'officier causa une grande joie à sa famille, dont il était considéré comme le chef, malgré son âge : la fermeté de son caractère, la dignité de sa vie, ses succès scolaires, sa situation dans l'armée, avaient mis comme une auréole sur sa jeune tête.

Tout de suite, Bonaparte se lança dans la politique, et, le 31 octobre, il signait, le premier, un document portant comme titre : *Adresse de plusieurs Corses à l'Assemblée nationale*, dont la rédaction lui est généralement attribuée et qui se terminait ainsi :

« Vous, les protecteurs de la liberté, daignez quelquefois jeter un coup d'œil sur nous, qui en avons été jadis les plus ardents défenseurs. Nous avons tout perdu en la perdant et nous n'avons trouvé, dans le titre de « vos compatriotes », que l'avilissement et la tyrannie. Un peuple immense attend de vous son bonheur, nous en faisons partie. Jetez un coup d'œil sur nous, ou nous périssons. »

La Corse n'avait pas oublié Paoli : le parti des patriotes, c'est-à-dire des hommes qui voulaient une Corse libre, se réclamait de lui.

Bonaparte alla vers les patriotes.

Le 23 janvier de l'an II, il écrivit à M. Buttafuoco, maréchal des camps, député de la noblesse corse à l'Assemblée nationale constituante, une lettre datée de « son cabinet des Melelli », dans laquelle il reprochait durement au député sa conduite envers Paoli. « De Bonifacio au cap de Corse, d'Ajaccio à Bastia, avait-il écrit au début de sa lettre, ce n'est qu'un chorus d'imprécations contre vous. Vos amis se cachent, vos parents vous désavouent, et le sage même, qui ne se laisse jamais maîtriser par l'opinion populaire, est entraîné cette fois par l'effervescence générale. » La lettre était fort longue, et le ton allait

crescendo, au fur et à mesure que s'accumulaient les reproches.

Bonaparte accusait même clairement le représentant de vénalité.

« Vous n'aspirez pas à la réputation de Caton ou de Catinat... Dans un certain monde, il est convenu que celui qui peut avoir de l'argent sans en profiter est un nigaud. Or, M. de Choiseul, qui était très libéral, ne vous permettait pas de lui résister, lorsque surtout votre ridicule patrie vous payait de vos services, selon sa plaisante coutume, de l'honneur de la servir. »

La lettre de Bonaparte fut soumise au Club patriotique d'Ajaccio, dont le président écrivit ce qui suit à l'auteur :

« Monsieur,

« Le Club patriotique, ayant pris connaissance de l'écrit où vous dévoilez, avec autant de finesse que de force et de vérité, les menées obscures de l'infâme Buttafuoco, en a voté l'impression. Il m'a chargé, par une délibération dont je vous envoie copie, de vous prier d'y donner votre assentiment : il juge l'impression de cet écrit utile au bien public. C'est une raison qui ne vous permet point d'excuse.

« MASSÉRIA,

« Président du Club patriotique. »

Bien qu'il se fût mêlé activement aux luttes des partis, Napoléon n'obtenait pas les satisfactions sur lesquelles il avait secrètement compté.

Un peu dépité, il s'embarqua pour le continent,

emmenant avec lui son frère Louis, dont il voulait commencer l'instruction, qu'il voulait élever sur sa maigre solde de lieutenant.

Les charges de Mme Lætitia étaient lourdes, son revenu plus que léger, et l'oncle Lucien ne déliait pas facilement les cordons de sa bourse.

Il est à présumer que le désir d'aider sa mère ne fut pas étranger à la décision de Napoléon au sujet de son frère Louis.

A la fin de janvier 1790, Bonaparte arrivait à Valence, et, immédiatement, il s'y mêla au mouvement révolutionnaire, en assistant à la fédération qui eut lieu, dans cette ville, le 31 janvier.

On le vit chez toutes les personnes qu'il connaissait, dans tous les salons qu'il avait l'habitude de fréquenter, dans la plupart des réunions politiques. Partout, il discutait avec chaleur sur les événements du moment, et souvent il prit la parole en public.

Les affaires de la Corse l'intéressaient toujours vivement; il lui semblait, alors, que son avenir était là-bas, dans son île, et l'on peut, sans exagération, supposer qu'il se voyait alors, dans ses rêves, non pas le roi peut-être, mais le chef suprême d'une Corse libre.

Il venait de s'y faire connaître, on y accolait volontiers son nom à celui de Paoli, et il se disait que peut-être on l'y appellerait un jour, bientôt.

Ce rêve de ses vingt ans n'était pas sans grandeur.

Il attendit à Valence l'appel des patriotes corses; mais comme cet appel ne venait pas, comme les événements ne marchaient pas aussi vite qu'il l'avait espéré et que sa bourse se vidait, il prit le parti de rejoindre son régiment à Auxonne.

Il arriva dans cette ville, le 1er juin, avec son frère

Louis, et y reprit sa vie simple et modeste d'officier pauvre, lisant beaucoup, travaillant beaucoup, et pensant toujours à la Corse, cette terre vers laquelle allait son rêve.

Pour ne pas perdre le contact avec ceux qui, là-bas, pouvaient le désigner aux suffrages des patriotes, il fit imprimer à Dôle, chez M. Joly, sa lettre à M. Buttafuoco et en adressa un exemplaire au club d'Ajaccio.

Il dut faire à cette occasion, avec son frère Louis, un certain nombre de voyages à Dôle, où il retrouva le Père Charles, son ancien aumônier de Brienne.

Par le Père Charles, il entra en relations avec l'abbé Jantet, mathématicien de premier ordre, dont il gagna l'estime et qu'il étonna par l'étendue de ses connaissances, la profondeur de son raisonnement et l'originalité de ses idées.

« Ce jeune officier, disait souvent l'abbé, est appelé à de hautes destinées. »

L'abbé Jantet reçut de Bonaparte le manuscrit de la lettre à Buttafuoco.

Bonaparte habitait, à la caserne, une chambre des plus modestes, dont le plus bel ornement était sa malle à clous dorés ; son frère couchait dans un cabinet communiquant avec cette chambre. Le futur empereur des Français faisait souvent sa cuisine lui-même, cuisine fort simple, qui consistait généralement en une bonne soupe, où il mettait beaucoup de légumes et de pain.

Une bonne femme de la ville, Mme Tierce, s'occupait du ménage; mais il arriva plus d'une fois au jeune Louis de laver les assiettes et de balayer le plancher.

« Puisque tu as fait le ménage aujourd'hui, disait

alors le grand frère, tu auras un problème de moins. »

L'enfant sautait de joie, et, si son aîné paraissait être de bonne humeur, il s'écriait :

« Oh ! allons nous promener, veux-tu ? »

Rarement l'officier refusait, car il adorait toujours les promenades champêtres.

On s'expliquera aisément que Bonaparte ait tourné parfois ses regards vers la Corse, si l'on songe au peu d'avenir qu'il entrevoyait alors en France.

La réponse suivante qu'il fit à sa femme de ménage, le 1er janvier 1791, alors qu'elle lui présentait ses vœux, est, à cet égard, assez typique.

« Je désire vous voir un jour général, lui dit cette femme.

— Ah ! ma bonne Thérèse, répondit l'officier en soupirant, je me contenterais bien de devenir commandant et n'en demanderais pas davantage. »

Il était, à cette date, le sixième lieutenant en second du régiment.

Un jour de ce mois de janvier 1791, Bonaparte venait de patiner dans le fossé des fortifications, et, l'heure du dîner approchant, il commençait à déboucler ses patins, lorsque deux de ses camarades qui passaient lui crièrent :

« Allons, Bonaparte, encore un tour, et nous partirons ensemble.

— Ma foi, non, répondit-il avec un peu d'hésitation, je dois rentrer, mon frère m'attend. »

Ne pouvant l'entraîner, les deux officiers s'élancèrent, rapides, se tenant par la main. »

Soudain, il y eut un craquement pareil à un coup de canon : la glace venait de se rompre, engloutissant les deux patineurs. Bonaparte frissonna malgré lui

et murmura : « La mort, sans doute, ne m'attendait pas là. »

Le 1er avril 1791, Bonaparte fut nommé lieutenant en premier au régiment d'artillerie de Grenoble, qui tenait garnison à Valence et devenait le quatrième de l'arme.

Un règlement de même date débaptisait, en effet, les régiments d'artillerie et leur donnait les numéros des bataillons et brigades dont ils avaient été successivement formés.

Le jeune officier avait demandé la garnison de Valence. Il était heureux de retourner dans cette ville, où il comptait de nombreux amis et où la vie lui avait été agréable et douce.

En quittant Auxonne, dans les derniers jours d'avril, il dit à son jeune frère :

« Nous allons vers le soleil ! »

DANS LA TOURMENTE

Dès son arrivée à Valence, Bonaparte courut chez Mlle Bou, sa bonne hôtesse, et, l'ayant embrassée, lui dit :

« Je suis nommé ici !

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la vieille fille.

— Ma chambre est-elle libre ?

— Pas en ce moment ; mais il y a la grande chambre du premier étage. »

La malle à clous dorés fut aussitôt déposée dans cette pièce, et, une heure plus tard, Bonaparte et son frère se trouvaient complètement installés.

L'officier se rendit alors à son régiment et constata que l'installation du 4e de l'arme était moins rapide que la sienne.

En effet, sa compagnie, la 12e, n'avait pas encore de capitaine en premier et s'organisait sous la direction du capitaine en second, M. de Roqueferre, assisté de M. Riverot, lieutenant en second. Le colonel, M. de Campagnol, et le commandant, M. de Mauroy, n'avaient pas rejoint encore.

Bonaparte prit de nouveau pension à l'hôtel des Trois-Pigeons, que n'avaient jamais quitté les lieutenants d'artillerie, et retourna chez son ami Aurel, dont le cabinet de lecture était toujours très fréquenté par la société de Valence et par les officiers.

Quant à Louis, la bonne Mlle Bou l'avait immédiatement adopté et le faisait manger avec elle dans sa cuisine, pièce claire et gaie située derrière la salle du café.

Bonaparte, n'ayant plus à s'occuper de son frère au point de vue matériel, se trouva plus libre.

Il en profita pour visiter ses amis et pour suivre les réunions de la *Société des Amis de la Constitution,* dont il fut nommé bibliothécaire, et qui tenait généralement ses séances chez Aurel, dans le cabinet de lecture.

Il devint successivement secrétaire et président de la société, sans abandonner les fonctions de bibliothécaire, qui lui plaisaient beaucoup.

Le jeune officier s'occupait surtout de politique, il comptait parmi les orateurs les plus enflammés de son groupement et il fut le principal artisan de la fédération des groupements similaires de la région,

de cette région qui, disait-il, était « un pays plein de zèle et de feu ».

Une réunion de vingt-deux sociétés de la Drôme, de l'Isère et de l'Ardèche, eut lieu, le 3 janvier 1791, dans l'église Saint-Ruf, sous la présidence de M. Rouvière, chevalier de Saint-Louis, administrateur du département de la Drôme.

Après avoir entendu la messe à la cathédrale, les congressistes prêtèrent le serment ordonné par l'Assemblée nationale, puis ils discutèrent sur l'évasion du roi et émirent un vœu tendant à ce qu'une liste des émigrants fût dressée par chaque municipalité.

Quelques jours plus tard, Bonaparte écrivait à M. Naudin, commissaire des guerres à Auxonne, une lettre dont les passages suivants sont à relever, parce qu'ils indiqnent l'état d'âme du jeune officier.

« Tranquille sur le sort de mon pays et la gloire de mon ami, je n'ai plus de sollicitude que pour la mère patrie : c'est à en conférer avec vous que je vais employer les moments qui me restent de la journée.

« S'endormir la cervelle pleine de la grande chose publique, et le cœur ému des personnes que l'on estime et que l'on a un regret sincère d'avoir quittées, c'est une volupté que les grands épicuriens seuls connaissent...

« J'ai porté un toast aux patriotes d'Auxonne lors du banquet du 14. Le régiment est très sûr en soldats, sergents et la moitié des officiers.

« Le sang méridional coule dans mes veines avec la rapidité du Rhône ; pardonnez donc si vous éprouvez de la peine à lire mon griffonnage. »

Bonaparte ne disait certainement pas toute la vérité

lorsqu'il déclarait « n'avoir plus de sollicitude que pour la mère patrie ».

La Corse, en effet, l'attirait toujours; il suivait attentivement les affaires de l'île et se tenait au courant des progrès que faisait, chez ses compatriotes, l'esprit révolutionnaire.

Seulement, pas même d'un ami comme M. Naudin, il ne voulait ou n'osait faire le confident de son rêve.

Il avait si peu abandonné ce rêve, qu'il adressa au ministre de la Guerre un mémoire dans lequel il demandait que l'on fît délivrer aux compagnies de la garde nationale corse les fusils devenus disponibles par suite de la suppression de cette arme dans l'artillerie; il avait si peu abandonné ce rêve, qu'il sollicita l'appui du baron du Teil, inspecteur général de l'artillerie, afin d'obtenir, par son intermédiaire, un congé pour se rendre en Corse.

Ses chefs directs, estimant qu'il s'occupait beaucoup trop de la politique et pas assez de son métier, avaient refusé de transmettre sa demande de congé et ne lui cachaient pas leur mécontentement.

En avril 1791, l'académie de Lyon ouvrit un concours dont le vainqueur devait obtenir un prix de douze cents livres fondé par l'abbé Raynal.

Par hasard, Aurel parla de ce concours à Bonaparte.

« Douze cents livres, dit Aurel, c'est une somme, par le temps qui court. »

L'officier avait d'excellentes raisons pour partager l'opinion du libraire.

« Quel est le sujet du concours? demanda-t-il.

— Voici, » fit Aurel.

Et il lut ce qui suit :

« Quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur? »

Bonaparte ne formula aucune réflexion ; mais lorsqu'il quitta la maison d'Aurel, si curieuse avec ses nombreuses sculptures et ses larges portes à arceaux, il paraissait préoccupé.

Le soir même il avait décidé de participer à la lutte et se mettait au travail.

Hélas ! les douze cents livres de l'abbé Raynal ne devaient pas grossir son maigre budget.

L'académie reçut quinze manuscrits, mais n'en retint aucun.

Celui du jeune officier fut classé bon dernier, et l'un des commissaires, M. de Campigneules, l'apprécia comme il suit dans son rapport :

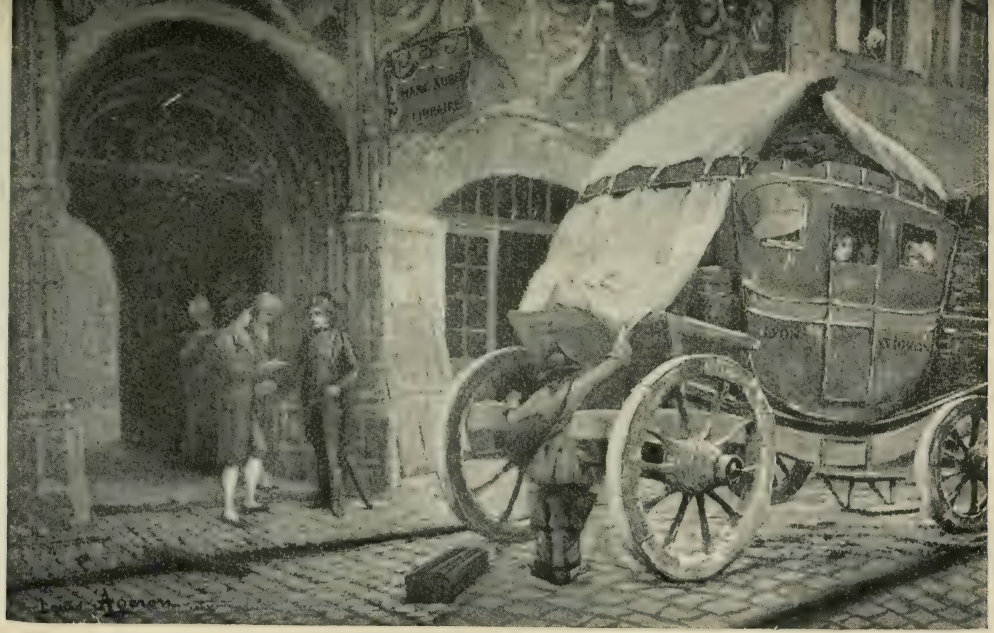
« Le dernier de ces mémoires, le n° 15, n'arrêtera pas longtemps les regards des commissaires. C'est peut-être l'ouvrage d'un homme sensible, mais il est trop mal ordonné, trop disparate, trop décousu et trop mal écrit pour fixer l'attention. »

D'autres lauriers attendaient l'auteur du manuscrit n° 15.

Plus tard, lorsque Napoléon monta sur le trône, Taleyrand réussit à retrouver le manuscrit qu'avaient dédaigné les académiciens de Lyon, et, croyant être agréable à l'empereur, il le lui montra.

« Je reconnus aussitôt mon écriture, a dit Napoléon, en racontant, à Sainte-Hélène, cette anecdote, et je le jetai au feu, où il fut consumé, en dépit de Taleyrand. Comme il ne l'avait pas fait copier auparavant, il parut très mortifié de cette perte. J'en fus, au contraire, très satisfait, parce qu'il abondait en sentiments républicains et contenait plusieurs principes libéraux que je n'aurais pas été flatté qu'on pût m'accuser d'avoir eus dans ma jeunesse. »

Une mission qu'il eut à remplir dans la petite ville



Devant la maison des Têtes, à Valence, le lieutenant Bonaparte fait ses adieux à Montalivet, qui devint plus tard son ministre, et à Marc Aurel, imprimeur. (D'après le tableau de L. Ageron.)

de Tain fit oublier à Bonaparte sa déconvenue littéraire, et il eut, dès son retour à Valence, la joie de se voir accorder, par le ministre, un congé de trois mois pour se rendre en Corse.

Il partit aussitôt avec son frère Louis, laissant la pauvre Mlle Bou tout en larmes.

Les deux frères arrivèrent à Ajaccio pour voir mourir leur grand-oncle Lucien, qui s'éteignit dans la nuit du 15 au 16 octobre 1791, après avoir dit à Joseph :

« Tu es l'aîné de la famille, mais Napoléon en est le chef; aie soin de t'en souvenir. »

La disparition de l'oncle Lucien causa un gros chagrin à Napoléon, qui aimait beaucoup le digne vieillard. Pendant quelques jours il le pleura avec Mme Lætitia, puis la politique le reprit tout entier et il songea sérieusement à tenter la réalisation du rêve qui le hantait depuis si longtemps et l'avait poussé une fois de plus à abandonner son régiment.

Le 17 juillet 1790, Paoli était rentré en Corse, après avoir été présenté à Louis XVI par M. de Lafayette, et on l'avait nommé commandant général des gardes nationales de l'île.

Napoléon rendit visite au grand patriote, en reçut un excellent accueil, et, dès lors, fut presque constamment à ses côtés, l'accompagnant dans ses promenades et dans ses tournées d'inspection.

Le jeune officier charmait Paoli par sa connaissance des hommes et des événements, l'émerveillait par la netteté de son raisonnement et la hardiesse de ses projets.

A Sainte-Hélène, Napoléon aimait à se rappeler cette époque de sa vie.

« Paoli, faisait-il, me frappait souvent sur la tête, en me disant :

« — Vous êtes un des hommes de Plutarque. »

« Il avait deviné, ajoutait l'empereur, qu'un jour je serais un homme extraordinaire. »

Le 14 janvier 1792, le général Rossi, qui commandait en Corse, fut autorisé, sur sa demande, à nommer Bonaparte adjudant-major de l'un des quatre bataillons de volontaires nationaux que l'on organisait dans l'île.

Le 6 février suivant, le jeune officier était promu capitaine en second d'artillerie.

Il existait, à Ajaccio, deux clubs, dont l'un se réclamait de la politique avancée.

Bonaparte entra dans celui-là, en devint l'un des orateurs les plus écoutés et s'efforça de nuire au club rival, dont les membres professaient des idées contraires aux siennes.

Le 17 février, il écrivait de Corse à M. de Sucy, commissaire des guerres à Valence, une lettre de laquelle il ressort qu'il se préoccupait de sa situation au régiment.

« Des circonstances impérieuses, y disait-il, m'ont forcé à rester en Corse plus longtemps que ne l'auraient voulu les devoirs de mon emploi. Je le sens et n'ai cependant rien à me reprocher : des devoirs plus sacrés et plus chers me justifient.

« Aujourd'hui, cependant, je me trouve plus libre, j'aurais envie de venir vous rejoindre; mais avant j'attendrai le conseil que vous me donnerez.

« A-t-on nommé à mon emploi et quelle démarche faudrait-il faire? »

Vers la fin de février, Bonaparte obtint le poste d'adjudant-major au 2e bataillon de volontaires.

Il annonce la nouvelle à M. de Sucy, commençant ainsi sa lettre :

« Dans ces circonstances difficiles, écrit-il, le

poste d'honneur d'un bon Corse est de se trouver dans son pays... »

Bientôt après, il fut nommé, à l'élection, lieutenant-colonel en second du bataillon.

Bonaparte, l'on n'en saurait douter, rêvait d'une Corse libre; mais il la voulait libre avec l'amitié de la France, une amitié étroite et protectrice.

Il avait appris à aimer sa nouvelle patrie, il connaissait la loyauté, la générosité de l'âme française, et, à aucun prix, il n'eût accepté pour la Corse une autre amitié, une autre protection que celle du grand pays auquel il devait d'être ce qu'il était.

Paoli, au contraire, ne connaissait la France que pour l'avoir combattue, et toutes ses préférences allaient à l'Angleterre, où, proscrit, il venait de passer vingt années.

De plus, les idées de Paoli le portaient vers le parti de l'aristocratie, alors que Bonaparte allait, avec la fougue de sa jeunesse ambitieuse, vers les partis opposés.

Ces deux hommes ne pouvaient s'entendre bien longtemps.

Le jeune officier effraya le vieux patriote, et des froissements, d'abord légers, ne tardèrent pas à se produire entre eux.

Le lundi de Pâques, des jeunes gens d'Ajaccio jouaient aux quilles dans la rue de la Cathédrale lorsque apparurent quelques chasseurs du 2e bataillon.

Les jeunes gens se mirent à ricaner, et les volontaires, croyant qu'on se moquait d'eux, renversèrent les quilles. Une dispute éclata, dégénérant rapidement en une véritable bataille.

Les cris des combattants attirèrent un officier qui, pour son malheur, passait par là,

Aussitôt, l'officier se jeta dans la mêlée, criant :

« Voyons, mes amis, est-ce que de braves Corses doivent se battre ainsi ! »

Au même instant, l'un des joueurs de quilles arma un pistolet et fit feu.

L'officier, frappé au front, s'écroula comme une masse.

Les volontaires, poussant des hurlements de rage, se rendirent à leur quartier et exécutèrent par les fenêtres une fusillade terrible ; deux ou trois bourgeois paisibles furent tués.

Prévenu de ce qui se passait, Bonaparte accourut et parvint à calmer les volontaires.

Les adversaires politiques du jeune lieutenant-colonel s'emparèrent du fait, le dénaturèrent, et Bonaparte, accusé par Mario Peraldi, membre de l'Assemblée législative, d'avoir ordonné à ses hommes de tirer sur le peuple, dut se rendre à Paris pour se justifier.

Dès son arrivée dans la capitale, en juin, Bonaparte loua une petite chambre rue du Mail, puis il rendit visite à son ami Bourrienne.

Les deux amis se rencontrèrent alors presque chaque jour chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré, près du Palais-Royal, où Bourrienne payait régulièrement la note commune. Bonaparte était en effet si démuni d'argent, qu'il dut, à un moment donné, mettre sa montre en gage.

Le 20 juin, les jeunes gens virent la population des faubourgs se diriger sur les Tuileries, et Bonaparte, indigné, s'écria :

« Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste courrait encore. »

Au cours de la sanglante journée du 10 août, Bona-

parte pénétra dans le jardin des Tuileries, encombré de cadavres, et il conserva toujours le souvenir de l'horrible spectacle.

Il a dit à Sainte-Hélène :

« Jamais, depuis, aucun de mes champs de bataille ne me donna l'idée d'autant de cadavres que m'en présentèrent les masses des Suisses, soit que la petitesse du local en fît ressortir le nombre, soit que ce fût le résultat de la première impression que j'éprouvais en ce genre...

« Je parcourus les cafés du voisinage de l'Assemblée; partout l'irritation était extrême, la rage était dans tous les cœurs, elle se montrait sur toutes les figures... Il fallait que tous ces lieux fussent journellement remplis des mêmes habitués, car, quoique je n'eusse rien de particulier dans ma toilette, ou peut-être parce que mon visage était plus calme, il m'était aisé de voir que j'excitais maints regards hostiles et défiants, comme quelqu'un d'inconnu ou de suspect. »

Le jeune officier, qui avait préparé soigneusement sa défense, n'eut aucune peine à confondre ses accusateurs et put facilement prouver qu'il avait réprimé le désordre d'Ajaccio.

En conséquence, il reçut l'ordre de retourner en Corse et d'y reprendre son commandement.

Sa sœur Élisa était pensionnaire à la maison royale de Saint-Louis.

Un décret de l'Assemblée en date du 13 août ayant supprimé les maisons royales, il demanda l'autorisation d'emmener sa sœur en Corse et sollicita une indemnité de route.

Le directeur du district lui donna l'autorisation d'emmener Élisa à Ajaccio « avec son linge et ses hardes » et lui fit délivrer, à titre d'indemnité de

voyage, un mandat de trois cent cinquante-deux francs au nom de Mlle Bonaparte.

Le frère et la sœur quittèrent Paris vers le milieu de septembre. Élisa était heureuse à la pensée qu'elle allait revoir sa famille et son pays ; elle bavardait et riait sans cesse, taquinant son frère, qui, lui, paraissait préoccupé et ne desserrait pas les dents.

Les voyageurs prirent la diligence jusqu'à Lyon, et, à partir de cette ville, descendirent le Rhône en bateau.

Le bateau s'arrêtait quelques heures à Valence.

Bonaparte trouva sur le quai des amis qui l'attendaient et lui firent fête ainsi qu'à sa sœur. Mlle Bou était là, portant un superbe panier de raisin qu'elle offrit à la jeune fille, puis elle embrassa l'officier, lui demanda des nouvelles de Louis et lui dit combien elle s'était ennuyée après le départ de l'enfant.

« Nous reviendrons, » fit Napoléon.

L'excellente fille secoua tristement la tête.

« Vous reviendrez peut-être, plus tard, murmura-t-elle ; mais je n'y serai plus. »

Dès sa rentrée en Corse, Bonaparte reprit le commandement de son bataillon, qui avait été envoyé à Corte à la suite des fâcheux incidents du mois d'avril.

A la fin de décembre 1792, la population d'Ajaccio vit arriver dans le golfe la flotte du contre-amiral Truguet, et le bruit se répandit qu'une expédition avait été ordonnée contre la Sardaigne.

La nouvelle était exacte.

L'amiral Truguet embarqua deux mille hommes que lui fournit Paoli, puis les vaisseaux fendirent de nouveau les flots bleus, se dirigeant vers la baie de Cagliari.

Pendant que Truguet évoluait avec sa flotte, on préparait, contre les îles de la Madeleine, une contre-

Napoléon Bonaparte,
lieutenant-colonel au 1er bataillon de la Corse, en 1792.
(D'après un tableau de l'époque.)

attaque que devait diriger le général Colonna Cesari, commandant en second les gardes nationales de l'île de Corse.

Le lieutenant-colonel Bonaparte avait demandé et obtenu le commandement de l'artillerie, et le capitaine Moydié, que Bonaparte avait rencontré chez Paoli, à Rostino, commandait le génie.

La préparation de l'expédition fut laborieuse, car l'on manquait de beaucoup de choses. Bonaparte, impatient, dut se rendre à Bonifacio pour y régler l'embarquement du matériel mis à sa disposition ; il constata que ce matériel était insuffisant et défectueux et s'en plaignit.

Le jeune officier courut, à Bonifacio, un très grand danger. Comme il passait sur la place Doria, des marins l'insultèrent.

A cette époque troublée, l'indiscipline régnait partout.

Bonaparte ayant fait honte à ses insulteurs de leur conduite indigne, leur disant qu'ils déshonoraient l'uniforme français, ils se précipitèrent sur lui en criant :

« A la lanterne, l'aristocrate ! »

La plupart étaient ivres, des couteaux brillaient dans leurs mains.

Soudain, un sergent, un brave, Brignoli de Bastelica, dit Martinano, se jeta devant Bonaparte, lui fit un rempart de son corps, et força les matelots à reculer après en avoir tué un.

« Je ne t'oublierai pas, » lui dit l'officier en lui serrant la main.

L'Empereur tint la promesse faite par le capitaine, car il se souvint, à Sainte-Hélène, du sergent Martinano et légua une certaine somme à sa veuve ou à son fils.

Souvent, lorsque la lumière atténuée des soirs calmes et doux de là-bas enveloppait les choses, Bonaparte montait sur un rocher, et, les mains der-

rière le dos, le front pensif, il contemplait longuement la côte de Sardaigne dont la ligne noire se découpait sur l'azur pâlissant.

« Nous ne ferons rien de bon, murmurait-il parfois; nous manquons de tout, nous ne sommes pas organisés, nous ne nous fions même pas les uns aux autres. »

Les passions, en effet, devenaient de plus en plus vives en Corse, et l'on savait que Paoli n'approuvait pas l'expédition contre la Sardaigne.

Or l'affaire était dirigée par son propre neveu.

Celui-ci, du reste, fit preuve de la plus grande mollesse, et plus tard, pour essayer de justifier sa conduite, il avoua que Paoli lui avait dit :

« Souviens-toi que la Sardaigne est l'alliée naturelle de notre pays, que dans toutes les circonstances elle nous a secourus et que le roi du Piémont a toujours été l'ami des Corses et de leur cause. Fais donc en sorte que cette expédition s'en aille en fumée. »

La chose était facile, car l'attaque principale avait échoué. Bonaparte débarqua sur l'île Saint-Étienne, y établit ses canons sur un mamelon et les pointa lui-même vers la ville de la Madeleine.

Ses habiles dispositions et l'efficacité de son tir furent très remarquées. Mais le général ordonna la retraite sans aucun motif, et les efforts du commandant de l'artillerie n'eurent aucun résultat. Bonaparte s'en montra très affecté et ne put s'empêcher de faire, en présence de plusieurs officiers, des reproches à son général.

Colonna haussa les épaules avec dédain.

Sous l'influence de Paoli, la Corse penchait de plus en plus vers la contre-révolution, alors que Bonaparte, fidèle à ses idées, prenait parti pour la Convention.

Entre le vieux général et son lieutenant, le fossé se creusait de plus en plus, sans que, pourtant, il y eût rupture ouverte.

Toutefois, il était facile de constater que la famille Bonaparte ne jouissait plus de la même considération. Mme Lætitia, qui partageait les idées de son fils, s'apercevait qu'on ne la saluait plus comme autrefois, il lui arrivait d'entendre sur son passage des propos désobligeants.

Mais elle avait l'âme bien trempée, et tout cela l'inquiétait peu.

« Ils ne savent ce qu'ils font, disait-elle; ils ne voient pas où l'on veut les conduire. »

Il arriva un moment, après la mort de Louis XVI, où les Corses pensèrent à faire appel à l'étranger.

Paoli crut devoir s'en ouvrir à Bonaparte, qu'il redoutait, espérant le gagner à sa cause ou plutôt à ses idées.

Il lui parla de l'anarchie qui régnait en France et qui, selon lui, marquait la fin d'un pays, peut-être même d'un peuple, puis il vanta la forte constitution anglaise.

« L'Angleterre, dit-il au jeune homme, qui écoutait en silence, sait récompenser le courage et le génie. Vous avez l'un et l'autre, mon fils. Je suis vieux et vous êtes jeune. Vous pouvez continuer mon œuvre et travailler pour vous-même en travaillant pour votre pays. »

Bonaparte, indigné, lui répondit par cette apostrophe :

« Eh quoi, se séparer de la France? Nos plus chers intérêts, nos habitudes, nos coutumes, l'honneur, la gloire, nos serments solennels, tout enfin exige que la Corse soit éternellement française. L'anarchie actuelle, fille de la Révolution, ne peut être qu'éphé-

mère. Tout doit changer, l'ordre renaîtra infailliblement, les lois se modèleront sur les idées du siècle, et la France, avant peu, s'élèvera majestueusement au comble de la gloire. Vous, général, vous avez parlé de l'Angleterre, la vénale Angleterre protectrice des peuples libres ! Ah ! quelle erreur ! Et puis, l'éloignement, la langue, notre caractère, des dépenses énormes, incalculables... Tout cela ne s'oppose-t-il pas sérieusement à notre réunion avec la reine qui tyrannise les mers et les terres qui ne lui appartiennent pas ? »

Paoli, sans répondre un seul mot, tourna le dos à Napoléon.

L'officier comprit : c'était la rupture, une rupture dont les conséquenees pouvaient être dangereuses pour sa famille et pour lui.

Les Bonaparte, en effet, représentaient presque seuls, à présent, le parti de la France. N'étant plus protégés par l'amitié de Paoli, leur situation devenait critique.

Napoléon connaissait Paoli, il le savait très vindicatif. Aussi abandonna-t-il immédiatement Corte, puis il envoya un message à sa mère, afin de la mettre au courant des événements et de l'engager à quitter Ajaccio au plus vite et à gagner Calvi avec toute la famille.

Mme Lætitia n'hésita pas à suivre ce sage conseil.

Bien lui en prit, car, peu après, sa maison d'Ajaccio fut mise à sac, ses campagnes dévastées et ses troupeaux décimés par les partisans de Paoli.

« Qu'importe ! dit la courageuse femme lorsqu'on lui apprit la triste nouvelle, tout cela se réparera ! »

La gloire de Napoléon allait s'élever sur ces ruines.

L'officier et sa famille ne séjournèrent pas longtemps à Calvi. Ils abandonnèrent la Corse, où ils

n'étaient plus en sûreté et où Napoléon n'avait plus rien à faire, rien à espérer, pour se rendre à Marseille.

Ainsi finissait le rêve qu'avait caressé le jeune officier dans la monotonie des garnisons de province.

C'était assurément regrettable pour cette île, si sauvage et si belle, que le génie de Napoléon eût certainement transformée.

Quant au jeune officier encore inconnu, qui voyait s'évanouir un beau rêve, il allait entrer dans une réalité beaucoup plus éblouissante que le rêve, trouver un champ d'action infiniment plus vaste que l'île de Corse.

Le vieux Paoli, qui dut se réfugier de nouveau en Angleterre, vécut assez longtemps pour voir monter sur le trône de France le jeune officier qui avait osé lui tenir tête à Corte.

Il applaudit de tout cœur aux succès de son compatriote; mais comme il applaudissait trop bruyamment, célébrant par de grandes fêtes chacune des victoires de Napoléon, le gouvernement anglais s'en offusqua et lui fit des remontrances.

« Vos reproches sont justes, répondit-il; mais Napoléon est un des miens, je l'ai vu croître, je lui ai prédit sa fortune : voulez-vous que je déteste sa gloire et que je déshérite mon pays de l'honneur qu'il lui fait? »

Lorsque le vieux patriote s'éteignit, Napoléon se trouvait à l'apogée de sa gloire, et la Corse n'était plus pour lui qu'une oasis lointaine, lumineuse et fraîche, vers laquelle s'envolait parfois sa pensée, aux heures où son cerveau était las de gouverner un monde.

III

LES ANNÉES DE LUTTE

QUELQUES ÉTAPES

Napoléon était sombre et roulait en son cerveau des pensées un peu tristes lorsque le bateau qui portait les Bonaparte exilés entra, sous un beau soleil de juin, dans le port de Marseille.

« Tu crois avoir perdu la partie, mon fils ? lui dit Mme Lætitia... Hélas ! c'est la Corse qui la perd ! »

L'officier eut un geste vague.

« C'est le secret de l'avenir ! » murmura-t-il.

Le présent, pour lui, c'était de nouveau la vie de garnison, l'existence grise et morne de l'officier pauvre, avec ses soucis matériels qui, parfois, finissent par tuer le rêve. Dès l'arrivée, il installa sa famille à l'hôtel Cypières, rue Lafont, puis il se mit en route pour Nice, où se trouvaient plusieurs unités de son régiment.

Maintenu à Nice pour régler l'administration de compagnies détachées dans la montagne, il s'appliqua courageusement à cette besogne ingrate, aidé par

le sergent-major Dintroz, qui devint bientôt son ami.

On raconte, à propos de Dintroz, cette amusante anecdote :

Bonaparte commandait alors l'armée d'Italie. La veille de Castiglione, il avait donné à Dintroz, conducteur principal d'artillerie, un ordre que celui-ci tardait à exécuter.

Le général en chef fit comparaître le conducteur.

« Pourquoi, lui dit-il en colère, n'as-tu pas encore expédié ce que je t'ai demandé?

— Je n'ai pas pu lire ton billet.

— Tu es une f... bête; apprends à lire.

— Et toi, b..., apprends à écrire. »

Après la campagne, Bonaparte voulut faire de Dintroz un commandant d'artillerie.

« Je suis trop bête, répondit le brave Dintroz; donne-moi ma retraite, et j'irai planter des choux dans mon village, en Comté. »

Le général accorda la retraite et fit joindre au brevet une somme de dix mille francs.

Hélas! le pauvre conducteur d'artillerie n'eut pas le temps de voir pousser ses choux : la mort, qu'il avait si souvent regardée en face sur le champ de bataille, l'attendait en son village de Comté.

Une nuit, vers la fin de juin, Bonaparte travaillait dans sa chambre, lorsqu'il vit entrer un adjudant de son régiment, l'adjudant Louis.

« Que se passe-t-il donc? demanda-t-il.

— Notre chef de brigade, M. Dujard, m'a prié de venir vous chercher de suite; il désire vous confier une mission, et je serai de la partie.

— Quelle mission?

— Je crois qu'il s'agit d'accélérer l'arrivée des

poudres envoyées de Vonges pour le service de l'armée.

— Diable ! fit l'officier, la mission est assez délicate : Lyon et le Midi sont en révolte contre la Convention... Enfin, on essayera. »

Bonaparte ne dut pas réussir dans cette mission, ou, peut-être, les poudres n'eurent-elles pas besoin de défenseurs, car on le retrouve, en juillet, attaché à la colonne que le général Carteaux conduisait dans le Midi pour empêcher la jonction des fédérés de Marseille et de Nîmes.

Le 25 juillet, Bonaparte bombardait Avignon, dont ses canons ouvrirent les portes à la colonne Carteaux; le 28, en tête d'un détachement de deux cents fantassins et de vingt artilleurs, il entrait à Tarascon, et, le lendemain, il pénétrait à Beaucaire sans combat.

A Beaucaire, il dîna dans une auberge, avec des négociants qui discutèrent sur la politique du moment, discussion à laquelle l'officier prit part et qui lui sembla sans doute intéressante, puisqu'il en fit, un peu plus tard, le sujet d'une brochure : *Le souper de Beaucaire*, qu'imprima Aurel fils.

Bonaparte rejoignit ensuite, avec son détachement, à Saint-Martin-de-Crau, le gros de la colonne Carteaux.

En août, ne se sentant pas très bien portant, il se rendit à Avignon, où il trouva une aimable hospitalité chez un négociant, M. Bouchet. C'est là qu'il écrivit *Le souper de Beaucaire*, dont les représentants du peuple délégués à l'armée autorisèrent la publication.

Après deux semaines de repos, Bonaparte quitta la bonne ville d'Avignon, traversa Valence, où il eut la joie d'embrasser Mlle Bou, et se dirigea sur Auxonne.

C'est dans cette ville qu'il apprit, au commencement de septembre, la défection de Toulon.

Depuis son départ de Corse, il attendait l'occasion qui lui permettrait de mettre sa science en valeur, il la cherchait. Il crut l'avoir trouvée. Sans plus attendre, il se rendit à Paris, exposa ses plans au Comité de Salut public et obtint le commandement provisoire de l'artillerie à l'armée chargée de reprendre la cité perdue.

Le 22 septembre 1793, Bonaparte arrivait à Toulon et se hâtait d'aller présenter l'ordre du Comité de Salut public au général Carteaux, homme superbe, mais guerrier médiocre.

« C'était bien inutile, dit le général en caressant sa moustache, après avoir pris connaissance de l'ordre, c'était bien inutile, nous n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. Cependant soyez le bienvenu, vous partagerez demain la gloire de le brûler sans en avoir eu la fatigue. »

Carteaux se prétendait artilleur et, par ignorance, contrecarrait sans cesse les plans de son commandant de l'artillerie, lui demandant de battre sans but certains forts ou d'établir des batteries dans des conditions telles que l'ennemi les eût démontées en un quart d'heure.

Bonaparte enrageait et quelquefois il envoyait promener assez vivement le général.

« Tranquillise-toi donc, faisait alors le grand chef en clignant de l'œil, quand je croirai bon de débusquer les ennemis, ils partiront ! »

Malgré l'opposition du général, Bonaparte avait fait établir deux batteries, batteries de *la Montagne* et des *Sans-Culottes*, qui couvraient la mer de mitraille et rendaient les plus utiles services. Toute l'armée

connaissait ces batteries; on se réjouissait lorsque leurs canons tonnaient, et les soldats disaient :

« Gare la casse! voilà les toutous de Bonaparte qui aboient! »

Ces toutous avaient déjà dévoré plusieurs chaloupes anglaises, fortement endommagé quelques frégates et mis à mal quatre gros vaisseaux.

Le général Carteaux essaya de les museler.

Profitant d'une absence du commandant de son artillerie, il ordonna de les démolir, prétexant qu'on y perdait beaucoup d'hommes.

Bonaparte revint à temps pour les sauver.

Le jeune et actif officier se multipliait, assurant en même temps le service de l'artillerie et celui du génie, surveillant constamment ses batteries, pointant les pièces lui-même et quelquefois remplissant l'office de simple servant.

Il n'avait pas seulement à lutter contre le général en chef, mais parfois aussi contre les commissaires.

A l'un d'eux, qui critiquait un jour la position d'une batterie, il répondit :

« Citoyen, faites votre métier de député et laissez-moi faire le mien d'artilleur. La batterie restera là, et je réponds du succès. »

En ces temps troublés où les événements se succédaient avec une rapidité extraordinaire, on vivait vite et l'on ne savait plus attendre. Aussi commençait-on à trouver, dans la capitale, que le siège de Toulon durait longtemps.

Pour y mettre un terme, on envoya tout un plan d'attaque établi par le général d'Arcon, qui jouissait d'une grande réputation comme stratège.

Immédiatement, à Toulon, les autorités s'assem-

blèrent en conseil pour prendre connaissance du plan et en délibérer.

Le plan ayant été lu à haute voix, le Comité s'empressa de décider toute une série d'opérations inexécutables. Alors Bonaparte, qui assistait au conseil, dit froidement :

« On nous a bien envoyé un plan, mais on n'a oublié qu'une chose, c'est de nous envoyer en même temps les trente ou quarante mille hommes qu'exigerait son application. »

Et comme tout le monde se taisait, comme Carteaux roulait des yeux féroces en frisant sa moustache, le courageux officier ajouta, parlant d'une voix brève comme s'il commandait une manœuvre :

« Il faut bloquer Toulon par mer comme on l'a bloqué par terre; il faut établir sur les promontoires de Balagnier et de l'Éguillette deux batteries qui foudroieront la grande et la petite rade; il faut enlever le port Murgrave. Voilà le plan qui doit être adopté. Qu'on fasse ce que je demande, et Toulon est à nous. »

Le conseil donna raison au jeune officier.

Sommé de faire connaître son avis personnel, Carteaux demanda instamment qu'on lui laissât le temps de réfléchir.

Pendant qu'il réfléchissait, le 19 octobre 1793, ou 28 vendémiaire an 2, le capitaine Bonaparte fut nommé chef de bataillon.

Huit jours après, Carteaux envoyait à Bonaparte l'ordre suivant :

« Le commandant de l'artillerie foudroiera Toulon pendant trois jours, et, le quatrième, je ferai attaquer la ville par trois colonnes. »

Bonaparte haussa les épaules.

Dénoncé à la Convention, Carteaux fut rappelé et

envoyé à Grenoble pour y prendre le commandement de l'armée des Alpes. La Convention délégua auprès de l'armée de Toulon, en même temps qu'elle lui enlevait un chef incapable, les représentants Barras et Fréron. Cette armée avait déjà Salicetti et Gasparin. Le général Carteaux était peintre : il fut remplacé par le général Doppet, qui était médecin. Au point de vue militaire, le médecin valait le peintre. Il dura moins longtemps que lui. En huit jours, en effet, le nouveau chef donna la mesure de son incapacité. Il n'eut pas le temps de faire beaucoup de mal ; cependant il arrêta, en ordonnant de sonner la retraite, une attaque superbe, conduite par Bonaparte, qui allait nous livrer le fort Murgrave. Le chef de l'artillerie ne put contenir son indignation et s'écria, en face du général, qui feignit de ne pas entendre :

« Le j...-f... qui a fait sonner la retraite nous fait manquer Toulon ! »

Carteaux avait été envoyé à l'armée des Alpes ; Doppet fut envoyé à l'armée des Pyrénées.

A Doppet succéda Dugommier, qui venait diriger le siège en qualité de général en chef de l'armée d'Italie.

Cette fois, les troupes de Toulon avaient un chef.

Le général Coquille Dugommier, ancien officier de l'armée royale, possédait toutes les vertus qui distinguent le véritable homme de guerre, tous les talents que doit réunir le véritable commandant d'armée.

Nul ne s'y trompa, sous Toulon, et le nouveau général fut populaire dès son arrivée.

Dugommier comprit Bonaparte, et Bonaparte se sentit attiré vers ce chef loyal et bon, incapable de jalousie, aux mœurs pures et à l'âme haute. Celui-là le consolait des autres.

« Nous prendrons bientôt Toulon, » dit le jeune officier à son général.

Et il pensait, en contemplant le visage intelligent et fin de Dugommier :

« Toulon est à nous ! »

On était alors au 20 novembre 1793, ou 30 brumaire an II. Le 14 décembre, les représentants du peuple réunirent, à Ollioules, un nouveau conseil de guerre. Cette fois, Bonaparte put s'expliquer, et le conseil décida de donner l'assaut au fameux fort Murgrave, que les assiégés avaient nommé « le petit Gibraltar ».

A cent vingt toises à peine de la formidable redoute, Bonaparte a dressé une batterie ; cette batterie est masquée, mais sa fumée la trahit dès le premier moment, et les Anglais la couvrent de mitraille. Sous un feu vraiment infernal, des servants tombent, affreusement blessés, poussant des cris qui épouvantent leurs camarades. Ceux-ci reculent, ils vont fuir. Le feu de la redoute augmente d'intensité, la batterie est comme enveloppée de fer et de feu. Le moment est critique, car si les hommes reculent, si nos pièces se taisent, l'attaque n'aboutira pas.

Bonaparte est là, impassible.

Soudain, il fait un geste, crie un nom dans le fracas des canons :

« Junot ! »

Un sergent de bonne mine et de fière allure s'avance vers l'officier, qui lui donne un ordre.

Bientôt un poteau se dresse derrière les canons, et, sur un écriteau fixé au poteau, les soldats lurent ceci : « *Batterie des hommes sans peur.* »

Bonaparte prouvait ainsi sa connaissance parfaite du caractère français.

Tous les artilleurs se disputèrent le dangereux honneur de servir *à la batterie des hommes sans peur,* et

Bonaparte au siège de Toulon. (D'après une lithographie de Raffet.)

les canons de cette batterie rugirent sans interruption jusqu'au 2 décembre à minuit.

Le 17 décembre, Dugommier forma quatre colonnes d'attaque et enleva le petit Gibraltar après une lutte des plus vives, pendant laquelle Bonaparte, qui franchit le premier la brèche, eut un cheval tué sous lui et fut blessé à la jambe d'un coup de lance.

Le 18, l'armée s'emparait du fort de Malbosquet, et Bonaparte disait aux généraux :

« Demain, ou après-demain au plus tard, vous souperez à Toulon. »

Le 19, en effet, notre armée entrait dans la ville.

Des milliers de Toulonnais, compromis dans l'insurrection, avaient réussi à s'enfuir; malgré cela, il y eut une répression sanglante, et l'on accueillit souvent sans contrôle des dénonciations qui envoyaient des Français à la mort.

Bonaparte, estimant que son rôle était terminé, ne participa en rien à ces excès.

Les représentants du peuple, Barras, Fréron et Robespierre jeune, déclarèrent qu'on lui devait le succès des opérations, et ils le nommèrent général de brigade à titre provisoire.

Quant à Dugommier, il n'hésitait pas à faire le plus grand éloge de son lieutenant, et il écrivit au Comité de Salut public : « Récompensez et avancez ce jeune homme, car si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul. »

Ce chef était un brave homme.

Bonaparte, on le conçoit, avait hâte de revoir sa famille et de se montrer aux siens sous son uniforme d'officier général. Il partit donc pour Marseille en compagnie du vaillant Junot, dont il avait fait son aide de camp.

On raconte qu'il assista, pendant son séjour à Marseille, aux séances données par une diseuse de bonne aventure. Cette femme lui dit :

« Vous passerez les mers ; vous serez victorieux ; vous reviendrez et vous serez plus grand que jamais. »

Le 18 pluviôse, le Gouvernement nomma Bonaparte général à titre définitif et le chargea du commandement en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie.

Vers la fin de janvier 1794, le jeune général, accompagné de sa famille et d'un M. Chantron, visita les côtes, le château d'If et les îles d'Hyères, afin de déterminer l'emplacement de batteries qu'il devait établir.

Ce séjour à Marseille fut une époque heureuse dans la vie de Bonaparte.

Il était revenu vers sa famille tout frémissant encore de la lutte et couronné des lauriers de sa première victoire.

Parti de Marseille avec les galons de capitaine, il y était rentré avec les broderies de général.

Sa mère, qui était fière d'un tel fils, lui parlant de l'île natale, lui répéta cette phrase :

« C'est la Corse qui a perdu la partie, ce n'est pas toi, mon fils. »

Cette fois, Bonaparte ne protesta pas.

Oh ! comme elle était loin de ses pensées, alors, cette île sauvage où l'on n'avait pas su le comprendre ! comme il était loin, le rêve qui avait illuminé son existence d'officier pauvre et obscur !

Il lui semblait parfois qu'il commençait seulement à vivre, que le passé n'avait jamais existé. L'avenir seul comptait à présent pour lui, et il l'espérait superbe.

L'avancement rapide de Bonaparte, la renommée

qu'il venait d'acquérir à Toulon, devaient faire surgir des haines autour de lui.

On l'accusa auprès de la Convention d'avoir proposé au représentant Maignet de relever les murs du fort Saint-Jean, à Marseille, qui avaient été démolis en partie par le peuple au commencement de la Révolution.

Le général fut mandé à la barre de la Convention, mais il était déjà à l'armée. Robespierre l'ayant défendu vigoureusement, et ayant déclaré qu'il répondait de sa fidélité à la république, le mandat d'amener fut suspendu.

Lorsque Bonaparte prit, à Nice, son nouveau commandement, l'armée d'Italie avait à sa tête le général Dumerbion, ancien capitaine de grenadiers, dont l'état-major était composé comme il suit :

Général de brigade : Gauthier, chef d'état-major général.

Généraux de division : Casabianca et Masséna.

Généraux de brigade : Macquart, Bizannet, Sérurier, Garnier, Bruslé, Rusca et Dallemagne.

Adjudant général : Vicose.

Général de brigade : Buonaparte, commandant en chef l'artillerie, ayant comme aides de camp, Junot et Louis Buonaparte, et comme adjudants-majors, Marmont, Muiron, Charbonnel et Talin.

Général de brigade Dujard, chef d'état-major général de l'artillerie ayant, comme adjudant-major, Louis.

Général de brigade Gassendi, directeur des parcs; chefs de bataillon Faultier, sous-directeur, et Songis, chargé du parc de siège.

Général de brigade Vial, commandant le génie.

Commissaire-ordonnateur en chef : d'Eyssantier; Haller, administrateur des finances.

L'histoire n'a pas retenu les noms de tous ces braves; mais certains de ces noms ont survécu, et, dans le recul des ans, ils apparaissent de jour en jour plus brillants, parce que la gloire immortelle de l'Empereur les caresse de ses rayons.

Bonaparte fut accueilli correctement par ses camarades de l'état-major, mais sans beaucoup de cordialité; les uns se méfiaient de ce jeune général qui avait tant fait parler de lui déjà, les autres ne pouvaient s'empêcher de le jalouser.

Le commandant de l'artillerie ne s'étonna pas de cet accueil, qu'il avait prévu, et, tout de suite, il se mit à la besogne.

Après avoir, en compagnie de Junot, reconnu les positions de l'ennemi, il élabora un plan d'attaque dans lequel il proposait de tourner la gauche de l'armée austro-sarde, afin de rendre l'armée française maîtresse de la chaîne supérieure des Alpes et de placer la défensive du côté de Nice. Ce plan reposait sur le principe de la guerre de montagnes : forcer l'ennemi à sortir de ses positions pour attaquer, sous peine d'être tourné.

Robespierre jeune, ami du général, était à l'armée; Dumerbion, vieux, goutteux, morose, n'avait ni jalousie ni ambition.

Bonaparte ne devait rencontrer aucune résistance sérieuse.

Le plan fut examiné dans un conseil de guerre composé de Robespierre jeune et de Ricord, représentants du peuple, du général Dumerbion, des généraux Masséna, Vial, Rusca et Bonaparte.

A l'unanimité, on l'adopta.

Des dispositions furent prises aussitôt en vue de son exécution, et, le 2 avril 1794, Bonaparte écrivait

au chef de brigade Manceaux, directeur de l'artillerie à Toulon : « Envoie-nous un million de cartouches à Nice sans délai ; nous entrons demain en campagne avec trente mille hommes. »

« Nous entrons demain en campagne ! » Avec quelle joie Bonaparte écrit cette petite phrase ! Elle le transporte, elle le grise, elle l'éblouit. Ce c'est pas qu'il pense aux batailles prochaines ; la bataille, pour ce stratège de génie, c'est l'incident, l'incident nécessaire. Mais il va voir vivre sous ses yeux, pour ainsi dire, le plan sorti de son cerveau ; les trente mille hommes, c'est Dumerbion qui les commandera, mais c'est lui, Bonaparte, qui les dirigera ; il a conçu, Dumerbion ne fera qu'exécuter. Il a posé le problème en bon mathématicien, et la solution lui paraît facile, il ne doute pas du succès.

Il a pu apprécier la valeur des troupes, il sait que les soldats sont pleins d'enthousiasme et il ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas commander lui-même cette armée, de ne pas l'entraîner lui-même dans les vallées fleuries de ce pays dont le ciel lui rappelle celui de la Corse. Et il ne peut songer à la Corse sans sourire un peu du rêve d'autrefois, qu'il trouve déjà mesquin en face de la réalité.

Le 6 avril 1794, Masson, qui dirige une division de quatorze mille hommes, s'empare du château de Vintimille et prend position sur le mont Tanardo, pendant qu'une brigade s'établit au Monte-Grande et que Bizannet enlève le camp de Fougasse. Le 8 avril, Bonaparte, à la tête de trois brigades d'infanterie, ouvre réellement la campagne en culbutant une division autrichienne sous un feu violent et en s'emparant du port d'Oneille, qu'occupaient les Anglais.

Son attaque fut si rapide, si audacieuse, que les

artilleurs n'eurent pas le temps d'intervenir, et ses dispositions avaient été si bien prises, qu'il n'eut pas un homme tué.

Les représentants du peuple écrivirent d'Oneille une longue lettre aux membres du Comité de Salut public pour leur annoncer l'heureux événement. Dans cette lettre, il est beaucoup question des soldats, mais il n'y est nullement question des officiers, et l'on y cherche en vain le nom de Bonaparte.

Déjà, sans doute, le jeune général portait ombrage aux représentants. Le 16 avril, quinze cents Autrichiens occupaient une position très forte à Ponte-de-Nava, sur le Tanaro.

Masséna donna l'ordre d'enlever ces positions.

« Braves sans-culottes, s'écria-t-il, il faut me balayer cela ! »

Nos vaillants soldats foncèrent sur les Autrichiens en poussant des cris affreux et avec une telle impétuosité, que les artilleurs ennemis n'eurent pas le temps de tirer un coup de canon.

Le succès nous livra la ville d'Ormea, dont la garnison capitula, et de Garesio, qui ouvrit ses portes sur la sommation d'un trompette.

Dans son rapport, Dumerbion fit connaître qu'on avait trouvé, à Orméa : six mille émines de blé, des farines pour le service journalier, beaucoup de riz et une superbe manufacture de drap. C'était une bonne fortune pour nos soldats, qui manquaieut de bien des choses et se battaient souvent le ventre vide.

Partout nos soldats étaient vainqueurs, partout l'ennemi fuyait devant eux.

Bonaparte était retourné à Nice avant la fin de la campagne, afin de s'occuper du matériel d'artillerie. On en a la preuve par une lettre qu'il adressa de cette place, le 25 avril, au capitaine Perrier, à Marseille.

Le 29 avril, 10 floréal, nos troupes enlevaient les hauteurs de Saorgio après une lutte acharnée et infligeaient aux ennemis une défaite sanglante.

Les représentants du peuple se hâtèrent d'annoncer ce superbe succès au Comité de Salut public, à la France.

La ville de Saorgio, les forts tant vantés de Belvédère, Rocabilière, Saint-Martin, étaient en notre pouvoir; l'ennemi avait dû évacuer les camps des Fourches et Raous, considérés comme imprenables. Nous nous étions emparés de soixante pièces de canon et d'une immense quantité de munitions. L'armée républicaine comptait une soixantaine d'hommes tués, dont le général Bruslé et l'adjudant général Langlois, et environ cent cinquante blessés.

L'ennemi avait perdu plus de deux mille hommes, et nous avions fait environ deux mille prisonniers.

Après la prise de Saorgio, les Piémontais, postés sur les hauteurs qui dominent les chemins de la Briga et de Tende, essayèrent de nous inquiéter.

Les généraux Masséna et Macquart leur infligèrent une nouvelle défaite et s'emparèrent du village de Tende, position très importante au point de vue des communications.

Ainsi donc, grâce au plan de Bonaparte, l'ennemi avait été chassé de France, et l'armée d'Italie était maîtresse de toute la chaîne supérieure des Alpes-Maritimes. Nous avions pris deux places fortes, Oneille et Saorgio, et fait quatre mille prisonniers.

« C'est au talent du général Bonaparte, déclara Dumerbion aux représentants du peuple, que je dois les savantes combinaisons qui ont assuré notre victoire. »

LES JOURS DIFFICILES

Au mois de mai 1794, alors que la Terreur régnait à Paris, où Robespierre, suspect à la Convention et aux Jacobins, essayait, en effrayant ses ennemis par la violence, de faire reculer l'orage qu'il devinait prochain, la famille Bonaparte villégiaturait au château de Salles, dont les bâtiments se dressaient dans la verdure et les fleurs, à un quart de lieue d'Antibes et à huit lieues de Nice.

Napoléon vint plusieurs fois jouir, auprès des siens, du calme délicieux de cette retraite fleurie.

Un jour, il se promenait dans une allée pleine d'ombre avec Joseph et Lucien et paraissait préoccupé. Tout à coup, sa face maigre s'éclaira d'un sourire et il dit :

« Ah! si je voulais, je pourrais partir demain pour Paris et vous établir tous là-bas.

— Comment cela ? s'écrièrent ses frères.

— Eh bien, voilà, on m'offre la place d'Henriot, commandant de la garde nationale, et je dois donner ma réponse ce soir même. Qu'en dites-vous ?

— Mais c'est la fortune!

— Cela, sans doute, vaut la peine qu'on y pense, reprit le général, mais il ne s'agirait pas de faire l'enthousiaste; il n'est pas si facile de sauver sa tête à Paris qu'ici. Robespierre jeune est honnête, mais son frère ne badine pas. Il faudrait le servir. Moi, soutenir cet homme! Non, jamais. Je sais combien je lui serais utile en remplacant son imbécile de commandant de Paris, mais c'est ce que je ne veux pas

être. Il n'est pas temps aujourd'hui; il n'y a de place honorable pour moi qu'à l'armée. Prenez patience, je commanderai Paris plus tard. »

Napoléon parla ensuite à ses frères du régime de la Terreur, puis il dit, à plusieurs reprises :

« Qu'irai-je faire dans cette maudite galère? »

Son parti était arrêté, et les prières de Robespierre jeune ne purent lui arracher un consentement dont Robespierre aîné espérait le salut.

« Ma place est à l'armée et non ailleurs, » répondait-il sans cesse.

Désolé, Robespierre partit pour Paris avec sa sœur Charlotte.

Quelques semaines plus tard, le 9 thermidor prouvait que le général Bonaparte avait vu clair et avait été bien inspiré.

Le 13 juillet, le général recevait des représentants du peuple l'ordre de se rendre à Gênes pour une mission d'ordre à la fois politique et militaire.

Cette mission fut de courte durée, et Bonaparte revint à Nice pour y apprendre les événements des journées de thermidor.

Il ne lut pas, sans une réelle émotion, le récit de la mort des deux Robespierre et de leurs amis ou partisans.

« Robespierre aîné, était-il dit dans ce récit, tenta de se faire sauter la cervelle, mais son pistolet lui fracassa seulement une partie de la mâchoire. Robespierre jeune se précipita de la corniche de l'hôtel de ville sur le pavé sans pouvoir se donner la mort. Lebas se tua. Henriot, en cherchant à fuir, se laissa tomber dans une cour fangeuse, espèce d'égout d'où on ne le tira que pour le mener au supplice. Couthon fut trouvé sous un escalier, où il était blotti. Tous furent poursuivis, arrêtés et conduits en prison.

Robespierre aîné passa la nuit étendu sur une table dans une des salles du Comité de Salut public; au milieu des plus horribles souffrances, il parut calme et résigné. Le lendemain, 10 thermidor, il périt sur l'échafaud, avec son frère, Couthon, Saint-Just et dix-huit municipaux. Le 11 thermidor, soixante-dix autres individus, tous municipaux ou membres du tribunal révolutionnaire, subirent le même sort. »

Bonaparte plaignit de tout son cœur son ami Robespierre jeune, à qui il devait beaucoup. Sous le consulat, il fit obtenir une pension de trois mille six cents francs à Charlotte Robespierre, pension qui fut réduite à deux mille cent francs par Louis XVIII et à douze cents par Charles X.

La liaison de Bonaparte avec Robespierre jeune devait lui occasionner des ennuis graves, lui faire même courir un danger sérieux.

Le 6 août 1794, le 19 thermidor, les représentants Albitte, Salicetti et La Porte informaient le Comité de Salut public, par une lettre écrite à Barcelonnette, qu'ils allaient s'assurer de la personne du général et l'envoyer à Paris avec ses papiers. Par un arrêté du même jour, ils suspendaient Bonaparte de ses fonctions et ordonnaient son arrestation.

L'arrestation eut lieu. Le jeune général, dont la fortune rapide avait fait bien des envieux qui s'étaient facilement transformés en ennemis, fut incarcéré et mis au secret.

Junot put cependant lui faire remettre, par un soldat de garde, une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il voulait partager sa détention, dût-elle être éternelle.

Le 20 août, le général vit avec joie s'ouvrir les portes de sa prison, les représentants n'ayant rien

trouvé de suspect dans ses papiers et ayant, écrivaient-ils dans l'ordre d'élargissement, « pris en considération les connaissances militaires et locales dudit Bonaparte. »

Dans une lettre au Comité de Salut public, les représentants expliquaient comme il suit leur décision :

« Convaincus de l'utilité dont, pour nous, peuvent être les talents de ce militaire qui, nous ne pouvons le nier, devient très nécessaire dans une armée dont il a mieux que personne la connaissance, et où les hommes de ce genre sont extrêmement difficiles à trouver, nous l'avons remis en liberté... Il peut reconquérir la confiance et rentrer dans un emploi, qu'au demeurant il est très capable de remplir avec succès, et où les circonstances et la position critique dans laquelle se trouve l'armée d'Italie pourraient nous obliger de le remettre provisoirement. »

Dumerbion n'avait certainement pas été sans aider les représentants du peuple à se former une opinion sur la valeur de Bonaparte, dont il avait grand besoin.

L'armée piémontaise, abondamment pourvue de vivres et de munitions, occupait d'excellentes positions dans des plaines riantes et fertiles, alors que nos solats, manquant de tout, souffrant du froid et de la faim, campaient sur les crêtes du Mont-Blanc, aux sources du Tanaro.

Le général autrichien Wallis était sur la Bormida; une division anglaise devait débarquer à Vado et forcer Gênes, privée de communications par terre et par mer, à se déclarer contre la France.

Le vieux Dumerbion, à qui Bonaparte exposa ses craintes au sujet des projets de l'ennemi, répondit :

« Mon enfant, présentez-moi un plan de campagne

comme vous savez les faire, et je l'exécuterai de mon mieux.

— Le plan est simple, dit Bonaparte : nous devons nous emparer des positions de Saint-Jacques, de Montenotte et de Vado, afin d'appuyer sur Gênes la droite de notre armée. »

Le plan de Bonaparte assura de nouveau le succès de nos troupes, un succès rapide, presque foudroyant.

Le 19 septembre, Dumerbion, à la tête de dix-huit mille hommes, ayant à ses côtés l'auteur du plan de campagne, attaqua vigoureusement le général ennemi Colloredo, qui occupait Carcare et une partie de la riante vallée de la Bormida, enleva la forte position de Saint-Jacques et chassa les Autrichiens de Bormida, Malère, Pallère, Altare et Cascare.

Le 20 septembre, nos soldats s'emparèrent du château de Cossaria, au-dessus de Millesimo, et refoulèrent l'ennemi sur Dego.

Le 21 septembre, les forces ennemies furent battues sur tous les points.

Ces courtes et brillantes opérations eurent pour effet de rétablir les communications avec Gênes, de maintenir sa neutralité et d'affermir les bonnes dispositions des Génois à notre égard.

Bonaparte aurait voulu qu'on poursuivît la campagne en enlevant le camp de Céva, pour envahir ensuite le Piémont.

Son plan, envoyé à Paris, ne fut pas adopté, parce qu'on projetait une expédition maritime, qui, du reste, n'eut pas lieu.

Bonaparte, pendant son second séjour à l'armée d'Italie, se lia d'amitié avec le représentant du peuple Turreau et avec la femme de ce représentant, personne des plus aimables et des plus distinguées.

Plus tard, sous l'Empire, Mme Turreau, devenue veuve, était tombée dans une misère extrême. Elle essaya de parvenir jusqu'à l'Empereur; mais toutes ses démarches demeurèrent sans résultat, parce que nul ne voulait ou n'osait parler d'elle à Napoléon.

Les solliciteurs étaient si nombreux!

Un jour, au cours d'une partie de chasse à Versailles, l'Empereur évoqua devant Berthier ses souvenirs de l'armée d'Italie, et Mme Turreau y tenait sa place, une bonne place.

« Je serais heureux, dit Napoléon, de savoir ce qu'est devenue cette charmante femme. »

Berthier la connaissait.

« Sire, fit-il, elle habite Versailles et elle n'est pas heureuse.

— Pas heureuse! Je veux la voir. »

Le lendemain, la pauvre Mme Turreau fut introduite dans le cabinet de l'Empereur par Berthier; elle tremblait de tous ses membres et n'osait lever les yeux.

Ému, Napoléon lui tendit la main.

« Je suis désolé, dit-il, de n'avoir pas connu votre situation. Pourquoi ne pas vous être adressée à moi? Croyez-vous donc que je ne veux plus me souvenir de ceux qui furent mes amis, de ceux qui, comme vous, ont mis jadis un sourire dans ma grise existence? Pensiez-vous que j'avais oublié nos délicieuses promenades du col de Tende et les agréables soirées de Nice?

— Sire, répondit Mme Turreau, j'ai tout tenté pour arriver jusqu'à vous. »

Napoléon fronça le sourcil et s'écria :

« Je n'en ai rien su! Mais comment ne vous êtes-vous pas servie de nos amis communs de l'armée d'Italie? Il en est plusieurs qui sont des personnages et en perpétuel rapport avec moi.

— Hélas ! sire, balbutia la pauvre femme, nous ne nous sommes plus connus dès qu'ils ont été grands et que je suis devenue malheureuse. »

Le général Bonaparte passa sur le col de Tende la nuit du 31 décembre 1794 au 1er janvier 1795.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil se devinait derrière des coteaux lointains dont sa lumière timide dorait les sommets.

Le général se leva et s'immobilisa dans la contemplation des superbes plaines de l'Italie, où le soleil allongea bientôt la caresse de ses rayons, qui déroulaient à perte de vue devant lui leur verdure, leurs fleurs, leurs bouquets d'arbres et leurs villages tranquilles.

Des cloches lointaines tintaient, lui rappelant celles des villages de la Corse ; les oiseaux chantaient autour de lui ; une brume soyeuse montait lentement entre les collines, s'évaporant dans la profondeur de l'azur ; la nature s'éveillait sous la chaude et vivifiante caresse de l'astre d'or.

Le général rêva longtemps devant les plaines superbes.

Peut-être avait-il le pressentiment qu'il y cueillerait ses premiers lauriers, qu'elles seraient le berceau de sa gloire.

Quelques jours plus tard, le général partait pour Marseille, où il allait embrasser les siens.

De là, il se rendit à Toulon et assista au conseil de guerre qui devait discuter le projet d'exécution maritime. Il se montra très opposé à cette expédition, déclarant qu'elle pouvait compromettre l'armée d'Italie et aboutir à un désastre.

Le conseil s'étant rangé à son avis, la flotte sortit seule le 1er mars ; le 14 mars, elle engageait, avec la

flotte anglaise, un combat où elle perdit deux vaisseaux, le *Ça ira* et le *Censeur,* puis elle rentra à Toulon.

La flotte anglaise avait également perdu deux de ses unités, le *Berwick* et l'*Illustrious.*

L'expédition maritime fut définitivement abandonnée.

Bonaparte séjourna pendant un mois à Toulon.

Un jour, il voit une foule bruyante se diriger vers le port. On lui apprend qu'une frégate française, *la Minerve*, vient d'amener un bateau espagnol capturé en mer, qui transportait une vingtaine d'émigrés, notamment plusieurs membres de la famille de Chabrillan.

Le général court aussitôt au port et y trouve une foule très surexcitée qui chantait le *Ça ira* et voulait égorger les prisonniers, malgré les efforts du général Bizannet.

« Aidez-moi, s'écria Bizannet, je vais être débordé. »

Bonaparte entraîne aussitôt Bizannet chez les représentants Ritter et Chambon et leur fait signer un arrêté ordonnant le transfert des prisonniers à Grasse, pour y être jugés par le tribunal criminel.

Les malheureux émigrés devaient partir le lendemain matin, mais les révolutionnaires, avertis, avaient juré qu'ils ne sortiraient pas vivants de la ville.

Bonaparte veillait.

Pendant la nuit, les révolutionnaires, qui ne s'étaient pas couchés, virent passer un convoi de caissons.

Ils demandèrent des explications.

On leur répondit que les caissons contenaient des munitions destinées à l'armée d'Italie.

La vérité était tout autre : les caissons emmenaient les émigrés.

Lorsque les révolutionnaires surent qu'ils avaient été joués, ils se soulevèrent et menacèrent de mort les représentants du peuple.

Dans la foule hurlante, Bonaparte reconnut plusieurs artilleurs qui avaient servi sous ses ordres à l'armée d'Italie ; aussitôt, il monta sur un amas de planches et de poutres, dans un chantier, fit appel aux bons sentiments de ses anciens soldats et réussit à mettre fin à l'émeute.

Les ennemis de Bonaparte ne désarmaient pas ; la haine et la jalousie montaient autour du jeune général.

Un beau matin, le général Bizannet eut la douleur de l'informer que son commandement lui était retiré.

Bonaparte partit aussitôt pour Marseille ; il y passa une journée auprès de sa famille, et le lendemain, 22 avril 1795, il se mettait en route pour Paris avec ses aides de camp, Junot et Louis.

Les voyageurs traversèrent Avignon le 24 avril. Le 25, ils s'arrêtèrent à Montélimar et descendirent à l'*Hôtel de la Poste*, tenu par M. Chabeau. Bonaparte trouva les environs de la ville si jolis, qu'il marchanda et faillit acheter la maison de campagne de *Beau-Seret*.

Au moment de signer le marché, il se ravisa et partit pour Valence, où il fut l'hôte de Mme de Sucy.

De là, il se rendit à Lyon, puis à Châtillon-sur-Seine, où il reçut l'hospitalité chez le père de son adjoint, M. Marmont.

Vers la fin de mai, les voyageurs entrèrent dans la capitale.

Bonaparte, qui n'était pas riche, descendit dans un hôtel modeste de la rue des Fossés-Montmartre, tenu

par un sieur Grégoire et, comme il avait besoin de se détendre un peu, il se mit à faire quelques visites.

Il rencontra l'ex-Père Patrault, son ancien professeur de mathématiques, et ils évoquèrent ensemble, avec émotion, en de longues causeries, le temps de Brienne. Le général disait : « L'heureux temps ! » et il soupirait en se rappelant ses jeunes années, qui, pourtant, n'avaient pas été bien gaies.

C'est que Bonaparte se trouvait alors à un véritable tournant de son histoire ; l'avenir, qui eût dû sourire à ce général de vingt-six ans, lui apparaissait sombre et menaçant. Il en était à la dure période qu'ont connue la plupart de ceux qui se sont élevés par leur talent, par leur génie : à la période où les médiocres, les envieux se liguent pour essayer d'étouffer l'astre naissant.

Ceux qui sont assez forts pour traverser cette période critique ne tardent pas, du reste, à voir à leurs pieds les ennemis de la veille transformés en courtisans.

Le jeune général sentait confusément ces choses, et s'il ne doutait ni de sa force ni de son courage, il doutait un peu de la chance. Il savait qu'il faut toujours aider la chance ; il essaya donc de se créer des relations ou de renouer des relations interrompues soit par ses changements de garnison, soit par son séjour à l'armée.

Il retrouva son ami Bourrienne, qui l'accueillit avec empressement et se mit à sa disposition pour le guider à travers les plaisirs de la capitale. Il retrouva aussi M. Marboz, évêque constitutionnel de la Drôme, qu'il avait beaucoup connu à Valence ; le représentant Fréron, le général Tilly. Par eux, surtout par Marboz, il approcha Barras et La Réveillère-Lépeaux.

Un jour, comme il faisait à Marboz le récit de ses

déboires et lui disait son vif désir d'obtenir un poste à l'armée, celui-ci s'écria :

« Mais il faut voir Aubry. »

Le député Aubry, capitaine au régiment d'artillerie de Strasbourg avant la Révolution, était alors chargé de la partie militaire au Comité de Salut public.

« Je ne le connais pas, répondit Bonaparte.

— Mais moi, je le connais, reprit l'obligeant Marboz, il est mon ami, nous avons occupé la même prison lorsque ces b... de Montagnards nous eurent fait arrêter... Je vous introduirai auprès de lui. »

Marboz tint parole.

Le lendemain il conduisit le général chez son collègue, qui habitait rue Saint-Florentin.

Bonaparte resta dans l'antichambre, et Marboz pénétra seul dans le cabinet du député.

Au seul nom de Bonaparte, Aubry entra dans une violente colère.

« Je refuse, s'écria-t-il, de recevoir chez moi ce général de coup d'État; son avancement a été prématuré... Comment! il n'est pas content? mais il est dévoré par l'ambition... »

Un peu plus tard, grâce à la protection de Barras et de La Réveillère-Lépeaux, Bonaparte put enfin voir Aubry.

Mais le député l'arrêta net dans ses doléances en lui disant d'un ton sec :

« Vous êtes trop jeune pour commander en chef l'artillerie d'une armée.

— Monsieur, répondit le général, on vieillit vite sur le champ de bataille, et j'en arrive. »

Cette réponse déplut à l'ancien capitaine, qui n'avait entendu le canon qu'au polygone, et il consigna sa porte à Bonaparte.

Le général ne voulut pas s'éloigner de Paris, et,

sans se lasser, continua ses démarches, d'ailleurs sans résultat.

Il dînait quelquefois chez Mme Permon, et, un jour, il apprit que cette dame donnait l'hospitalité au représentant Salicetti, alors décrété d'accusation. Ce Salicetti avait jadis établi un rapport contre Bonaparte, qui disait :

« Salicetti m'a fait bien du mal, il a brisé mon avenir à son matin, il a desséché mes idées de gloire à leur tige. »

Mme Permon risquait beaucoup en cachant le représentant ; mais celui-ci lui avait rendu de nombreux services pendant la Terreur, et elle s'en montrait reconnaissante.

Dans le courant de juin, elle partit en poste pour Bordeaux, emmenant Salicetti déguisé en domestique.

Au premier relai, le postillon lui remit une lettre de Bonaparte, dans laquelle elle lut ceci :

« Je n'ai jamais voulu être pris pour dupe ; je le serais à vos yeux si je ne vous disais que je sais, depuis plus de vingt jours, que Salicetti est caché chez vous... Mes vœux vous suivent ainsi que votre enfant. Vous êtes deux êtres faibles, sans nulle défense. Que la Providence et les prières d'un ami soient avec vous ! »

Bonaparte, on le voit, savait se montrer généreux. Sa lettre témoigne aussi d'un sentimentalisme qu'on aime à rencontrer de temps à autre chez les hommes d'action.

Le général dînait aussi assez souvent chez son ami Bourrienne, qui avait épousé une femme charmante, et accompagnait les époux soit au théâtre, soit aux concerts, alors très à la mode, de Garat.

Mais le plus souvent il mangeait au restaurant des Frères-Provençaux, qui n'étaient pas encore célèbres.

A table, il paraissait triste et rêveur et ne desserrait pas les dents. Son repas terminé, il glissait sa monnaie dans la note qui lui était apportée par le garçon, et qu'il pliait à cet effet, puis il déposait lui-même, en sortant, le petit paquet sur le comptoir.

Jamais sa dépense ne dépassait trois francs.

Lorsque le restaurateur apprit, plus tard, que le glorieux général en chef de l'armée d'Italie n'était autre que son ancien client, il s'écria :

« Je n'aurais jamais cru que, parmi les nombreux officiers dont j'avais la clientèle, ce fût celui qui ne parlait jamais et dépensait si peu qui pût devenir en si peu de temps un grand général ! »

Bonaparte dîna plusieurs fois, chez les Frères-Provençaux, avec Talma, le grand acteur, dont il aimait beaucoup la conversation.

Le 2 août 1795, Aubry fut remplacé à la guerre par Doulcet de Pontécoulant, ce qui rendit à Bonaparte un peu d'espoir.

A la suite de plusieurs démarches faites par ses amis, le général se vit offrir le commandement d'une brigade d'infanterie à l'armée de l'Ouest. Il refusa net, et les choses en restèrent là.

L'armée d'Italie se trouvait alors dans une situation fâcheuse, et les rapports qui en arrivaient alarmaient fort de Pontécoulant.

Il fit appeler Bonaparte et l'attacha au service topographique de la guerre.

C'est là qu'au nom du Comité de Salut public, le jeune général rédigea le plan de campagne qui devait lui donner la gloire.

Il aimait alors à se reposer de ses travaux en faisant le soir, en compagnie de Junot, de longues promenades dans les allées solitaires du Jardin des Plantes.

A cette époque, il songea sérieusement à offrir ses services à la Turquie, qui armait contre la Russie. Mais le Comité de Salut public lui refusa l'autorisation qu'il avait sollicitée à cet effet, en disant « qu'on devait se refuser à éloigner de la République un officier aussi distingué ».

VENDÉMIAIRE

Depuis quelque temps, une certaine agitation se manifestait à Paris, notamment dans les sections. Presque chaque jour, la Convention avait à examiner des pétitions qu'elle était en droit de considérer comme injurieuses ; lorsqu'elle reçut les ambassadeurs de Venise et de Prusse, la section du Mont-Blanc vint la menacer. Cette situation ne pouvait se prolonger et tout le monde sentait qu'une crise devenait inévitable. La Convention appela des troupes à Paris, ce qui eut pour effet immédiat d'augmenter l'agitation.

Lorsque fut décrétée la constitution de l'an III, qui confiait le gouvernement à cinq directeurs et la législature à deux conseils dits des *Anciens* et des *Cinq-Cents*, deux lois additionnelles spécifièrent que les deux tiers de la législature nouvelle seraient composés des membres de la Convention.

Cela mit le feu aux poudres : les quarante-huit sections de la capitale rejetèrent les lois additionnelles, et, le 24 septembre 1795, 2 vendémiaire an IV, elles nommèrent des députés pour former une assemblée centrale d'électeurs qui se réunit à l'Odéon.

La Convention ordonna de dissoudre cette assemblée par la force. Les sections se soulevèrent, notamment celle de *Lepelletier*, dont le siège était au couvent des Filles-Saint-Thomas,

Le général Menou, commandant en chef de l'armée de l'intérieur, chargé d'opérer contre la turbulente section, ne sut pas montrer la fermeté nécessaire et engagea avec les rebelles des pourparlers qui aboutirent à une sorte de capitulation.

Dans la soirée du 12 vendémiaire, Bonaparte se trouvait au théâtre Feydeau avec M. Ozun.

Un certain malaise régnait dans la salle et sur la scène ; à chaque instant, des individus entraient et sortaient, l'air mystérieux et grave, les artistes paraissaient distraits et inquiets.

Plusieurs fois Bonaparte s'était penché vers M. Ozun et lui avait dit :

« Il se passe ici quelque chose d'anormal. »

Soudain, un de leurs voisins dit assez haut :

« On se bat dans la rue Vivienne.

— Courons ! » fit Bonaparte.

Et, prenant M. Ozun par le bras, il l'entraîna.

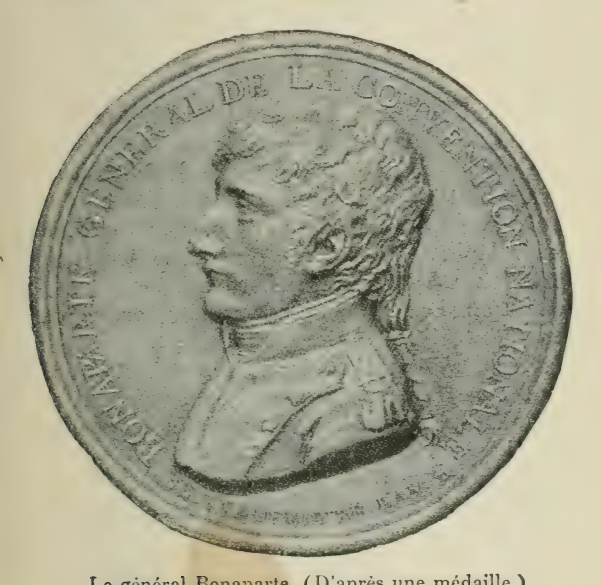
Une petite armée occupait la rue Vivienne, mais on ne s'y battait pas, et le général apprit ce qu'avait fait Menou.

« Eh bien, murmura-t-il à l'oreille de son compagnon, voilà un beau travail ! Que va-t-il se passer à la Convention ? »

Il y courut et arriva juste à temps pour entendre

ordonner l'arrestation et la mise en jugement de Menou.

Le lendemain, le général Barras, représentant du peuple, prenait le commandement de la force armée de Paris et de l'intérieur.



Le général Bonaparte. (D'après une médaille.)

Barras, qui ne s'illusionnait pas sur sa valeur militaire, acceptait la mission sans enthousiasme.

« Je te conseille, lui dit Carnot, de t'adjoindre un bon général.

— Je ne demande pas mieux, mais lequel ?

— Mon Dieu, fit Carnot, tu n'as que l'embarras du choix... Brune, Verdier, Bonaparte...

— Bonaparte, je le connais, c'est lui qui a pris Toulon.

— Alors il prendra bien le couvent des Filles-Saint-Thomas. »

Aussitôt, Barras envoya chercher Bonaparte, et dès que le général arriva, il lui demanda à brûle-pourpoint :

« Général, voulez-vous commander sous mes ordres ? »

D'abord, Bonaparte demeura interdit, puis il dit :

« Donnez-moi le temps de réfléchir.

— Je vous donne trois minutes, » fit Barras.

Deux minutes après, Bonaparte répondit :

« Soit, j'accepte ; mais je vous préviens que, si je tire mon épée, elle ne rentrera dans le fourreau qu'après le rétablissement de l'ordre.

— C'est ainsi que je l'entends moi-même, répondit Barras.

— Alors, s'écria Bonaparte, les minutes en ce moment sont des heures, et l'activité seule peut nous rendre l'influence morale qu'un premier échec nous a enlevée. »

Après avoir conféré pendant quelques instants avec le général Menou, Bonaparte arrêta son plan d'attaque.

Barras avait été nommé à 4 heures du matin par la Convention, qui siégeait en permanence. Il était 6 heures lorsque son adjoint commença les préparatifs nécessaires.

L'attaque s'engagea dans la rue de l'Échelle, au bout de laquelle se trouvait alors un bâtiment dépendant du Comité de sûreté générale, dont les rebelles voulurent s'emparer. Ils ouvrirent le feu les premiers, tuant ou blessant vingt-trois hommes.

Une décharge furieuse leur répondit, la rue s'emplit d'une fumée grise, des cris de rage et de douleur éclatèrent.

Lorsque la fumée se dissipa, il n'y avait plus un sectionnaire dans la rue; mais l'on voyait çà et là, sur la chaussée, de larges flaques de sang.

La rue Saint-Florentin fut balayée de la même façon, mais les troupes se heurtaient, par places, à une résistance des plus vives, et Bonaparte, que suivaient ses aides de camp, les capitaines Junot et Muiron, eut son cheval tué sous lui.

Les sectionnaires avaient été refoulés dans la rue Saint-Honoré, aux environs de l'église Saint-Roch, et s'étaient précipités vers l'église. Là, le combat fut long et acharné.

Plusieurs fois, le canon tonna, balayant de sa mitraille le perron et la rue, et chaque fois on entendait des cris affreux, les cris des blessés, qui se tordaient sur le sol dans des ruisseaux de sang.

Les sectionnaires firent preuve d'un véritable courage, mais ils ne pouvaient résister aux terribles canons, dont la mitraille les fauchait par grappes. Ils durent abandonner la partie.

Dans le jardin des Tuileries, nombre de députés se promenaient autour d'un parc d'artillerie que le chef d'escadron Murat avait formé des pièces amenées des Sablons sur l'ordre du général.

Les députés n'attendaient leur salut que des canons de Bonaparte; c'était leur liberté, leur vie même qui se jouait à ce moment.

On entendait toujours la grande voix du canon, et les députés devenaient plus inquiets à mesure que la lutte se prolongeait. Tout à coup, un grand cri éclata :

« Bonaparte est vainqueur ! »

C'était pour beaucoup la fin d'un cauchemar.

Le lendemain, la section Lepelletier essaya de reprendre la lutte; mais les colonnes conventionnelles, débouchant par les boulevards, la rue Richelieu et le Palais-Royal, n'eurent aucune peine à rétablir l'ordre.

Le 18 vendémiaire, la Convention remerciait la vaillante armée qui lui avait donné la victoire, et le représentant Fréron prononçait les paroles suivantes :

« N'oubliez pas que le général d'artillerie Bonaparte, nommé dans la nuit du 12 vendémiaire pour remplacer le général Menou, et qui n'a eu que la matinée du 13 pour faire les dispositions savantes dont vous avez vu les heureux effets, avait été retiré de son arme pour être versé dans l'infanterie. Fondateurs de la République, tarderez-vous plus longtemps à réparer les torts qu'en votre nom l'on fait essuyer à un grand nombre de ses défenseurs? »

Barras appuya Fréron et fit, à la tribune, l'éloge de Bonaparte, demandant qu'on le confirmât dans le poste de commandant en second de l'armée de l'intérieur.

Cette proposition fut adoptée le 19 vendémiaire.

Le général Bonaparte eut à réprimer plusieurs soulèvements partiels amenés par une véritable disette.

Un jour, il passait avec son état-major devant une foule qui stationnait à la porte d'un boulanger.

Une femme du peuple, une mégère obèse, se détacha du groupe et se mit à invectiver les officiers.

« Tas d'épaulettiers, hurlait-elle, pourvu qu'ils mangent et s'engraissent, ils se moquent bien que le peuple n'ait pas de pain! »

Bonaparte était, alors, d'une maigreur extrême.

« Eh! la mère, cria-t-il à la grosse femme, regar-

ez-moi bien, et dites-moi quel est le plus gras de ous deux ! »

Les rieurs furent du côté du général.

Les affaires de Vendémiaire avaient remis Bonaarte en selle, avaient appris son nom au public, vaient fait de lui l'homme du jour. Autour de sa opularité, les jalousies et les haines, toujours aussi ombreuses, commençaient à devenir prudentes. On e surnomma « le général Vendémiaire ». Ce n'était as méchant.

Il eut le triomphe modeste. Certes, la popularité ont il jouissait le flattait un peu, mais ce n'était que e la popularité, et il rêvait de gloire.

« Je commence à espérer, mon ami, disait-il à unot, que nous aurons notre heure. »

Cette heure, confiant en son étoile, il l'attendait, il a préparait. Elle devait sonner bientôt.

LE PROPHÈTE RAGUIDEAU

Après les journées de Vendémiaire, on s'empressa le désarmer les sections et l'on fit opérer des visites minutieuses dans les maisons où l'on croyait trouver les armes.

Ce fut comme un désarmement général de la capiale.

Un matin, Bonaparte était penché sur des cartes, dans son cabinet, lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune

homme d'une quinzaine d'années demandait instamment à le voir.

Le général était, alors, très accueillant, et l'on pénétrait facilement jusqu'à lui.

« Eh bien ! dit-il, faites-le entrer. »

Le jeune homme entra, et le général fut frappé de sa bonne mine.

« Qui es-tu? demanda-t-il.

— Général, répondit le jeune homme, je me nomme Eugène de Beauharnais, je suis le fils du général de Beauharnais, qui fut guillotiné le 23 juillet 1794, et je viens vous supplier de nous faire rendre, à ma mère et à moi, l'épée de mon père, qui vient de nous être enlevée. C'est pour nous un souvenir, le plus précieux des souvenirs... »

Et le jeune homme éclata en sanglots.

Touché, Bonaparte ordonna immédiatement que l'épée fût restituée et il témoigna au fils de Beauharnais la plus grande bienveillance.

La mère du jeune homme se crut obligée de faire au général une visite de remerciements. Elle était charmante; le général rendit la visite, et bientôt il passa la plupart de ses soirées dans le salon de Joséphine de Beauharnais.

« C'était, a-t-il dit lui-même, la réunion la plus agréable de Paris. On y rencontrait habituellement le vieux M. de Montesquiou, le duc de Nivernais et plusieurs autres débris de l'ancienne cour. Souvent le cercle entier, électrisé par ses souvenirs, s'écriait en se resserrant :

« Allons faire un tour à Versailles ! »

Bonaparte et Mme de Beauharnais fréquentaient aussi les salons de Barras, qui jouait au grand seigneur à Chaillot. Leur intimité devenait de plus en plus grande, et souvent Mme Tallien et Mme Récamier

Le jeune Beauharnais vient réclamer l'épée de son père à Bonaparte.
(D'après une lithographie de Raffet.)

plaisantaient Joséphine au sujet de son petit général aux longs cheveux.

Un soir, Barras dit à Joséphine :

« Madame, que pensez-vous du général Bonaparte ?

— Citoyen, répondit Mme de Beauharnais, j'en pense beaucoup de bien et je crois qu'il ira loin. »

Bonaparte avait caressé le projet d'épouser la charmante veuve, mais il n'osait lui demander sa main.

Le propos, qui lui fut rapporté par Barras, lui donna du courage. Il parla et eut la joie de se voir agréé.

Le 26 octobre 1795, 4 brumaire an IV, Bonaparte fut nommé général de division et commandant en chef de l'armée de l'intérieur, en remplacement de Barras, démissionnaire.

Le 2 mars suivant, il était nommé commandant en chef de l'armée d'Italie.

Au sortir de la réunion des directeurs, où fut prononcée cette nomination, Barras annonça, par un mot, l'heureuse nouvelle à Joséphine. Ce fut d'elle que Bonaparte l'apprit.

« Ah ! s'écria-t-il, j'y perdrai la tête, ou l'on me reverra plus haut que l'on ne s'y attend ! »

Cette fois, vraiment, l'avenir paraissait lui sourire.

« Une armée ! murmura-t-il, une superbe armée devant l'ennemi ! Mon rêve le plus cher se réalise aujourd'hui, et je crois que je vais accomplir de grandes choses ! »

Pendant un moment, il se tint immobile, les yeux fixes. Il se rappelait sa jeunesse studieuse et triste ; il se voyait dans la cour de Brienne, avec ses pantalons trop courts, pauvre boursier dont on se moquait souvent ; il se retrouvait chez la bonne Mlle Bou, à Valence, dans la petite chambre où il avait si souvent

passé des nuits au travail, sans feu, grelottant sous son manteau. Et surtout, il revoyait la Corse, cette Corse que sa famille et lui avaient dû fuir.

A présent, il était commandant en chef d'une armée en campagne, il allait pouvoir marcher à la conquête de cette gloire des armes qui, depuis si longtemps, illuminait ses rêves.

Le sang lui battait aux tempes, une sorte de fièvre montait en lui.

« Ah oui! fit-il, oui, vaincre ou mourir : la gloire ou la mort! »

Soudain, il redevint lui-même, et, saisissant les mains de Joséphine, qui l'observait, émue :

« A présent, s'écria-t-il, il faut presser notre mariage. »

Tout était prêt, du reste, et le mariage fut célébré le 9 mars, à dix heures du soir, à la mairie du deuxième arrondissement, en présence de : Paul Barras, membre du Directoire exécutif, domicilié au palais du Luxembourg ; Jean Lemarois, aide de camp, capitaine, domicilié rue des Capucines ; Jean Lambert-Tallien, membre du Corps législatif, domicilié à Chaillot ; Étienne-Jacques-Jérôme Calmelet, homme de loi, domicilié rue de la place Vendôme, 207.

L'abbé Fesch, oncle de Bonaparte, Joseph, Louis et Jérôme, assistaient également au mariage.

Un jour, peu de temps avant le mariage, Joséphine pria Bonaparte de l'accompagner chez son notaire, Me Raguideau, digne vieillard en qui elle avait la plus grande confiance et qu'elle consultait volontiers.

Elle pénétra seule dans le cabinet de l'officier ministériel, laissant son futur mari dans l'étude, que les clercs venaient de quitter. Seulement, elle oublia de fermer complètement, derrière elle, la porte du cabi-

net, et le général surprit ainsi une conversation dont les quelques passages suivants donnent une idée exacte.

« Monsieur Raguideau, dit Joséphine, je viens vous faire part de mon prochain mariage. J'épouse dans quelques jours le général Bonaparte.

— Mais c'est un homme sans fortune !

— Il ne possède guère, il est vrai, que sa maison de la rue Chantereine.

— Une bicoque ! Votre Bonaparte sera-t-il jamais un Dumouriez, un Pichegru? Sera-t-il jamais l'égal de nos grands généraux de la République ? J'ai le droit d'en douter.

— Chacun son goût, monsieur Raguideau ; vous ne voyez dans le mariage qu'une affaire d'argent.

— Et vous une affaire de cœur et d'inclination. Eh bien ! vous avez tort. N'allez pas vous préparer un repentir inévitable en épousant un homme qui n'a que la cape et l'épée. »

Bonaparte ne laissa nullement soupçonner qu'il eût surpris cette intéressante conversation.

Mais plus tard, le jour de la cérémonie du sacre, il envoya chercher le notaire Raguideau et le reçut dans une chambre où il se tenait avec Joséphine et où le pauvre notaire arriva tout bouleversé, après avoir traversé des salons qu'emplissaient les maréchaux, les ministres et les grands officiers de l'empire.

« Ah ! c'est vous, Raguideau, fit l'Empereur en souriant ; je suis bien aise de vous voir. Vous rappelez-vous le jour où j'accompagnai chez vous, en 1796, je crois, Mme de Beauharnais, aujourd'hui impératrice de France? Vous rappelez-vous le panégyrique personnel dont je fus l'objet? Qu'en dites-vous, Raguideau, êtes-vous bon prophète? Vous annonciez que

je n'aurais jamais que la cape et l'épée. Eh bien ! voici la cape, dit-il en montrant le manteau impérial, et voici l'épée, » ajouta-t-il en désignant la couronne.

Le malheureux Raguideau, plus mort que vif, balbutiait de lamentables excuses.

Alors Napoléon et Joséphine se mirent à rire et se moquèrent de lui, l'appelant le « prophète Raguideau ».

Deux jours après son mariage, le 11 mars, Bonaparte quitta son hôtel de la rue Chantereine en compagnie de Junot et de l'ordonnateur en chef Chauvet, pour se rendre à Nice, au quartier général de l'armée d'Italie.

Il traversa Valence, où il salua Mme de Sucy, Mlle Bou et la famille Aurel, et gagna aussitôt Marseille, afin d'embrasser les siens, qui habitaient alors rue Paradis.

Le 25 mars 1796, 5 germinal an IV, il arrivait à Nice.

La grande épée qu'entrevoyait dans sa douloureuse agonie, onze ans auparavant, le pauvre Charles Bonaparte, allait buriner de magnifiques et glorieuses pages sur le marbre de notre histoire.

IV

LA CAMPAGNE D'ITALIE

MONTENOTTE

Les bourgeois de Nice se dirigent en hâte vers la place de la République, où le nouveau commandant en chef de l'armée d'Italie doit passer la revue de ses troupes.

Beaucoup de personnes connaissent Bonaparte, au moins de vue; à chaque instant, l'on entend cette réflexion :

« Quoi ! ce petit officier de rien du tout, commandant en chef d'une armée ! »

Soudain, dans l'or fauve du soleil, précédant un superbe état-major où l'on se montre des généraux déjà glorieux, le « petit officier » apparaît, devant les soldats mal vêtus, mal équipés, mal-armés, qui forment une partie de l'armée d'Italie.

Les regards des hommes, des regards de fièvre, sont rivés sur le chef que leur envoie le destin, et le jeune général contemple longuement les vaillantes troupes dont il attend la gloire.

Le spectacle est saisissant et impressionnant.

Bientôt un grand frisson parcourt les rangs et se communique à la foule : on sent que le chef et les soldats se sont compris.

Le jeune chef a fait un signe : des officiers subalternes se détachent de chaque corps et l'entourent, ainsi que tous les généraux présents.

Alors il parle, il prononce d'une voix vibrante les paroles suivantes, qui, répétées partout, vont électriser son armée.

« Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le Gouvernement vous doit beaucoup et ne peut rien pour vous. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers, sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir : vous y trouverez honneurs, gloire et richesses.

« Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ? »

Le 2 avril 1796, les habitants de Nice furent réveillés par un bruit de fanfares et par des appels de trompettes.

A huit heures, l'armée d'Italie, son jeune commandant en tête, défilait entre une haie de curieux. On criait : « Vive la France ! » « Vive l'armée ! » et aussi « Vive Bonaparte ! »

Des gamins suivirent longtemps, sur le sentier de la Corniche, ces soldats qui allaient donner à notre histoire quelques-unes de ses plus belles pages, qui allaient cueillir d'immortels lauriers.

Tout le long de la côte, entre l'azur du ciel et l'azur de la mer, ces soldats chantèrent des chansons de route, ne pensant même pas qu'ils se trouvaient sous la menace des canons de l'escadre anglaise.

Départ de Nice du quartier général de l'armée d'Italie, 28 mars 1796.
(D'après un dessin fait sur les lieux, par Victor Adam.)

Le 3 avril, Bonaparte arrivait à Menton, où il coucha dans une maison qui porte actuellement le n° 3 de la rue Bréa.

Le 4, il se rendit à Oneille, où il s'occupa de recueillir une brigade détachée à Voltri et de faire constituer des approvisionnements.

L'armée austro-piémontaise, contre laquelle Bonaparte allait lancer ses troupes, était excellente et ne manquait de rien.

La droite, formée de vingt-cinq mille Piémontais, que commandait Colli, s'étendait de la Stura supérieure à la Bormida ; le centre, quinze mille Autrichiens sous d'Argenteau, occupait la région accidentée où la Bormida prend sa source ; la gauche, sous les ordres du général en chef Beaulieu, vétéran de la guerre de Sept ans, comptait vingt-cinq mille hommes et se tenait vers le col de la Rochetta.

L'ennemi était digne de nos soldats.

Bonaparte, pressé d'agir, déployait une activité fiévreuse, poussant nuit et jour le renforcement de ses divisions de première ligne, organisant solidement ses avant-postes, multipliant les reconnaissances, se renseignant par tous les moyens sur la force et les positions de l'ennemi.

Bientôt, les troupes se tâtèrent, il y eut quelques coups de fusil, quelques échauffourées, quelques petits combats d'avant-postes.

Le 9 avril, Bonaparte était à Savone, où il passa en revue, le 11, la 75e demi-brigade, qui venait de se signaler par une vigoureuse résistance dans un combat sérieux en avant de Voltri et avait perdu un officier, le sous-lieutenant Dissandié.

Un combat plus sérieux encore, une véritable bataille, s'engageait ce même jour sur la position de Monte-Negino, très importante par sa situation, qui

en faisait comme le pivot des mouvements des Français.

Cette position commandait en effet les cols de Cadibona et d'Altare, et faisait communiquer entre eux les deux versants de l'Apennin; trois redoutes de terre en couronnaient la cime, et des pentes escarpées en rendaient l'accès difficile.

La 17e demi-brigade d'infanterie, commandée par Fornésy, occupait les ouvrages de Monte-Negino, lorsque d'Argenteau attaqua la position, lançant à l'assaut trois fortes colonnes.

La résistance de nos soldats fut vraiment héroïque.

Fornésy, soutenu ensuite par Rampon, repoussa toutes les attaques, et elles furent terribles.

A un moment donné, pendant que la fusillade fait rage, Rampon, noir de poudre, débraillé, se dresse sous les balles et crie à ses hommes :

« Mes amis, jurons tous de vraincre ou de mourir.

— Nous le jurons! » répondent immédiatement les tirailleurs, qui ne perdent pas pour cela un coup de fusil.

Un peu plus tard, comme une colonne hongroise commandée par Rukavina tente l'assaut à son tour, Fornésy s'élance devant ses soldats, hurlant :

« A la baïonnette! suivez-moi! »

Deux cents hommes le suivent, dont soixante ouvriers sous la conduite du maître-tailleur, et ces braves, baïonnette en avant, foncent sur la colonne ennemie en poussant de véritables rugissements.

Le sergent Jérôme Moreau enlève un retranchement et tue deux hommes de sa main, le sergent Frezia fait une trentaine de prisonniers.

Fornésy a son cheval tué sous lui, mais il se dégage et crie toujours :

« En avant! en avant! »

Enfin la colonne hongroise recule en désordre, entraînant son chef, Rukavina, grièvement blessé à l'épaule.

La demi-brigade ne perdit qu'un officier dans ce combat, le sous-lieutenant Gillant, et trois hommes. Le bataillon de la 32e, que commandait Rampon, eut deux hommes tués.

L'admirable résistance de Fornésy et de Rampon permettait à Bonaparte de suivre le plan dont il avait depuis longtemps fixé les grandes lignes et qui se fût trouvé très compromis par la perte de Monte-Negino : il allait jeter audacieusement vingt-cinq mille hommes dans l'espace vide laissé entre Montenotte, Dego et Montezemolo.

Aussi fit-il décider que les noms des soldats qui avaient pris part à la défense de la redoute seraient transmis à leurs départements d'origine.

Rampon obtint le grade de général de brigade. Quant au vaillant Fornésy, trop modeste pour réclamer sa part de gloire, il fut complètement oublié et l'on ne cita même pas son nom dans le rapport adressé au Directoire.

Le matin du 12 avril, les monts escarpés, les jolis paysages, disparurent sous un épais brouillard que troue une pluie abondante ; il semble qu'on se meuve dans un nuage et qu'un autre nuage, trop lourd, se crève au-dessus du premier.

Pendant qu'au pied de Monte-Negino les soldats autrichiens essayent de prendre un peu de repos sous les broussailles, qui les abritent mal, les troupes françaises évoluent dans la brume épaisse pour gagner les positions de combat qu'a indiquées Bonaparte à ses lieutenants.

Des soldats sont sans chaussures.

« Qu'importe! dit un officier, vous prendrez les souliers des morts, tout à l'heure! »

Il en est qui sont sans armes. Baste! les Autrichiens en fourniront.

Pendant toute la nuit, sous la pluie, des troupes de renfort venues de Savone ont escaladé les pentes des Apennins. Par ce temps, dans cette obscurité, c'est un véritable tour de force.

Les ordres de bataille ont été arrêtés la veille, à Savone, dans une conférence à laquelle assistaient Masséna, La Harpe et Berthier.

« Il faut faire vite et frapper fort, a dit Bonaparte; nous devons étonner l'ennemi et l'épouvanter. »

La cavalerie s'établit le long de la côte pour observer Beaulieu vers Voltri.

Marmont se tient en réserve entre Varazze et Arenzano.

Le gros de l'armée couvre les pentes, emplit les sentiers, serpente sur les corniches; c'est, dans l'épais brouillard, un étrange grouillement d'hommes, un défilé vraiment fantastique. C'est la marche vers la gloire, vers la mort.

La Harpe, avec la brigade Causse, ayant recueilli en route les soldats de Cervoni, grimpe sur Montenotte pour secourir Monte-Negino.

Les hommes sont heureux de marcher à l'ennemi et montrent un entrain endiablé qui promet de belles charges à la baïonnette.

Masséna lance ses troupes sur la route de la Madonna pour gagner les hauteurs de Menao, d'où il pourra fondre sur Montenotte.

Augereau effectue, avec son artillerie, une marche des plus pénibles pour atteindre Cairo et, de là, Altare, où doit être le quartier général. En cours de route, il détache la brigade Rusca au château de Bardinetto, à

Spinarda et à la Solta, afin d'assurer une surveillance active sur la vallée de la Bormida et d'arrêter, s'il en est besoin, les troupes de Colli, dont les avant-postes occupent San-Giovanni et Maramazzo.

Sérurier doit se borner à inquiéter l'ennemi par d'habiles mouvements, mais en évitant de s'engager.

A une heure du matin, lorsqu'il eut la certitude que tous les mouvements prescrits étaient en voie d'exécution, Bonaparte quitta Savone en compagnie de Masséna, de Berthier et de Salicetti.

Enveloppé dans son manteau, il paraissait préoccupé et demeurait muet.

Il savait que son avenir allait se jouer ce jour-là et peut-être ne pouvait-il maîtriser un certain serrement de cœur en se trouvant ainsi en face du destin; peut-être pensait-il aux envieux qui le guettaient, prêts à profiter d'une défaite pour l'accabler.

Plusieurs fois, ses compagnons l'entendirent murmurer :

« Nous devons vaincre, il le faut! »

Dans la nuit noire, sous la pluie, cet homme suivait son étoile, s'attachait à son rêve.

Une troupe força le général à s'arrêter devant un étroit défilé; les soldats fredonnaient une chanson de route.

Bonaparte murmura :

« Ils ne chanteront pas tous, ce soir! »

Peut-être pensa-t-il à ce moment que ces Français allaient à la mort pour lui donner la gloire.

A Altare, il demanda un guide pour gagner les hauteurs. Le frère du curé s'offrit et conduisit le général sur le sommet de Casabianca, d'où l'on dominait le champ de bataille.

De là, à cette heure, il sentait vivre autour de lui, pour ainsi dire, sa vaillante armée; il entendait hale-

ter le colosse aux milliers de poitrines, et il lui semblait que le souffle de ces poitrines montait jusqu'à lui, l'enveloppait, le réchauffait

Il enviait presque, alors, les soldats insouciants qui chantaient devant la mort, qui allaient risquer leur vie sans rien demander en échange, sans rien attendre que la satisfaction de manger, peut-être, à leur faim, sans rien espérer qu'un peu moins de misère.

Il les enviait et il se demandait si ceux-là n'étaient pas des sages et si lui, leur chef, n'était pas un fou.

Sous la brume, les Autrichiens s'agitaient à leur tour, prenaient leurs dispositions pour donner l'assaut à la position qui leur avait échappé la veille. Ils avaient, pendant la nuit, reçu quelques renforts et deux petits canons et occupaient Cassina et Garbazzo, où était établi leur quartier général, Monte-Pra et Naso di Gatto, en face de la redoute, le bric Porazzim, Monte-Ceretto.

Ils se réjouissaient d'avoir pu opérer leurs mouvements à la faveur du brouillard, ne se doutant pas que, dans ce brouillard, une armée tout entière les guettait, que des bataillons, des brigades n'attendaient qu'un signal pour se ruer sur eux.

Ce fut La Harpe qui, le premier, eut à répondre au signal. Quelques coups de fusils crépitèrent, puis, soudain, quatre mille cinq cents Français, quatre mille cinq cents baïonnettes, dévalèrent sur San-Giustina et Ca di Ferro. Il y eut des cris affreux, un grand cliquetis d'armes, des coups de feu, un piétinement formidable; les Autrichiens reculèrent, semant de cadavres les pentes du Monte-Pra et du San-Giorgio, et ne s'arrêtèrent que devant Montenotte.

Argenteau rallia ses troupes pour les pousser de nouveau en avant. Soudain, le soleil, timide encore,

perce la brume qui se déchire, et le général ennemi aperçoit avec stupeur les lignes françaises, il voit l'infanterie de Masséna qui descend de Menao et s'avance vers sa droite pour le cerner, alors que sa gauche est menacée par un mouvement de flanc de Rampon.

Pendant un moment, Argenteau reste immobile, comme cloué au sol.

Mais une clameur emplit le vallon de Montenotte, et les troupes de Masséna, sans tirer un coup de feu, se précipitent sur l'ennemi.

« En avant, les enfants ! crie le chef de la 11e légère, Rondeau, qu'on a surnommé *le Brave*.

— En avant ! » répète Masséna, qui a pris la tête d'une colonne.

En même temps, le général Ménard commence un mouvement tournant afin de menacer les derrières de l'ennemi.

A ce moment des cris éclatent, auxquels répondent de violentes décharges, les pentes du bric Menao disparaissent sous les uniformes français, tandis que, sur la crête, les Autrichiens tirent sans relâche pour essayer d'arrêter la marée humaine qui pousse vers le sommet ses vagues furieuses et va les submerger.

Mais on n'arrête pas les soldats de Masséna.

Bientôt on voit luire nos baïonnettes sur le bric Menao, on entend des cris d'épouvante, de douleur et de rage, les morts et les blessés jonchent le sol ; les Autrichiens tombent, sous nos baïonnettes, comme des épis murs sous la faux des moissonneurs.

Masséna fait, sur le Menao, une terrible moisson d'hommes.

Devant les baïonnettes françaises, qui flamboient sous le ciel devenu bleu, l'ennemi recule en désordre et gagne le bric Castlas.

Masséna ne lâche pas sa proie; le bric Castlas est emporté également aux cris de : « Vive la France ! »

La colonne Ménard sort alors du vallon de la Ferriera et enlève au pas de course le village de Montenotte.

L'ennemi est en pleine déroute, ses bataillons tourbillonnent sous nos balles comme des feuilles sèches sous un vent d'orage : Argenteau ne doit son salut qu'à une fuite précipitée; le bataillon de l'archiduc Antoine est enveloppé à Naso di Gatto et met bas les armes après avoir perdu son drapeau, enlevé par le sergent Boiron, de la 75e. Partout les vallons fleuris, les sentes parfumées, abritent la terreur et la mort.

Argenteau essaye de tenir dans Montenotte-Inférieur, mais les baïonnettes de Masséna l'en délogent aussitôt.

De son côté, La Harpe a refoulé la troupe de Nesslinger et la pousse vers Masséna ; mais l'attaque de celui-ci a été si rapide, si impétueuse, qu'il a déjà quitté Menao lorsque Nesslinger y arrive.

Affolé, Argenteau ordonne alors la retraite pour sauver les débris de son armée et se retire sur Dego et sur Pareto, harcelé par Murat et par La Harpe, qui font de nombreux prisonniers.

Nous avions la victoire, mais cette victoire eût été plus complète si Augereau avait pu entrer dans l'action au moment propice; les Français, en effet, eussent battu Provera, dont les troupes se trouvaient très dispersées, et les colonnes d'Argenteau n'auraient pu opérer leur retraite.

De son observatoire, Bonaparte a pu suivre les phases de la bataille; il a vu les charges magnifiques de Masséna, les efforts ardents de La Harpe.

Il demeurait impassible, sa lorgnette à l'œil, mais son cœur devait battre un peu plus vite, car sa destinée se jouait, pour ainsi dire, dans cette première rencontre.

Soudain il poussa un soupir, — ceux qui l'entendirent crurent sentir que c'était un soupir de soulagement, — puis il dit :

« Messieurs, nous avons la victoire, descendons; j'ai hâte de féliciter Masséna et La Harpe. »

Aussitôt la descente commença; tous étaient joyeux, Salicetti amusait ses compagnons en leur racontant des anecdotes. Seul Bonaparte ne disait rien : déjà il préparait ses instructions pour le lendemain.

Pour lui, il n'était point de repos; sa tâche n'était qu'ébauchée et son rêve le poussait en avant.

Salicetti fit remarquer que la joie creusait, et tous s'arrêtèrent à Altare, chez un sieur Lodi, pour prendre un peu de nourriture.

Bonaparte but une tasse de lait et se fit servir un œuf sur le plat. Le lait lui rappela ses promenades champêtres de Valence et les fermes tranquilles autour desquelles chantaient les cigales.

D'Altare, il envoya des félicitations à La Harpe et lui enjoignit de menacer l'ennemi à Sassello, Masséna devant l'appuyer et envoyer des forces sur Carcare.

Lui-même se rendit dans cette place.

Les pertes subies par les Autrichiens dans cette journée étaient d'environ six cents morts et quinze cents prisonniers.

Les pertes de notre armée ne dépassaient pas quatre cents hommes, ce qui s'explique par la vigueur et la rapidité de l'attaque.

La bataille du 12 avril 1796 ne fut certes pas une grande bataille, cependant Napoléon a pu dire avec

raison que sa noblesse datait de Montenotte. Les résultats de cette journée étaient en effet des plus appréciables : les adversaires de Bonaparte se trouvaient désunis, et notre armée, qui couronnait les cimes de l'Apennin, allait pouvoir descendre dans les magnifiques plaines du Piémont.

MILLESIMO

A Carcare, Bonaparte se trouvait au centre de ses opérations ; il avait lancé son armée entre les Sardes et les Autrichiens et devait achever la séparation. Son plan consistait à pousser Augereau sur Millesimo pour s'emparer de la route de Turin, tandis que Masséna opérerait sur Dego pour tenir la route de Milan.

Le 13 avril, dès que les premières lueurs du jour caressèrent les hauteurs, l'ombre qui emplissait encore la vallée sembla se peupler de fantômes entre les deux Bormida, et autour de Plodio, Millesimo et Carcare : l'infanterie d'Augereau gagnait ses positions de combat.

Bientôt on entend des commandements brefs, un grand cliquetis d'armes, puis le piétinement d'une troupe.

Le général Ménard, entraînant la 4e légère, s'engage dans les gorges de Millesimo.

Des coups de feu éclatent ; les Français ne répondent

pas et pénètrent dans le village de Millesimo en poussant de grands cris.

L'ennemi essaye de résister, mais nos baïonnettes le rejettent sur Cosseria, et nos vaillants soldats font une centaine de prisonniers.

La 4e légère, relevée dans le village par un bataillon de la brigade Beyrand, escalade le bric del Cavallo, qu'occupent des grenadiers autrichiens, et les refoule sur Bormida Cengio.

A 8 heures du matin, Provera, chassé de toutes ses positions, se retire sur le château délabré de Cosseria, qui dresse ses murailles grises au sommet d'un mamelon, dans la campagne fleurie.

Des coups de feu éclatent autour du vieux château, les tirailleurs des brigades Banel et Quenin attaquent vigoureusement, et bientôt les soldats de Joubert, arrivant à la rescousse, entourent le mamelon.

Soudain, une troupe ennemie s'abat sur le flanc gauche de la brigade Banel, se sacrifiant héroïquement pour essayer de sauver Provera.

Ce sont les grenadiers piémontais du régiment de Montferrat, que vient d'amener au feu le colonel del Carretto et qu'entraînent les capitaines Albrione et Corte. D'autres compagnies se portent en soutien auprès des assiégés, tandis que des Croates de Gyulai garnissent le flanc de la colline.

Après une courte délibération entre Provera et del Carretto, toutes les troupes s'enferment dans le vieux château, au pied duquel tomba, mortellement frappé, l'officier Rubin, de l'état-major croate.

Autour du vieux château, les pentes sont escarpées et entièrement nues; l'antique forteresse paraît imprenable et peut soutenir un siège en règle; elle est occupée par de courageux soldats commandés par deux

chefs de valeur : l'un, Provera, âgé mais toujours vaillant ; l'autre, del Carretto, jeune, ardent, intrépide.

Del Carretto, dès l'entrée, prit le commandement effectif et se hâta de mettre le château en état de défense.

« Songez, dit-il aux braves qui l'entouraient, songez qu'il faut vaincre ou mourir ici... Il n'y aurait qu'une autre solution : nous rendre... Je ne veux même pas l'envisager. »

Six mille Français enveloppent la formidable forteresse. Bonaparte, attiré par le bruit de la fusillade, est accouru pour se rendre compte et se tient à cinq cent mètres de nos troupes, sur la hauteur de Monterala. Le général s'impatiente, car il veut se rendre auprès de Masséna pour préparer l'attaque de Dego.

La famine, il le sait, lui livrera bientôt les soldats de Provera et de Carretto ; mais il lui répugne de devoir le succès à de tels procédés. Pourtant il contemple les talus sans abri et il hésite.

Que de Français tomberont autour de ces murailles grises !

Sur son ordre, le général Banel s'avance en parlementaire vers les assiégés.

« Vous êtes cernés, dit-il, vous manquez de tout ; posez les armes et rendez-vous aux soldats de la liberté ! »

Provera consentirait volontiers à l'évacuation, pourvu qu'on le laissât sortir avec armes et bagages.

Mais del Carretto se précipite et s'écrie :

« Sachez, général, que vous avez affaire aux grenadiers piémontais et qu'ils ne se rendent jamais ! »

Puis, pour empêcher Provera de parler, il ordonne un roulement de tambour.

Le général Banel se retira, ne pouvant s'empêcher d'admirer l'héroïque jeune homme.

« Eh bien! dit Bonaparte, lorsqu'il connut la réponse faite à son parlementaire, enlevez-moi ça! »

L'entreprise est folle; cependant Banel entraîne à l'assaut la 18e demi-brigade.

Un feu terrible la rejette en bas des pentes.

Bonaparte adresse alors à Provera une sommation écrite, dans laquelle il disait :

« Vous êtes cerné de tous côtés et votre résistance n'occasionnerait qu'un versement de sang sans aucun avantage. Si dans un quart d'heure vous ne vous rendez tous prisonniers, je ne ferai grâce à aucun. »

Provera répondit qu'il ne traiterait qu'avec Bonaparte lui-même; or le général en chef n'était plus là : le bruit d'une violente fusillade l'avait attiré vers un autre point du champ de bataille.

Augereau ne pouvait faire qu'une chose : ordonner l'assaut.

A 4 heures, trois colonnes montent vers la forteresse, l'arme au bras : le spectacle est effrayant et grandiose.

Joubert précède la première colonne, sur laquelle s'abat une pluie de plomb et de pierre. Sept hommes seulement arrivent jusqu'à l'infernale muraille; mais à ce moment Joubert tombe, et ses hommes l'emportent, couvert de sang.

Alors la seconde colonne s'avance, au pas de charge, enlevée par le vaillant Banel. Une décharge éclate, la colonne disparaît dans la fumée, et Banel s'abat, frappé mortellement.

La troisième colonne avance à son tour, comme à la parade, guidée, entraînée par l'adjudant-général Quenin, un colosse, qui dépasse ses hommes de toute la tête. Nos soldats marchent sur les morts et sur les blessés, qui par centaines tapissent la pente. A son

tour, la colonne fond sous les balles, son chef est tué net, frappé en plein cœur.

Nos soldats, devenus furieux, s'élancent alors sans ordre, sans commandement; des grenadiers s'accrochent aux palissades, tous poussent des rugissements affreux qui se mêlent aux cris horribles des blessés.

Trois cents morts et six cents blessés sont étendus dans l'herbe, que le sang rougit partout.

Dans la forteresse, les munitions devenaient rares, aussi les assiégés précipitèrent sur nos soldats d'énormes blocs de rocher qui emportaient des files entières.

Une balle frappa Carretto en pleine poitrine, le tuant net.

Les soldats qui l'entouraient cachèrent sa mort à leurs camarades et crièrent :

« Il n'est que blessé et vous ordonne de continuer le combat. »

Bientôt, du côté français, un seul homme continua de combattre, un géant, le grenadier Jean Génin, dit Milhomme. Les Piémontais, émerveillés du courage de cet homme, l'invitèrent à se rafraîchir.

L'héroïque grenadier accepta, et, tranquillement, trinqua avec ses adversaires sur les glacis du château.

De tels faits peignent des hommes; ils peignent aussi une époque.

A la nuit, une suspension d'armes mit fin au carnage et permit de ramasser les morts et les blessés.

Le lendemain, se voyant complètement isolé, n'ayant plus de vivres, plus de munitions, Provera consentit à se rendre.

Les vaillants officiers dont les noms suivent étaient tombés sous les murs du vieux château ;

Général Banel; adjudant-général Quenin; Riondet, chef de demi-brigade.

11e de ligne : lieutenant Guillochon; sous-lieutenants Greuston, Girard, Léonardi.

18e demi-brigade : adjudant-major Gérôme, lieutenant Fatoux.

Plus de mille hommes avaient été tués ou blessés.

DEGO

Le bourg de Dego, auquel les hasards d'une guerre ont donné la célébrité, dressait quelques-unes de ses maisons sur une hauteur escarpée dominant la Bormida orientale, les autres se cachant dans la verdure et les fleurs à droite et à gauche de la route de Savone à Acqui.

Ce village tranquille, qui aurait dû jouir d'une paix éternelle sous la douceur d'un beau ciel, avait connu déjà les horreurs de la guerre : le maréchal de Créqui, le maréchal de Maillebois, l'avaient occupé autrefois; Dumerbion y avait combattu les Autrichiens de de Vallis.

Le destin, semblant s'acharner sur Dego, en faisait pour Bonaparte une position importante; aussi, le 14 avril, le chef de l'armée française disait à Masséna :

« Il faut que nous couchions à Dego ce soir. »

Masséna ne manquait pas d'audace et l'avait prouvé; néanmoins, il ne put s'empêcher de penser que le désir de son chef n'était pas de réalisation facile.

Beaulieu, en effet, avait concentré sur les positions de Dego, faciles à défendre et difficiles à prendre, des forces sérieuses, et il avait donné l'ordre à Argenteau de s'y maintenir à tout prix.

La Harpe et Masséna marchent sur le village, l'un par la rive gauche, l'autre par la rive droite de la Bormida.

En route, on apprend la capitulation de Cosseria par un officier de l'état-major d'Augereau.

Les hommes poussent alors le cri : « Vive la République ! » et, pleins d'ardeur, s'élancent vers Dego.

Une colonne de la division Meynier, commandée par Rondeau, entre en contact avec l'ennemi et défait plusieurs bataillons autrichiens, qui perdent deux drapeaux, pris, l'un par le caporal Olagnier, l'autre par le chasseur Belle. De son côté, le général La Salcète chasse les Austro-Sardes des brics della Sella et del Poggio.

Masséna, lui, sur la grand'route, jette ses troupes sur Vermenano et sur Costa-Lupara, d'où l'ennemi est chassé à la baïonnette ; puis il gagne la hauteur de Santa-Lucia et y met deux pièces en batterie.

A cette heure, le canon tonne sans arrêt, faisant trembler le sol, la fusillade crépite partout, les vallées s'emplissent de fumée. Le combat commence à prendre l'allure d'une bataille.

Dans la fumée, on aperçoit des tirailleurs qui avancent par bonds, des hommes qui courent en faisant de grands gestes et dont quelques-uns, de temps à autre, s'abattent lourdement sur le sol.

Vers trois heures, sous un déluge de mitraille, une troupe gravit les pentes du bric Marco, précédée par plusieurs officiers qui entraînent leurs hommes en criant :

« En avant ! Vive la République !

Combat de Dego, 15 avril 1796. (D'après un dessin fait sur les lieux, par Victor Adam.)

— Vive la République ! » répondent les héroïques soldats ; et ils pénètrent, baïonnette en avant, dans le village de Costa, bondé de défenseurs.

Ce fut rapide : des cris, du sang, une fuite éperdue ; le village nous appartenait et nous avions fait six cents prisonniers.

A ce moment, toutes nos forces entraient en ligne.

La Salcète opérait, au pied de Monte-Girolo, sa jonction avec la colonne Monnier ; Rondeau interceptait la route de Spigno, que devaient emprunter les fuyards, et La Harpe harcelait l'aile droite autrichienne.

Les fuyards de cette aile refluaient sur Magliani, où ils trouvaient un abri. Masséna lança sur ce point deux colonnes qui poussèrent les fuyards sur la route de Spigno, où les attendait Rondeau.

Le moment était arrivé de frapper un grand coup pour assurer la victoire.

La Harpe place six pièces en batterie sur des hauteurs et forme trois colonnes.

« Mes amis, dit-il aux officiers et aux soldats, je compte sur vous. En avant ! »

Le cri de : « Vive la République ! » que poussent ces braves se confond avec d'autres cris poussés par les soldats de Masséna, qui se mettent également en marche.

L'artillerie ennemie fait feu de toutes ses pièces. Qu'importe !

« A la baïonnette ! »

C'est la colonne Causse qui se jette sur la villa del Piano et l'emporte pendant que la colonne Cervoni gravit les pentes. Les deux colonnes arrivent en même temps devant la formidable redoute du bric Casan.

« En avant ! en avant ! » rugissent les hommes.

On ne peut en effet piétiner sur place : la mort frappe dans nos rangs, et il serait plus dangereux de reculer que d'avancer.

Reculer, nul n'y songe, du reste.

Dans un élan furieux, tous les rangs se trouvant confondus, les Français donnent l'assaut. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des démons furieux ; des cris affreux déchirent l'air, dominant les bruits de la bataille ; les baïonnettes s'entre-choquent, on voit des mains sanglantes brandissant des sabres brisés, on entend comme un halètement de forge. C'est une mêlée étrange et formidable.

« En avant ! »

Soudain, tous les cris, tous les rugissements se changent en une clameur joyeuse : le lieutenant Meuroux, de la 51e, sanglant de deux blessures, vient d'entrer le premier dans les retranchements ennemis.

Épouvantés, les Austro-Sardes fuient de toutes parts. C'est la débandade, la panique,

Trois bataillons envoyés par Argenteau, — qui n'a pas paru sur le champ de bataille, — arrivent à ce moment, et, attaqués par La Harpe, Boyer et Masséna, se débandent aussitôt.

Poursuivis par les balles françaises, sabrés par notre cavalerie, les fuyards s'écrasent sur des routes encombrées par des voitures, des caissons, des canons.

Les malheureux essayaient de gagner Montaldo. Ils ne devaient pas l'atteindre.

La colonne Boyer réussit à les cerner, et presque tous furent faits prsonniers.

L'armée d'Italie comptait une victoire de plus. Elle avait laissé deux cents morts devant la redoute du bric Casan, mais elle avait pris cinq drapeaux, seize canons et fait plus de quatre mille prisonniers.

Après la victoire, les soldats français, énervés, brisés de fatigue, se laissèrent tomber au hasard sur le sol et goûtèrent un peu de repos.

Au réveil, ils sentirent qu'ils avaient faim.

Hélas ! les vivres manquaient complètement : on n'avait pas un morceau de pain pour ces hommes qui venaient de donner à la France les lauriers de Dego.

Poussés par la nécessité, les héros devinrent des maraudeurs.

La discipline s'en ressentit : les chefs perdirent de leur autorité, et l'armée de sa cohésion ; il y eut des scènes pénibles que ni la menace ni les bons conseils ne purent empêcher.

Cela devait mal finir.

Une colonne autrichienne surprit nos troupes en pleine nuit, et un combat terrible s'engagea, combat qui nous coûta plus cher que la victoire et qui fut la dernière manifestation de l'armée de Beaulieu.

Malgré le danger couru, les scènes de pillage et d'orgie se renouvelèrent. Dego fut mis à sac, et des officiers qui voulaient intervenir se virent insultés et menacés par leurs soldats.

Bonaparte, se souvenant sans doute de sa proclamation à l'armée d'Italie, ne fit ce jour-là aucun effort sérieux pour réprimer le désordre, et si Masséna et Monnier parvinrent à y mettre un terme, ce fut surtout en profitant de la lassitude des hommes.

MONDOVI

Ayant battu les Piémontais à Millesimo et les Autrichiens à Dego, Bonaparte se trouvait maître de la route de Turin, que suivaient les Piémontais en retraite, et de celle de Milan, que suivaient les Autrichiens.

Le jeune chef de l'armée française n'était pas homme à s'arrêter sur un succès et à laisser ses troupes dans l'inaction. En outre, il était très mécontent parce que Sérurier venait de subir un échec à San-Michele, où nos soldats avaient dû plier devant l'armée sarde, et il tenait à faire oublier cet échec. Il estima qu'une offensive audacieuse et immédiate s'imposait.

La discipline se relâchait de plus en plus dans notre armée, la maraude et le pillage continuaient; Bonaparte s'aperçut que des mesures énergiques devenaient indispensables. Il les prit sans hésiter et fit décider, dans un conseil de guerre, que tous les pillards, officiers ou soldats, seraient immédiatement fusillés devant les troupes.

Les soldats murmurèrent, disant : « Si l'on ne veut pas que nous pillions, qu'on nous nourrisse, qu'on nous habille, qu'on nous paye. »

L'on ne pouvait, hélas! leur donner tort. Ces malheureux manquaient de tout.

Pour ne pas leur laisser le temps de se plaindre, leur général les jeta sur l'armée sarde, qui battait en retraite vers Vico, et qu'ils rencontrèrent à Mondovi.

Cette petite place, pourvue d'une ancienne cita-

delle, constituait une excellente position par les obstacles naturels accumulés de toutes parts autour de ses maisons basses.

Les troupes sardes étaient un peu éparpillées, — il est rare qu'une retraite n'amène pas de confusion et aussi un peu de découragement.

Le 21 avril, les Français attaquent sur tous les points en même temps.

Bonaparte, qui se trouvait au village de Lesegno, avait donné à tous des ordres précis et suivait attentivement la marche de ses colonnes.

Il lui fallait une victoire et il la voulait éclatante.

« Nous devons écraser Colli, dit-il à ses généraux; je compte sur vous tous. »

Sérurier, qui avait à regagner la faveur du maître, était décidé à faire des prodiges. Les brigades Fiorella et Dommartin abordent Costa et Vico à la baïonnette, refoulent les tirailleurs ennemis et enlèvent les villages après un véritable siège; la brigade Guieu s'empare de San-Pietro et de la chapelle de San-Rocco.

Le canon tonne, la fusillade crépite, toutes nos troupes se ruent sur Vico dans un élan merveilleux; les Piémontais sont presque cernés.

« En avant! en avant! »

Les officiers se montrent au premier rang, en pleine zone dangereuse. Bientôt une lutte acharnée s'engage dans le bourg, dont chaque maison devient une forteresse. Le sang coule dans les rues, les jardins s'emplissent de morts et de blessés; on se bat partout.

Dans la grand'rue, près de l'église, les grenadiers-royaux luttent en désespérés et tombent héroïquement sous les balles françaises. Dans certaines maisons de cette rue, on aperçoit des cadavres de soldats pié-

montais pliés en deux sur l'entablement des fenêtres, et leur sang coule lentement le long des murailles.

Bonaparte a quitté Lesegno, et, passant la Cursaglia à Prata, a gagné le bric della Guardia, d'où il peut suivre l'action. Sa silhouette se découpe sur la muraille blanche de la chapelle de la Croix.

Pendant que la lutte se poursuit dans les rues de Vico, il fronce de temps à autre le sourcil ; il trouve que cette lutte se prolonge beaucoup et n'est pas sans inquiétude.

Soudain, au moment où il donne des instructions à un officier d'ordonnance, on entend de grands cris, une clameur formidable, et l'on voit les soldats de Colli qui, dans un désordre affreux, abandonnent Costa et Vico, poursuivis par Sérurier, qui marche en tête de sa troupe et fond sur les chasseurs piémontais à Canei.

Bonaparte respire : la victoire lui paraît certaine.

Les corps ennemis encore en état de se battre se sont réfugiés au Brichetto, large plateau situé sur le point culminant des hauteurs, et s'y maintiennent vigoureusement.

« Allons, les enfants, à l'assaut! hurle Sérurier, qui, l'épée nue, s'élance le premier sur les pentes balayées par la mitraille.

— Vive le général ! » répondent les soldats, qu'émerveille, que transporte l'admirable vaillance de leur chef.

Les défenseurs du plateau, des vaillants aussi, ont quatre canons et deux obusiers à leur disposition. Les soldats français sont refoulés par la mitraille et doivent redescendre la pente en s'abritant dans les vignes.

Bientôt Bonaparte ordonne un nouvel assaut, auquel prendront part les colonnes Meynier et Sérurier.

Cette fois, nos soldats, dans un élan furieux, atteignent les lignes ennemies, semant la route de morts et de blessés.

« Les canons sont à nous ! » s'écrient les grenadiers.

Mais le général ennemi Dichat, un brave, fond sur eux à la baïonnette et les refoule jusqu'au bas de la colline. Les soldats de Meynier et de Sérurier reviennent à la charge. Toutes nos troupes à présent entourent le Brichetto, des canons ont pu être amenés par Sérurier jusqu'aux vignes qui font face au plateau. Les balles et la mitraille balayent la hauteur, les Piémontais perdent presque tous leurs officiers et commencent à plier. En voulant les retenir, l'héroïque Dichat est frappé d'une balle au front et expire entre les bras du sergent Franco. C'était fini.

Les Piémontais s'enfuirent, nous abandonnant le Brichetto.

Bonaparte y accourut aussitôt et donna des ordres pour l'envoi à Mondovi d'un parlementaire, dont les canons français préparaient la mission en lançant quelques obus sur la ville.

A 6 heures et demie du soir, le général en chef de l'armée d'Italie reçut en grande pompe les clefs de la ville, pendant que Colli fuyait au milieu d'une armée considérablement réduite et complètement démoralisée, qui, par son indiscipline, donnait aux populations le plus triste des spectacles.

Bonaparte était délivré d'un ennemi, et déjà, infatigable, il pensait à marcher contre l'autre.

Mais avant d'engager une lutte nouvelle, il voulut donner une sanction à ses victoires et signa, le 28 avril, l'armistice de Cherasco, qui obligeait l'armée vaincue à déposer les armes.

Le 3 juin suivant, un traité de paix donnait à la France la Savoie avec les comtés de Nice et de Tende, et ouvrait à Bonaparte les trois places fortes de Coni, Tortone et Alexandrie.

Dans une vibrante proclamation, Bonaparte put dire à ses soldats :

« Soldats, vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la plus riche partie du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. »

Et il ajoutait :

« Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à nous... La patrie a le droit d'attendre de vous de grandes choses. Justifierez-vous son attente? »

Beaulieu, toujours redoutable, tenait encore la campagne avec des forces sérieuses et guettait l'armée française dans l'angle formé par la Sesia et le Pô.

Bonaparte entreprit un grand mouvement de conversion à droite, afin de permettre à son armée de franchir le Pô hors des atteintes de l'armée autrichienne.

Le 7 mai, le fleuve fut traversé, à Plaisance, par une grande partie de l'armée, et le reste suivit après plusieurs escarmouches, notamment à Codogno, où le brave La Harpe tomba, frappé d'une balle au cœur.

Beaulieu, effrayé, battit en retraite sur l'Adda, tandis que Bonaparte suivait une ligne perpendiculaire à celle que parcourait son adversaire.

Ils devaient fatalement se rencontrer.

LODI

La matinée était splendide. Sous la caresse timide du soleil, des gouttes de rosée scintillaient dans la corolle de chaque fleur, à l'extrémité de chaque brin d'herbe; les oiseaux commençaient leur gai ramage; toutes les collines semblaient sortir d'une brume soyeuse que le soleil teintait de rose.

Lorsque le jour se leva sur la campagne humide et encore endormie, des cavaliers galopaient à travers champs, une poignée de cavaliers. C'était Bonaparte, suivi de son escorte, qui avait quitté Plaisance en pleine nuit pour se rendre à Casalpusterlengo.

Masséna et Kilmaine l'y attendaient, le premier sans sa division, qui avait traversé le Pô avec Joubert, le second avec la majeure partie de la cavalerie, qu'il commandait depuis la mort de Stengel.

Le général en chef envoya aussitôt ses deux lieutenants en reconnaissance, leur donnant l'ordre de suivre l'ennemi le plus près possible, mais sans se compromettre.

Ayant dicté en outre quelques autres ordres, Bonaparte se dirigea sur Zorlesco. Il y trouva l'avant-garde de Dallemagne et se mit à sa tête pour éclairer les environs de Lodi.

Bien que bâtie sur une petite hauteur et entourée d'une muraille de huit à neuf pieds, la place de Lodi était peu faite pour supporter un siège, et il était clair qu'une attaque sérieuse en aurait facilement raison.

Le 10 mai, des grenadiers autrichiens gardaient la chaussée sur la route de Plaisance ; ces soldats riaient et plaisantaient, lorsque des coups de feu éclatèrent. Les grenadiers sautèrent sur leurs armes et tirèrent à leur tour.

Soudain, ils entendirent le bruit d'un galop, puis des grondements sourds qui annoncaient l'arrivée de pièces d'artillerie. C'était la cavalerie française qui venait soutenir les tirailleurs d'infanterie et amenait quatre pièces légères. En même temps, Masséna et Augereau se dirigeaient vers Lodi par la route de Borghetto.

Une nappe de plomb s'abattit sur les Autrichiens : il y eut de grands cris, des râles ; la chaussée se couvrit de morts et de blessés.

Héroïques, les grenadiers de Beaulieu résistèrent à cette dangereuse tempête.

Leur cavalerie, qui voulut les secourir, rencontra Marmont, qui entraînait le 7e régiment de hussards. Il y eut un choc, une mêlée, des chevaux tombèrent, on entendit le bruit mat des sabres qui s'abattaient sur des harnais et sur des crânes.

Lannes, à la tête de ses grenadiers, profita du désordre causé par la rencontre des deux cavaleries pour attaquer vigoureusement l'infanterie autrichienne.

Les cavaliers et les fantassins ennemis durent reculer.

On voulut fermer les portes de Lodi, mais il était trop tard : les fuyards s'engouffraient déjà dans la place et furent suivis par quelques grenadiers français. En même temps, les soldats Galtier, Brachenet, Sulpice, Cabral et Léon, de la 32e demi-brigade, escaladaient audacieusement les murailles et rouvraient les portes, que l'on venait enfin de fermer.

Les Autrichiens qui occupaient la ville étaient en train de faire la soupe lorsqu'ils aperçurent les baïonnettes françaises.

Aussitôt les marmites sont abandonnées, et une lutte très vive s'engage.

« Nous mangerons la soupe des Autrichiens ! » crient les grenadiers français.

Ils la mangèrent et ils la mangèrent chaude, car l'ennemi ne tarda pas à fuir, poursuivi par les grenadiers de Dallemagne.

Une forte colonne ennemie, commandée par Sebottendorff, se trouvait sur la rive gauche de l'Adda et commençait à s'ébranler pour prendre la route de Crema. Voyant la tournure que prenaient les événements, Sebottendorff arrêta le mouvement commencé, établit son infanterie face à Lodi sur deux lignes parallèles et braqua six pièces de canon de façon à enfiler le pont, tandis que huit autres pièces, établies un peu plus en arrière, devaient croiser leurs feux sur ce pont.

Sebottendorff et son second, le major Malcamp, gendre de Beaulieu, espéraient ainsi clouer sur la rive droite du fleuve Bonaparte et ses troupes.

C'était bien peu connaître l'armée d'Italie et son chef.

Il était midi. Bonaparte ne disposait à cette heure que des troupes d'avant-garde et d'un peu de cavalerie, et il croyait avoir en face de lui toute l'armée de Beaulieu.

Cependant le général en chef n'hésita pas.

« Avec nos grenadiers et nos carabiniers, dit-il aux officiers qui l'entouraient, on peut tout entreprendre. Augereau arrive, Masséna sera bientôt en vue... Allons-y ! D'abord, qu'on m'établisse deux pièces en face du pont, afin que les Autrichiens ne puissent pas le couper. »

Sous une grêle de balles, les pièces furent amenées à l'endroit fixé et mises en batterie.

Quelques planches vermoulues et mal jointes posées sur des pilotis, c'était là ce pont de Lodi que l'héroïsme des soldats français a rendu à jamais célèbre.

Pendant plusieurs heures, au-dessus de ces planches, les canons français et autrichiens tonnèrent, échangeant leur mitraille sans autre résultat que de décapiter la statue de saint Jean Népomucène, patron de Lodi.

Bonaparte, qui suivait l'action du haut du campanile de Santa-Chiara, tenait avant tout à gagner du temps, afin de permettre à ses lieutenants d'arriver et à sa cavalerie de trouver un gué pour franchir l'Adda.

Sous l'azur, la fumée des canons forme des nuages qui interceptent parfois les rayons du soleil, mettant comme une ombre triste sur le riant paysage.

Derrière les murailles de la place, nos vaillants soldats attendent avec impatience le moment d'entrer en ligne, de marcher à la mort.

De temps à autre, Bonaparte parcourt les rangs et s'entretient familièrement avec ces braves en prononçant des paroles ardentes qui élèvent les cœurs.

Vers 5 heures, on annonce l'arrivée de la première colonne de Masséna, commandée par Cervoni.

Bonaparte, alors, fait un geste.

La charge!

Les tambours roulent, un grand frisson secoue nos soldats, un frisson d'orgueil et d'héroïsme.

Les 27e et 29e légères, enlevées par Dupas, un colosse, s'élancent sur le pont que balaye la mitraille.

« En avant! » rugit Dupas, qui est beau comme un dieu.

Le pont se couvre aussitôt de mort et de blessés. Nos grenadiers vont reculer.

Alors Bonaparte assiste à un spectacle vraiment superbe, qui l'émeut profondément.

Aux côtés de Dupas, qui reste presque seul sous la rafale de fer et de plomb, se précipitent Masséna et ses aides de camp, Lautour et Reille, Lannes, Berthier, Monnier, Cervoni. Ces héros marchent sur les morts et sur les blessés, ils sont aveuglés par la fumée. Autour d'eux, la mort frappe sans relâche, et pourtant ils ne reculent pas. C'est effrayant et sublime.

Soudain des grenadiers s'aperçoivent qu'un banc de sable coupe le lit du fleuve ; ils se laissent glisser le long des pilotis, traversent le fleuve à gué et tombent sur le flanc des Autrichiens.

Cette diversion permet à ceux qui sont sur le pont de traverser à leur tour ; ils foncent sur l'ennemi, massacrent les fantassins et vont tuer les artilleurs sur leurs pièces.

Malheureusement, la cavalerie de Beaumont, que Bonaparte attendait, n'apparaît pas.

Mais voici le chef d'escadron Ordener, avec trois cents cavaliers ; il charge les Autrichiens avec fureur. Voici Augereau qui s'élance, en tête de sa division, un drapeau à la main.

La victoire est à nous.

Bonaparte a suivi toute l'affaire, ayant à ses côtés le représentant Salicetti. Celui-ci écrira au Directoire que rien jusqu'alors, dans la campagne, n'approchait du terrible passage du pont de Lodi.

Le général en chef, après l'affaire, alla coucher à Lodi.

La nuit arrivait lentement, une nuit douce et claire de printemps. Les vallées s'emplissaient d'une ombre bleuâtre qui s'épaississait insensiblement, montait vers les hauteurs, enveloppait les choses, rendait les contours indécis.

Une brise légère agitait le feuillage des arbustes, tous les bruits mouraient l'un après l'autre.

De temps à autre, le pas d'une patrouille résonnait dans le silence.

Les hommes, harassés, s'étaient laissés tomber sur l'herbe et dormaient d'un profond sommeil.

Bonaparte, lui, rêvait, tout éveillé, sur une terrasse de Lodi.

Dans le calme étrange et un peu mélancolique de la jolie soirée de printemps, sous la caresse délicieuse de la brise parfumée, il revivait, pour ainsi dire, les différentes phases de son existence depuis le jour où, enfant, il avait quitté la Corse pour se rendre à l'école de Brienne. Non sans une légitime fierté, en ce jour de victoire, il mesurait le chemin parcouru, et, de temps à autre, il souriait, se demandant ce que devaient penser ses camarades d'autrefois, ceux qui, jadis, se moquaient de son accent et l'avaient surnommé « La Paille-au-Nez ».

Soudain il cessa de sourire, et un pli barra son front.

« Il est incontestable, murmura-t-il, que mes succès épouvantent le Directoire... On parle trop de moi... Je deviens suspect... Mais il est trop tard, ils ne peuvent plus m'arrêter... Ils m'ont laissé aller trop loin..., tant pis pour eux ! »

Et son rêve, son rêve de gloire, l'empoigna, le prit tout entier ; il oublia la fatigue, il oublia l'heure, il oublia tout, poursuivant ce rêve, où Lodi venait de mettre un peu de réalité.

Tout à coup il tressaillit et, pivotant sur ses talons, se retourna :

Quatre grenadiers, quatre colosses noirs de poudre, déguenillés, le visage sanglant, étaient là, immobiles, superbes et hideux.

Le général retrouva son sourire.

« Que voulez-vous? demanda-t-il avec une brusquerie que démentait le son de sa voix.

— Citoyen général, fit l'un des hommes, nous venons vous apprendre que les camarades vous ont conféré le grade de caporal. »

Bonaparte connaissait le caractère de ses soldats, et il apprécia l'hommage qui, sous cette forme originale, montait vers sa jeune gloire.

« Mes amis, fit-il en pinçant l'oreille de l'un des colosses, allez dire aux camarades que je suis fier d'avoir été nommé caporal par les braves à trois poils qui ont traversé le pont de Lodi sous la mitraille, et dites-leur aussi que je compte gagner bientôt les galons de sergent. »

Les quatre grenadiers saluèrent et crièrent ensemble :

« Vive le petit caporal! »

Bonaparte avait hâte de poursuivre les Autrichiens ; pourtant il accorda une journée de repos à ses troupes.

Elles en avaient besoin.

Le soir de cette journée, le général accepta une invitation à dîner chez l'évêque.

Pendant le dîner, on lui annonça qu'un capucin désirait lui parler.

« Je l'attendais, » fit Bonaparte.

Le capucin entra, remit au général un portefeuille bourré de lettres ; puis, passant dans l'antichambre, il revint bientôt, complètement transformé. Alors les

officiers qui accompagnaient Bonaparte reconnurent Murat, dont le brillant uniforme apparaissait sous le froc entr'ouvert. Ils ne songèrent pas à rire, car ils devinèrent que le jeune officier venait de remplir une mission dangereuse et utile.

Le lendemain, les Français s'emparèrent de Pizzighettone et de Crémone, où le sous-lieutenant Desvernois pénétra avec deux cavaliers seulement en criant : « Amis, de l'audace, en avant et rin tin tin ! »

La cavalerie poursuivit les Autrichiens jusqu'à Bozzolo et put constater que Beaulieu avait déjà repassé l'Oglio et reculé jusqu'à Marcaria, pendant que Colli, son lieutenant, effectuait sa retraite sur Brescia.

Le 14 mai, Augereau pénétrait dans Pavie, et, le même jour, Masséna faisait une entrée triomphale à Milan.

Le 15 mai, Bonaparte entrait à son tour en grande pompe dans cette dernière ville, monté sur un cheval blanc et entouré de ses guides. La population tout entière se porta à sa rencontre et le salua d'acclamations enthousiastes ; la municipalité vint lui offrir les clefs de la ville sous un arc de triomphe superbement décoré.

Bonaparte, dont le combat de Lodi avait porté très haut la réputation au point de vue militaire, sut prouver, à Milan, qu'il avait l'âme et les qualités des grands vainqueurs, des conducteurs de peuples.

Il réorganisa l'administration de la ville, lui donna un gouvernement municipal composé en grande partie de citoyens dévoués à la cause libérale et française, et prit de sages mesures pour assurer le maintien de l'ordre et la bonne gestion des deniers publics.

Il songea ensuite à son armée, ce merveilleux instrument de sa gloire : il l'habilla, la chaussa, lui

fournit des vivres. Enfin la solde fut payée, moitié en valeur fixe et moitié en numéraire.

Les soldats d'Italie n'étaient plus habitués à recevoir de l'argent; ce fut, dans les corps, une véritable explosion de joie; on cria : « Vive Bonaparte! Vive le petit caporal! »

Le général voulut aussi assurer l'avenir, au moins pour un temps, et donner à la France l'impression qu'il ne se battait pas uniquement pour cueillir des lauriers. En conséquence, il imposa la Lombardie pour vingt millions de francs et envoya dix millions au Directoire. En même temps, il adressa, pour l'armée du Rhin, un chèque de un million à Moreau.

Les ducs de Parme et de Modène durent acheter leur indépendance et livrèrent, de plus, un certain nombre d'objets d'art et de tableaux.

Les églises et les bibliothèques de Milan renfermaient des trésors artistiques. Le vainqueur y puisa au profit de la France.

A Sainte-Marie-des-Grâces, on enleva des chefs-d'œuvre du Titien, de Salvator Rosa, de Giorgione. La bibliothèque ambroisienne perdit les cartons de l'*Ecole d'Athènes* par Raphaël, le papyrus de Flavius, un *Virgile* annoté par Pétrarque, les manuscrits de Dante, des vases, etc.

Le général en chef, ne se fiant pas à son goût, fit attacher à son quartier général un peintre obscur nommé Tinet, qui devait être chargé de ramasser, dans les pays conquis, « les tableaux, chefs-d'œuvre et autres monuments antiques. »

Les œuvres d'art ainsi « ramassées » formèrent plus tard le musée Napoléon; mais, en 1815, elles furent rendues à leurs premiers possesseurs.

La France entière connaissait le nom de Bonaparte, et partout on chantait ses louanges. Cette popularité effrayait, non sans raison, le Directoire; mais, comme l'avait pensé le général, il était trop tard pour agir efficacement contre lui.

On l'essaya pourtant.

Bonaparte sentait que le séjour des troupes à Milan avait trop duré et qu'il devait reprendre la campagne, d'autant plus que Beaulieu, abrité derrière le Mincio et appuyé sur Mantoue, reconstituait rapidement son armée.

Le général aurait voulu combiner ses mouvements avec ceux de l'armée du Rhin et aller donner la main à Moreau à travers le Tyrol.

Le projet ne manquait pas de grandeur, aussi il effraya le Directoire, qui s'arrangea de façon à empêcher sa réalisation.

Bonaparte, alors, résolut de marcher seul contre Beaulieu et il rédigea pour son armée une vibrante proclamation, la plus belle peut-être qu'il ait jamais lancée.

« Soldats, disait-il, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé, éparpillé tout ce qui s'opposait à votre marche.

« Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France.

« Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie.

« Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

« L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage.

« Le Pô, le Tessin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards vantés de l'Italie ont été insuffisants, vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin.

« Soldats, vous avez beaucoup fait; mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Mais je vous vois déjà courir aux armes : un lâche repos vous fatigue; les journées perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur. Eh bien, partons! nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

« Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : « Il était de l'armée d'Italie! »

HÉROÏQUES ÉTAPES

Le 25 mai, Bonaparte quitta Milan, dirigeant ses troupes vers le Mincio.

Les soldats étaient joyeux à la pensée qu'on allait se battre encore; mais, cette fois, un peu de mélancolie se mêlait à leur joie, et, pendant longtemps, ils marchèrent en silence.

A ces gueux, habitués à toutes les misères, Milan était apparu comme un paradis terrestre, et ils ne s'éloignaient pas sans regret de ce paradis.

En route, le général en chef apprit une nouvelle qui ne laissa pas de l'inquiéter : Pavie se révoltait, refusant de payer la contribution de guerre.

« La chose est grave, murmura-t-il, les sourcils froncés, il faut faire un exemple. »

Aussitôt il part avec un bataillon, une batterie et trois cents cavaliers.

Pavie apprit qu'on ne résistait pas à Bonaparte : sa municipalité fut passée par les armes, et la ville subit un pillage qui dura trois heures.

Le 28 mai, le général se remettait en route et bientôt il arrivait à Brescia, sur le territoire vénitien.

Venise protesta, mais Bonaparte haussa les épaules et fit remarquer que le territoire avait été violé déjà par Beaulieu.

Un combat acharné s'engagea devant le Mincio, au pont de Borghetto ; les grenadiers se couvrirent de gloire, et Murat eut l'honneur de charger, pour la première fois, la célèbre cavalerie autrichienne.

Beaulieu, battu, se retira en toute hâte vers le Tyrol, laissant douze mille de ses soldats enfermés dans Mantoue, pendant que les Français s'emparaient de Vérone et de Legnano.

Ne comptant plus sur Beaulieu pour vaincre ce général français dont le nom commençait à courir le monde, l'Autriche rassemblait une nouvelle armée. Venise et le Piémont n'attendaient qu'un échec de nos armes pour se soulever ; Rome et Naples se préparaient à la lutte.

La situation devenait critique.

« Avec de l'audace, nous nous en tirerons, » dit Bonaparte.

Immédiatement, ses dispositions sont prises : il laisse huit mille hommes devant Mantoue pour bloquer les ennemis qui s'y trouvent enfermés, vingt mille doivent garder les lignes de l'Adige.

Il lui reste encore huit mille hommes, qu'il entraîne vers la péninsule.

Le roi de Naples, effrayé, n'attendit pas la visite des terribles grenadiers français et fit parvenir sa soumission à leur chef, qui, tranquille du côté de Naples, se dirigea vers les États pontificaux. Un ambassadeur envoyé par le pape Pie VI l'arrêta en route, et l'armistice de Bologne fut signé le 23 juin. Bonaparte obtenait vingt et un millions, des fournitures de toute espèce, cinq cents manuscrits et cent tableaux ou œuvres d'art dont les commissaires français se réservaient le choix.

Une fois de plus, cette armée, dont la réputation seule assurait le succès des entreprises de son chef, changea d'itinéraire.

Bonaparte la dirigea vers la Toscane et occupa Livourne, d'où il envoya des armes aux patriotes corses afin qu'ils pussent chasser les Anglais de son île natale. Il se rendit ensuite à Florence, sur l'invitation du grand-duc Ferdinand, dont il reçut un accueil très cordial.

De Florence, il revint à Mantoue, bien décidé à en déloger les Autrichiens.

Depuis longtemps, Bonaparte demandait à Joséphine de venir auprès de lui partager sa gloire. Elle s'y décida enfin, et le général retourna, pour la recevoir, dans la ville de Milan.

Il revint bientôt à Mantoue, dont la résistance l'inquiétait d'autant plus que la nouvelle armée autrichienne, forte de quatre-vingt mille hommes, entrait

en campagne sous les ordres de Wurmser et marchait vers la ville assiégée.

Wurmser avait divisé son armée en deux corps. Quasdanovich, avec vingt mille hommes, devait tourner le lac de Garde pour couper la retraite aux Français, que Wurmser, descendant l'Adige, se disposait à attaquer de front.

Quasdanovich s'empara de Brescia, pendant que Wurmser, chassant Masséna de Rivoli, marchait sur Mantoue.

L'armée française était en danger, et seul un chef comme Bonaparte pouvait la sauver.

Wurmser se croyait sûr de vaincre, et l'Autriche se préparait à célébrer la victoire de son général.

En divisant son armée pour lutter contre un adversaire comme Bonaparte, Wurmser avait commis une lourde faute.

Ayant des troupes fraîches, des effectifs supérieurs à ceux de l'armée française, il se croyait sûr du succès. C'était là son excuse.

Bonaparte n'hésita pas : il leva le siège de Mantoue, évacua même Legnano et Vérone, et tomba sur Quasdanovich, qu'il battit à Lonato et repoussa sur Gavardo.

Laissant à Masséna le soin de former une digue devant le lieutenant de Wurmser, il jeta Augereau sur celui-ci vers Castiglione, se tenant prêt lui-même à soutenir l'un ou l'autre de ses généraux.

Quasdanovich essaya, dans un effort désespéré, de franchir la digue formée par les troupes de Masséna ; mais cette digue était hérissée de baïonnettes françaises. Il fut battu encore une fois à Lonato, le 2 août, et rejeté de nouveau sur Gavardo.

Le 3 août, Augereau battait Wurmser à Castiglione et le rejetait sur le Mincio.

Bonaparte avait aidé ses deux lieutenants. Il voulut achever leur œuvre.

Le 4 août, il fond sur Quasdanovich à Gavardo, le met en pleine déroute et fait quatre mille prisonniers.

Le 5 août, il se jette sur Castiglione, où Wurmser a rassemblé vingt-cinq mille hommes, inflige au maréchal une sanglante défaite, le repousse sur l'Adige, reprend Vérone et Legnano et recommence le blocus de Mantoue.

En six jours, les trente mille hommes de Bonaparte en avaient battu soixante mille, et ils rentraient dans leurs camps avec soixante canons et vingt drapeaux pris à l'ennemi.

Bonaparte était retourné à Brescia avec Joséphine.

Wurmser, ne pouvant se faire à son infortune, vint attaquer Brescia, d'où Joséphine dut partir en toute hâte, à cheval, pour gagner Peschiera, puis, de là, Castiglione, où le général en chef la rejoignit avant de faire face à son ennemi.

Wurmser fut battu de nouveau, et près de cinq mille hommes de son armée déposèrent les armes à Lonato.

L'armée française avait le plus grand besoin de repos, les hommes ne tenaient plus debout, et quelle que fût son impatience, quelque désir qu'il eût de poursuivre l'ennemi, Bonaparte comprit qu'il ne pouvait, sans danger, demander davantage à ses soldats.

Un repos fut ordonné. Il dura vingt jours, et les braves de l'armée d'Italie purent se croire revenus à l'heureux temps où ils se reposaient, à Milan, des fatigues d'une première campagne.

En France, leur général devenait de plus en plus populaire ; il le savait et s'en réjouissait, et son rêve de gloire grandissait après chaque victoire.

Après Lodi, il l'a dit plus tard, il se crut un

homme supérieur et osa caresser le rêve qu'il devrait vivre.

Fort de son mérite et confiant en sa popularité, il n'avait pas craint, alors, d'envoyer sa démission à Carnot, qui, dans l'ombre, travaillait contre lui.

Il sentait que si Carnot osait accepter sa démission, le peuple de France se lèverait tout entier pour la refuser.

Carnot, du reste, n'avait pas osé : il était trop tard.

La reculade de Carnot eut pour effet d'affermir la situation de celui qu'il voulait perdre, d'élever davantage le chef qu'il voulait abaisser. Elle prouva aussi à Bonaparte que sa gloire le mettait désormais à l'abri de toutes les manœuvres de la haine et de la jalousie ; elle lui prouva que, pour lui, un seul maître devait compter : le peuple français.

Ce maître, il pensait, depuis Lodi surtout, à l'asservir.

En attendant, il voulait l'étonner encore.

Wurmser, tenace, ayant de nouveau réuni une cinquantaine de mille hommes, reprit l'offensive.

Essayant d'appliquer une méthode qui réussissait si bien à son redoutable adversaire, il donna vingt mille hommes à son lieutenant Davidovich pour occuper les Français sur l'Adige, puis il descendit la Brenta avec l'intention de délivrer Mantoue et d'enfermer l'armée républicaine entre ses troupes et celles de Davidovich.

Le plan n'était pas mauvais, et le maréchal avait tout prévu ; mais il ne comptait pas assez avec le génie de Bonaparte et la valeur des soldats de la République.

Le général français remonte rapidement l'Adige et

rencontre les Autrichiens de Davidovich, le 3 septembre, dans les gorges de Roveredo.

Le paysage est digne de servir de décor à quelque sombre légende du vieux temps : les tours crénelées d'un lourd château s'enlèvent sur des montagnes qui forment un admirable fond de tableau, des lignes de rochers semblent soutenir de petits plateaux où nos troupes se déploient.

Bientôt le canon tonne, une fumée blanche s'étend sur les plateaux, les éclairs des fusils trouent la fumée.

« En avant ! »

Nos soldats escaladent les rocs, tombent sur les Autrichiens et les poussent dans les gorges à la pointe de leurs baïonnettes.

Bonaparte arrive à Trente, et là il apprend que Wurmser a gagné la vallée de la Brenta.

« Il faut le rattraper ! » s'écrie-t-il.

Le maréchal a deux jours d'avance, mais les soldats de l'armée d'Italie savent marcher. Le 7 septembre, ils atteignent l'arrière-garde autrichienne à Primolano, la mettent en déroute, et tombent sur le maréchal à Bassano, où ils remportent une nouvelle victoire.

Wurmser, rejeté sur Vicence et poursuivi par Bonaparte, eût été écrasé si un pont qu'on oublia de faire sauter à la Villa-Impenta ne lui avait pas permis de gagner Mantoue.

Il essaya, avec les vingt-cinq mille hommes qui lui restaient, de résister devant le faubourg Saint-Georges.

Bonaparte l'attaqua vigoureusement, le battit encore et le força à s'enfermer dans Mantoue. Il avait perdu, en quelques jours, ving-deux mille hommes et soixante-quinze canons.

Le 19 septembre, Carnot écrivait au vainqueur :

« Nous venons de recevoir vos dernières nouvelles, et, quoique accoutumés aux choses les plus extraordinaires de votre part, nos espérances ont été surpassées par la victoire de Bassano. Quelle gloire pour vous, immortel Bonaparte, quel coup porté à l'orgueilleuse Autriche ! »

Malheureusement, les choses ne marchaient pas aussi bien, pour la France, sur le Rhin et le Danube, et les échecs que nous y subissions allaient rendre difficile, malgré ses victoires, la situation de l'armée d'Italie.

Jourdan, après une période de succès, s'était vu rejeté par l'archiduc Charles dans le bassin du Mein et avait été battu à Wurtzbourg et à Altenkirchen, où mourut Marceau.

Moreau, que les revers de Jourdan obligeaient à reculer, opéra une habile retraite et ne laissa ni un canon ni un blessé entre les mains de l'ennemi, qu'il battit même à Biberach. Mais c'était la retraite.

Notre armée d'Italie restait à découvert, alors que Venise, Rome, Naples, Gênes, Modène, le Piémont, menaçaient de se soulever et qu'une nouvelle armée de quatre-vingt mille hommes s'avançait vers les Alpes sous le commandement d'Alvinzy, un des meilleurs généraux de l'Autriche, qui avait pour lieutenant Davidovich.

Alvinzy se jeta sur Bassano, repoussant Masséna jusqu'à Vérone, pendant que Davidovich occupait Trente, malgré les efforts de Vaubois.

Alvinzy s'était établi sur les hauteurs de Caldiero.

Le 12 novembre, Bonaparte ne craignit pas d'attaquer les fortes positions de l'ennemi, et ses soldats se battirent en héros, laissant sur les pentes des cen-

taines de cadavres. Néanmoins la victoire resta aux Autrichiens.

Bonaparte, cette fois, semblait perdu, et lui-même croyait l'être.

« Tous nos généraux d'élite, écrit-il au Directoire, sont hors de combat : Joubert, Lannes, Victor, Murat, Charlot, Dupuis, Rampon, Pigeon, Ménard, Chabron sont blessés, l'armée est épuisée... »

Des blessés français, des malades, avaient été laissés à Bergame, Crémone, Milan, Lodi, Parme, Bologne. Ceux-là n'avaient plus rien à craindre des dangers, des fatigues de la guerre; ils se trouvaient à l'abri des balles, à l'abri de la misère.

Les événements de Caldiero furent immédiatement connus partout, et la nouvelle provoqua une vive émotion.

Alors on vit sortir de leur lit nos malades tremblant de fièvre, nos blessés dont les plaies saignaient encore. Ces héros revêtirent leur uniforme et déclarèrent qu'ils voulaient rejoindre leurs camarades malheureux, se battre avec eux, mourir avec eux s'il le fallait.

Par humanité, on essaya de les retenir : tout fut inutile.

« Notre place n'est pas ici, répondaient-ils, on a besoin de nous sur le champ de bataille. »

Bonaparte les vit arriver de toutes parts au camp de Vérone, et l'admirable dévouement de ces braves gens lui causa, il l'a dit plus tard, une des plus douces émotions de sa vie.

« Non, fit-il en présence de ses officiers, non, on ne peut pas succomber quand on a l'honneur d'être entouré de tels hommes ! »

ARCOLE ET RIVOLI

Le 14 novembre, alors que les ténèbres commençaient à envelopper les coteaux de Vérone, un ordre étrange parvint aux différents corps de l'armée française.

Trois colonnes rapidement formées devaient traverser la ville dans le plus grand silence et se réunir sur la rive droite de l'Adige, où l'on attendrait de nouveaux ordres.

Les soldats se regardèrent, mornes, le visage contracté.

Alors, c'était la retraite?

La retraite! Comme ce mot semblait lugubre à tous ces braves qui avaient risqué cent fois leur vie!

Dans la nuit sombre, ils défilèrent tristement, le cœur serré, pensant aux camarades qui dormaient du dernier sommeil dans ces plaines fertiles et qui ne seraient pas vengés.

Soudain ils se redressèrent, étonnés : les têtes de colonne venaient d'exécuter un mouvement de flanc et abandonnaient la route de Peschiera, c'est-à-dire la route de retraite.

Qu'allait-il se passer?

Bientôt ils comprirent : devant Ronco, des ponts avaient été construits, et l'on tournait la gauche de l'ennemi pour le forcer à se défendre sur des chaussées entourées de vastes marais.

Les soldats poussèrent des exclamations joyeuses, et Bonaparte leur parut grand comme le monde.

Sur le champ de bataille choisi par le général en

chef, le nombre ne serait rien et le courage deviendrait le premier facteur du succès.

Or le général connaissait ses hommes.

Aussitôt après le passage des ponts de Ronco, la bataille s'engage.

Masséna, suivant le programme qui lui fut assigné, s'avance rapidement vers Brionde et Porcile, afin de se rendre maître de la région des marais et de ses débouchés vers Caldiero.

Augereau, lui, doit gagner Villanova par Arcole, se rendre maître des défilés de ce côté et enlever les parcs et convois de l'ennemi.

Devant Arcole, il existe, sur l'Alpone, un pont de bois étroit, sans garde-fous, qu'il faudra traverser.

Toute l'action, bientôt, se concentre devant ce pont, qui forme comme un trait d'union entre nos troupes et la victoire; pour la possession de ces quelques planches vermoulues, un sang généreux va couler à flots.

Arcole est bondé d'Autrichiens; des milliers de fusils garnissent les digues de l'Alpone, faisant pleuvoir sur l'armée française une grêle de balles; des canons balayent le pont de leur mitraille.

« En avant! mes amis, s'écrie Augereau. En avant! le pont n'est pas long, il faut passer!

— Il n'est pas long, dit un officier près de lui, mais il y fait chaud. »

Une colonne s'élance, sans hésitation, sur ce pont maudit; on entend de grands cris, puis un piétinement : notre colonne est repoussée avec des pertes sensibles.

Alors Augereau s'empare d'un drapeau, le brandit fièrement :

« Nous allons passer ensemble, s'écrie-t-il. En avant! »

Le premier, il pose le pied sur ces planches que semble défendre la mort elle-même.

« En avant! en avant! » répète-t-il.

Derrière lui, montrant l'exemple à tous, marchent les généraux Lannes, Verne, Verdier, Bon, Belliard.

Des détonations formidables éclatent, tous les canons rugissent, tous les fusils crépitent, les balles et les boulets balayent le pont par rafales, s'y abattent par trombes; des files entières sont fauchées, on entend de grands cris, des cris de douleur et de rage; puis notre colonne recule encore, en un tel désordre qu'Augereau, bousculé, laisse tomber le drapeau.

Tous les généraux sont blessés, sauf Augereau et Belliard. Ce dernier fait demi-tour, revient seul vers l'ennemi, héroïque et sublime, et ramasse le drapeau.

La partie semble perdue.

Prévenu du double échec d'Augereau, Bonaparte accourt et met pied à terre en face du pont.

« N'êtes-vous donc plus, s'écrie-t-il, les vainqueurs de Lodi? »

A son tour, il s'empare du drapeau.

Alors un grand frisson d'héroïsme passe dans les rangs à la vue du jeune et glorieux général en chef qui va risquer sa vie comme un simple grenadier; les généraux l'entourent, essayent de le retenir.

A ses côtés se tiennent ses deux aides de camp Muiron et Marmont. Lannes, souffrant de deux blessures, se relève, sanglant, et se joint à la glorieuse phalange.

Bonaparte s'engage sur le pont et se trouve aussitôt enveloppé de fer et de feu. Muiron tombe à ses côtés, tué net; le général Vignolle est blessé; la colonne, écrasée par l'artillerie, se débande et recule en désordre, poursuivie par l'ennemi.

Le général en chef, roulé par le flot humain, est

précipité dans le marais qui borde la chaussée et doit au dévouement de quelques officiers de n'être pas fait prisonnier.

La nuit mit fin au combat. Dès le lendemain la lutte reprit, acharnée, et se poursuivit toute la journée sans donner de résultat. Le surlendemain, enfin, nos troupes enlevèrent le village d'Arcole aux cris de : « Vive la République ! »

Les Autrichiens se retirèrent au delà des marais, dans la plaine de Caldiero, poursuivis par Bonaparte, qui, à la tête de la 32e demi-brigade, leur tua ou leur prit plus de trois mille hommes.

Derrière le marais, Alvinzy voulut se défendre encore ; sa position était forte, et il la jugeait imprenable.

Il lui paraissait impossible, en effet, que l'on pût traverser le marais.

On le traversa pourtant : vingt-cinq guides et quatre trompettes, sous les ordres du commandant Hercule, accomplirent ce tour de force ; et, pendant que nos tirailleurs luttaient contre les tirailleurs ennemis, les trompettes sonnèrent la charge dans les roseaux. Vingt-cinq cavaliers français se préparaient à charger toute l'armée autrichienne.

Alvinzy prit peur, se crut tourné par des forces importantes et ordonna la retraite, entraînant en même temps celle de son lieutenant Davidovich.

Le jour même, l'armée française rentra, triomphante, à Vérone.

La campagne d'Italie n'était pas terminée encore : Alvinzy avait reçu des renforts et se trouva bientôt à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes.

Bonaparte, qui, de Milan, était parti pour Rome, fut rappelé en toute hâte.

Il avait lui-même obtenu un renfort de sept mille hommes, auxquels se joignirent quelques troupes italiennes. Néanmoins, il pouvait opposer quarante mille hommes à peine à la formidable armée de son adversaire.

Alvinzy formait le projet de délivrer Mantoue, puis d'aller, dans les Romagnes, à la rencontre d'une armée papale qui s'y constituait et que devait commander Wurmser.

Les quatre divisions de l'armée française occupaient les positions suivantes : Vérone (Masséna), Corona (Joubert), Legnano (Augereau), blocus de Mantoue (Sérurier).

Le 13 janvier au soir, Bonaparte, qui ignorait les mouvements de l'ennemi, fait prendre les armes à la garnison de Vérone, lorsque Joubert l'informe qu'il vient d'évacuer la Corona devant d'importantes forces autrichiennes et qu'il s'est concentré sur le plateau de Rivoli, clef de la position.

Ce plateau, bordé au nord-ouest par la chaîne de Monte-Baldo, est enserré, à l'est, par la vallée de l'Adige et, au sud, par le Tasso, petit cours d'eau qui se jette dans l'Adige.

Bonaparte part immédiatement pour Rivoli, où il arrive à 2 heures du matin.

Aussitôt il monte sur les sommets pour observer la position des feux des bivouacs ennemis.

Un clair de lune superbe emplit les vallées d'une lueur de rêve et argente les crêtes qui se déroulent à perte de vue, faisant penser au moutonnement de grosses vagues silencieuses. Partout, de l'Adige au lac de Garde, Bonaparte aperçoit de petites lueurs rougeâtres.

« Bon, fit-il, nous serons probablement attaqués de quatre côtés à la fois, et il doit y avoir devant nous près de cinquante mille hommes. »

Passage du pont d'Arcole, 15 novembre 1796. (D'après une lithographie de H. Bellangé.)

Alvinzy avait divisé son armée en six colonnes : quatre d'infanterie, sous les ordres de Lusignan, Leptay, Oskay et Kolbos; les autres de cavalerie et d'artillerie, sous le commandement de Quasdanovich et Wukassovich.

Dans un sentier du Monte-Baldo, on put, lorsque le jour se leva, apercevoir la colonne Lusignan en marche vers Rivoli.

Bonaparte montra aux officiers de son état-major la file interminable qui serpentait dans le sentier, puis il dit :

« Il n'y a pas à s'inquiéter de ceux-là : ils sont à nous ! »

Bientôt le canon gronde, le bruit d'une vive fusillade emplit les vallées, des volutes de fumée montent vers l'azur calme.

Oskay, Leptay, Kolbos et Quasdanovich attaquent vigoureusement le plateau.

Mais la nuée d'ennemis se heurte aux baïonnettes de Masséna et de Joubert, muraille d'acier qui, parfois, se couronne de feu.

« En avant ! en avant ! »

Les généraux chargent à la tête de leurs hommes, les baïonnettes trouvent partout des poitrines, on entend le bruit étrange d'un halètement formidable que trouent les cris perçants des blessés et le crépitement incessant de la fusillade.

Bonaparte est là, aux endroits les plus dangereux, encourageant ses grenadiers ; à plusieurs reprises il fut entouré d'ennemis et il eut plusieurs chevaux tués sous lui.

Lassalle, à la tête de ses hussards, exécute des charges merveilleuses, ouvrant chaque fois des brèches énormes dans les masses autrichiennes.

Le roulement ininterrompu des tambours qui battent la charge pousse nos intrépides soldats.

« En avant ! en avant ! »

Toutes les troupes françaises se précipitent, infanterie et cavalerie mélangées : c'est une trombe qui roule, trombe de fer et de feu ; on marche sur les morts, on écrase les blessés, le carnage est effroyable. Quinze pièces de canon foudroient les Autrichiens, qui fuient épouvantés.

La victoire est à nous.

Laissant Joubert et Rey continuer la poursuite, Bonaparte entraîne vers Mantoue la division Masséna.

« Ce n'est pas seulement avec nos bras, disent les soldats, c'est aussi avec nos jambes que le général gagne les batailles. »

Provera marchait sur Mantoue pour délivrer la ville. Il fallait arriver avant lui.

Nos soldats arrivèrent au moment où Provera se portait sur la Favorite, après avoir été repoussé à Saint-Georges par de Miollis, et où Wurmser tentait une sortie générale.

Les baïonnettes françaises forcent Wurmser à rentrer dans la ville en toute hâte. Quant à Provera, assailli par Sérurier, Augereau et Masséna, cerné de toutes parts, il se voit obligé de capituler avec six mille hommes.

Le même jour, Joubert battait Alvinzy à la Corona, lui tuait ou blessait trois mille hommes et faisait cinq mille prisonniers.

La campagne avait duré quatre jours. Douze mille Autrichiens avaient été tués ; nous avions pris soixante canons, vingt-quatre drapeaux, fait près de trente mille prisonniers.

Wurmser, comprenant que Mantoue ne pouvait plus être secourue, demanda à capituler et obtint de Bonaparte les conditions les plus honorables.

« Le maréchal, écrivit Bonaparte au Directoire, n'a

cessé de montrer des connaissances militaires et un courage que l'histoire remarquera. »

Sans même attendre la capitulation de Mantoue, Bonaparte se dirigea sur les États de l'Église, enleva Ancône, que défendait Colli à la tête de l'armée papale, et s'établit à Tolentino, d'où il lui était facile de marcher sur Rome, comme l'y poussait du reste le Directoire.

Mais le général, outre qu'il était resté fidèle à la religion de son enfance, eût considéré comme une grosse faute politique d'agir ainsi avec le Saint-Siège.

Il se montra déférent et courtois dans ses relations avec les cardinaux, et, par le traité de Tolentino, obtint la cession définitive d'Avignon, dont il avait été question déjà lors de l'armistice de Bologne.

La France n'était pas si heureuse sur le Rhin, où l'archiduc Charles s'emparait de Kehl.

FIN DE CAMPAGNE

Après Tolentino, Bonaparte gagna Mantoue, où il devait recevoir deux divisions, détachées l'une de l'armée du Rhin, l'autre de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Il les passa en revue et s'efforça de mettre rapidement au point ce contingent nouveau, que commandaient Bernadotte et Delmas.

Une armée arrivait d'Autriche sous le commande-

ment d'un général que de récents succès avaient rendu justement célèbre, l'archiduc Charles.

Cette armée, d'environ cinquante mille hommes, était divisée en trois corps : l'un, sous la conduite de Landon, devait opérer vers le haut Adige; l'autre, sous Lusignan, devait garder la route du Tarvis; l'autre, commandée par l'archiduc, devait marcher sur le col d'Adelsberg.

Bonaparte se mit en campagne avec des effectifs réduits, ayant dû laisser vingt mille hommes dans la Vénétie, qui menaçait toujours de se soulever.

Estimant, selon son habitude, qu'il faut agir rapidement, il lance Joubert contre Landon et Masséna contre Lusignan, puis se porte lui-même à la rencontre de l'archiduc Charles.

Le 16 mars, l'archiduc est battu à Valvasone, sur le Tagliamento, et Bonaparte s'empare de Palmanova, pendant que Masséna, vainqueur de Lusignan, marchait sur le col de Tarvis.

Effrayé des conséquences que pouvait avoir pour lui la perte de ce col, l'archiduc y envoie son aile droite, se réservant de défendre le bas Isonzo.

Masséna, qui savait user, lui aussi, des jambes de ses soldats, était maître du Tarvis avant l'arrivée des Autrichiens, et Bonaparte, passant l'Isonzo, se mettait à la poursuite de l'aile droite lancée contre Masséna.

L'archiduc, se trouvant alors très en l'air, recula vers le col d'Adelsberg, suivi de près par Bernadotte, et gagna Laybach, puis Villach, où il trouva deux divisions de renfort.

Avec ces divisions, il voulut chasser Masséna du Tarvis ; mais les baïonnettes françaises le rejetèrent sur Villach.

Quant à son aile droite, attaquée par Bonaparte et

Masséna, elle fut écrasée et perdit six mille hommes et trente canons.

Bonaparte se rendit alors à Klagenfurth, où il fut rejoint par Joubert, qui avait battu Landon.

L'armée d'Italie venait d'acquérir une gloire nouvelle, et la route de Vienne lui était ouverte.

La cour d'Autriche se hâta de quitter sa capitale, et les enfants furent envoyés en Hongrie. Parmi ces enfants se trouvait l'archiduchesse Marie-Louise, alors âgée de cinq ans, que devait épouser Napoléon.

De son quartier général de Klagenfurth, Bonaparte écrivit à l'archiduc Charles une lettre très digne et très belle pour l'inviter à terminer la guerre.

Malgré cela, le général autrichien voulut jouer sa dernière carte et reprit l'offensive devant le col de Neumark, dans les Alpes de Styrie.

Il perdit la partie après un sanglant combat où se distingua la 2e légère, qui aborda les lignes ennemies avec une incroyable audace.

Bonaparte se rendit alors à Léoben, où l'archiduc lui envoya son chef d'état-major pour négocier une suspension d'armes.

Le général en chef de l'armée d'Italie signa les préliminaires de Léoben, que devait confirmer le traité de Campo-Formio.

Cette fois l'admirable campagne d'Italie était terminée.

Les préliminaires de Léoben arrêtèrent en plein succès les armées de Hoche et de Moreau.

Hoche, en effet, venait de gagner la grande bataille de Neuwied, et Moreau avait franchi le Rhin et repris Kehl après une victoire à Diersheim.

Le traité de Campo-Formio, qui fut signé le 17 octobre 1797, donnait à la France la Belgique, la

rive gauche du Rhin et les îles Ioniennes. L'empereur reconnaissait la république Cisalpine (Milan, Modène et Bologne) et recevait Venise, l'Istrie, le Frioul et la Dalmatie.

La révolte qui grondait à Venise avait fini par éclater; nos malades et nos blessés avaient été lâchement égorgés, et Kilmaine, chargé de surveiller la Vénétie, avait dû livrer bataille pour sauver la garnison de Vérone.

Le 16 mai, le général Baraguey-d'Hilliers arrivait à Venise, réprimait la révolte et donnait à la république un gouvernement démocratique.

En France, les choses allaient mal pour le gouvernement : les partis d'opposition devenaient puissants et poussaient ouvertement à la contre-révolution. La nomination de Pichegru à la présidence des Cinq-Cents, de Barbé-Marbois à celle des Anciens et de Barthélemy comme membre du Directoire, pouvait faire craindre un rétablissement monarchique au profit des Bourbons.

Sollicité par le Directoire, Bonaparte envoya Augereau à Paris avec douze mille hommes.

Le 18 fructidor (4 septembre 1797), cette petite armée cerna les locaux où les Parlements tenaient séance, et les minorités des deux assemblées, s'érigeant pour ainsi dire en tribunaux, condamnèrent à la déportation cinquante-trois députés et deux directeurs, Carnot et Barthélemy.

Merlin de Douai et François de Neufchâteau furent nommés directeurs à la suite de ce coup d'État.

Moreau, qui possédait depuis plusieurs mois les preuves de la trahison de Pichegru et ne les remit qu'après la défaite de l'opposition, fut destitué, et l'on confia au général Hoche les deux armées du Rhin.

Réception de Bonaparte par le Directoire. — Le général Bonaparte remet aux cinq directeurs

Malheureusement, ce général, déjà glorieux, mourut quelques jours plus tard, à vingt-neuf ans.

Lorsque, grâce aux soldats d'Augereau, le Directoire sortit de la tourmente qui avait menacé de l'emporter, il voulut continuer la guerre.

Mais Bonaparte savait que le peuple désirait la paix, et, malgré le gouvernement, il signa le traité de Campo-Formio.

Bonaparte rentra le 5 décembre à Paris, après avoir passé quelques jours à Rastadt pour régler certaines questions secondaires résultant du traité de Campo-Formio.

Nul n'était prévenu de son retour. Ce général, couvert de gloire, réintégra très simplement son petit hôtel de la rue Chantereine, tranquille logis auquel il avait pensé souvent sur les champs de bataille de l'Italie.

Cet hôtel, construit par Ledoux pour le marquis de Condorcet, était devenu la propriété de Julie Carreau lors de son mariage avec Talma. Bonaparte s'en était rendu acquéreur pour la somme de cent quatre-vingt mille francs. Toutes ses économies, et même un peu plus, avaient passé dans cette affaire.

Il entrait certainement un peu de calcul dans la modestie du général. Sa popularité, il le savait, semblait dangereuse à quelques-uns, et il espérait, en se cachant, dissiper ou tout au moins atténuer les inquiétudes qu'avait fait naître sa jeune gloire. Peut-être aussi sentait-il qu'en s'effaçant à l'heure du triomphe, il augmentait la sympathie et l'admiration qui, de toutes parts, montaient vers lui.

On sut bientôt, du reste, que le vainqueur de l'Italie et de l'Autriche était à Paris, et il fut l'objet

d'ovations enthousiastes au cours de chacune de ses promenades.

Ces ovations ne lui déplaisaient pas, et l'on ne pouvait l'accuser de les avoir cherchées.

Après les manifestations de la foule vinrent les hommages officiels.

La rue Chantereine reçut le nom de rue *de la Victoire*.

Le 2 nivôse (22 décembre), le Corps législatif donna une grande fête en l'honneur de Bonaparte, qui prononça un discours auquel répondit Talleyrand.

Ensuite le jeune général rentra dans l'ombre et parut vouloir jouir en paix d'un repos bien gagné.

Ce fut alors que l'Institut lui ouvrit ses portes. Admis dans la section de mécanique, il en remercia la docte assemblée par une lettre où il disait :

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. »

Mais Bonaparte n'était pas fait pour le repos. Il se fatigua bientôt de son existence de bourgeois paisible et il craignit de se laisser oublier.

Son beau rêve le hantait toujours et il lui fallait travailler à la réalisation de ce rêve.

L'Orient l'attirait par sa mystérieuse poésie. Depuis longtemps il était tenaillé par le désir de mettre un peu de cette poésie autour de sa gloire, depuis longtemps il caressait le projet de conduire son armée en Égypte, afin de menacer l'Angleterre dans ses possessions coloniales, et sur la route de l'Inde.

Bonaparte réussit à faire adopter son projet par le Directoire, qui, du reste, était heureux d'éloigner le général.

On mit à sa disposition cette armée d'Italie, qu'il avait si souvent conduite à la victoire, et la flotte de la Méditerranée.

V

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

MALTE

Le 3 prairial an VI (22 mai 1798), une scène grandiose se déroulait à l'est de l'île de Corse, sur la mer tranquille qui bleuissait à perte de vue.

Dans l'or éclatant d'un radieux soleil, l'escadre de l'amiral Brueys, qui conduisait en Égypte l'armée de Bonaparte, était rangée en ligne de bataille. Quinze vaisseaux, treize frégates, quatre avisos, douze chaloupes et deux cents bâtiments de transport profilaient leurs silhouettes sur l'azur ensoleillé.

Tout à coup, un vaisseau de cent vingt canons, *l'Orient*, se détacha de la ligne, une musique militaire éveilla les échos des montagnes lointaines, le canon tonna, des acclamations éclatèrent.

L'*Orient*, glissant majestueusement sur l'onde, passa lentement devant les autres bâtiments, salué par le tonnerre des canons et par les hourras des soldats et des marins.

A la galerie du vaisseau, on apercevait, dans une

éclaboussure de soleil, la silhouette menue de Bonaparte.

Le général avait voulu, avant le départ, se montrer à ces soldats auxquels il devait tant et qui allaient cueillir pour lui de nouveaux lauriers.

Des savants, des artistes, qui accompagnaient nos soldats, mêlaient leurs acclamations à celles des équipages. Parmi les hommes illustres qui entouraient Bonaparte sur le pont de l'*Orient*, on se montrait Monge, Méchain, Berthollet, Geoffroy Saint-Hilaire, Desgenettes, Larrey, et bien d'autres que l'amour de l'art ou de la science entraînait vers la terre d'Égypte.

Trois jours plus tard, l'escadre doublait le cap de Bonifacio et virait de bord pour attendre quelques bâtiments de transport venant d'Ajaccio.

Bonaparte contempla les montagnes sauvages qui lui rappelaient son enfance un peu triste, les chères montagnes dont il avait si souvent rêvé dans son petit lit de Brienne.

Un soupir souleva sa poitrine, il eut un geste vague, puis il détourna la tête et porta ses regards sur un groupe de grenadiers d'Arcole et de Rivoli.

C'était la réalité qui se dressait, à ses yeux, devant les souvenirs d'autrefois. Le passé n'avait plus d'attrait pour lui.

Il allait vers sa destinée.

Le 19 prairial, l'amiral Brueys donna l'ordre de forcer les voiles et piqua droit sur Malte, et les troupes apprirent avec joie qu'on allait prendre, en passant, cette ville qui semblait imprenable.

Le 21, l'escadre fit plusieurs évolutions pour se placer devant la rade; un parlementaire fut envoyé au grand maître, et les vaisseaux approchèrent de la terre.

Le parlementaire ayant rapporté une réponse négative, on dut se préparer au combat.

En pleine nuit, le ciel fut illuminé par des milliers de fusées lancées du vaisseau-amiral, des fanaux furent hissés au sommet de tous les mâts. On eût dit un feu d'artifice.

Les soldats, émerveillés par le spectacle, battaient des mains et poussaient des exclamations joyeuses.

Le 22, à deux heures du matin, Bonaparte fit débarquer huit mille hommes, se mit à leur tête, et, repoussant des tirailleurs maltais, s'empara de deux tours.

Le 23, pendant une suspension d'armes, la cour de la Grande Chevalerie envoya un parlementaire au général français.

« Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, dit Bonaparte, et si, à deux heures, vous ne vous êtes pas rendus, je mets la ville à feu et à sang. »

La menace produisit son effet : le lendemain, Malte ouvrait ses portes à nos soldats, qui y furent très bien accueillis par la population.

Les Français ne pouvaient se lasser de contempler la citadelle hérissée de quatre rangées de batteries, les formidables remparts, les tours crénelées et mille autres ouvrages de fortification aux formes étranges élevés sur les gradins gigantesques d'un amphithéâtre que bordaient des roches sauvages sans cesse martelées par les flots.

Dans cette ville si facile à défendre et dont la garnison, pourtant, n'avait pas osé nous résister, devant la formidable forteresse, des bals furent organisés en l'honneur des Français.

Nos soldats passèrent cinq jours à Malte, et ce fut, dans leur rude et pénible existence, une période de plaisir et de repos.

Pendant que ses soldats s'amusaient et se reposaient, Bonaparte travaillait.

Il abolit l'ordre de Saint-Jean, affranchit six cents esclaves, créa des écoles et donna une constitution à l'île.

Les troupes françaises quittèrent à regret ce séjour enchanteur où la population, heureuse d'être débarrassée du gouvernement oppressif des chevaliers, leur faisait fête. Ceux qui partaient enviaient le sort de la 80e demi-brigade, que le général en chef laissait dans l'île sous le commandement de Vaubois.

Bonaparte les consola par un ordre du jour où il disait :

« Soldats, la première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre; nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français. »

ALEXANDRIE ET LES PYRAMIDES

Le beau temps persistait, la traversée était délicieuse; les soldats ne pouvaient se lasser d'admirer la mer frissonnante qui les portait et qui se fondait, à l'horizon, dans le bleu profond d'un ciel superbe.

Bonaparte manifestait pourtant une certaine impatience,

Il savait que la flotte anglaise, commandée par Nelson, croisait dans la Méditerranée, cherchant l'escadre française pour l'attaquer et l'empêcher de passer.

Le danger était sérieux.

Mais aucune voile ne se montra, et nos vaisseaux arrivèrent sans incident en vue d'Alexandrie.

Ce fut une joie pour tous.

On apercevait, dans le lointain, une énorme masse cylindrique qui semblait suspendue dans les airs et que les savants nommèrent : c'était la colonne Pompée. Le monument se dressait dans la lumière imprécise et décolorée du ciel d'Orient comme pour rappeler un passé glorieux, comme pour indiquer l'emplacement de la cité bâtie par Alexandre, qui compta parmi les plus belles villes du monde.

Bonaparte ayant vainement offert son alliance au pacha, nos troupes débarquèrent de nuit, le 1er juillet, et eurent à soutenir un petit combat d'avant-postes qui nous coûta quelques hommes, dont les têtes furent promenées dans les rues de la ville.

Le général en chef monta sur la colonne Pompée et put constater qu'on mettait la place en état de défense.

Par son ordre, plusieurs pièces sont alors mises en batterie et commencent le feu afin d'ouvrir quelques brèches et de démoraliser les défenseurs.

Bonaparte charge enfin Kléber, Menou et Bon d'enlever Alexandrie.

Les roulements endiablés des tambours qui battent la charge se mêlent aussitôt au bruit des canons, les soldats poussent de joyeux hourras pendant que les colonnes se forment à la hâte; puis, généraux en tête, une véritable trombe humaine roule vers la ville, dans la coulée d'or du soleil.

La résistance fut courte : le 2 juillet, à midi, les Français prenaient possession d'Alexandrie.

Kléber, atteint d'une balle au crâne, tomba devant la colonne Pompée; sa blessure, heureusement, n'était pas dangereuse.

Deux cents hommes à peine avaient été mis hors de combat. Nos soldats visitèrent alors cette cité de rêve et de légende, contemplant avec émotion le beau phare construit par Ptolémée Philadelphe, qui passa pour une des sept merveilles du monde, les bains de Cléopâtre, situés au fond du grand port, les citernes de Dinocratès.

Bonaparte laissa Kléber dans la place avec neuf mille hommes et une bonne partie de l'artillerie, il organisa une flottille qui devait suivre l'armée en remontant le Nil, puis il s'enfonça dans le désert de Damanhour, où d'horribles souffrances attendaient ses soldats.

Une plaine immense, qui paraît sans bornes, où l'on n'aperçoit pas un abri, pas un brin d'herbe, une plaine désolée dont le sol jaunâtre se fend sous la morsure d'un implacable soleil et brûle le pied audacieux qui le foule, une plaine silencieuse où l'on n'entend que le bruit de la terre qui craque et se déchire.

C'est le désert de Damanhour.

Dans ce désert, — dans cette fournaise, — manquant d'eau, manquant de pain, manquant de tout, les glorieux soldats d'Italie marchent comme en rêve, ne retrouvant un peu d'énergie que pour maudire et leur général et le Directoire.

Chacune des douloureuses étapes de la route est marquée par des cadavres; des hommes deviennent fous, quelques-uns se suicident en présence de Bonaparte.

Le général partage toutes les misères de ses soldats; comme eux, il souffre de la soif et de la faim.

Mais, alors que des officiers comme Lannes et Murat se laissent aller au découragement, il conserve, lui, toute son énergie.

Souvent, il passe dans les rangs, cause familièrement aux hommes, les console, les encourage.

La cavalerie ennemie harcèle sans cesse nos colonnes, à chaque instant il faut se défendre alors qu'on a peine à se traîner. Malheur à l'infortuné qui reste en arrière! malheur aux fractions de corps qui s'écartent du gros des troupes! Les prisonniers sont mis à mort après avoir subi d'affreuses tortures, et leurs têtes deviennent pour les mamelouks de véritables trophées.

Si Bonaparte entend des plaintes nombreuses, s'il est obligé de supporter souvent des actes d'indiscipline, il lui arrive, en revanche, d'enregistrer des actes de dévouement admirables qui le consolent de bien des choses.

Souvent aussi, certains de ses vieux et fidèles grenadiers lui donnent des preuves d'affection qui le touchent vivement.

Un jour le soleil, plus mauvais encore que de coutume, menaçait de faire éclater les crânes; les hommes tombaient à chaque pas sur le sol brûlant, la plupart eussent donné tout ce qu'ils possédaient, leur vie même, pour une goutte d'eau,

Le général souffrait comme les autres; pour la première fois, il sentait faiblir son courage, une soif ardente le torturait. Soudain il se sent tiré doucement par la manche, et un grenadier lui glisse dans la main une petite fiole qui contient un peu de café.

« Non, non, fait le général ému, tu en as plus besoin que moi.

— Votre vie est plus précieuse que la mienne, répond le grenadier; et puis *je n'ai pas soif.* »

Bonaparte, alors, absorba le contenu de la bouteille.

Quelques années plus tard, il se souvint : le grena-

dier de Damanhour reçut le brevet d'officier et l'une des premières croix de la Légion d'honneur.

L'armée sortit enfin de la plaine de feu, mais ce fut pour rencontrer sur la rive du Nil, auprès de Ramanieh, les mamelouks et les Bédouins au nombre de deux mille environ.

Desaix forma sa division en carré et, par des feux bien dirigés, mit l'ennemi en fuite.

Les troupes françaises entrèrent dans le village de Ramanieh, dont les jardins, quoique sans ombrage, étaient verts et riants, et où abondaient les melons d'eau, les rafraîchissantes pastèques et de succulents oignons.

Là, Bonaparte apprit que Mourad-Bey s'avançait avec son armée.

Bientôt, la flottille qui avait remonté le Nil commençait les hostilités en ouvrant un feu terrible.

Le général en chef fit alors marcher toutes ses divisions en ordre de bataille, puis, auprès de Chébreis, il forma des carrés avec du canon aux angles. Comme à Ramanieh, l'ennemi se dispersa sous les feux de ces carrés, laissant de nombreux morts sur le sol brûlant.

Mourad-Bey s'était retiré vers le Caire et se préparait pour une grande bataille.

Le 20 juillet, dans le poudroiement d'une lumière d'apothéose, l'armée française aperçut les pyramides.

On parlait depuis longtemps, le soir, au campement, de ces monuments célèbres, auxquels s'attache le souvenir d'un lointain et fabuleux passé.

Lorsqu'ils se dressèrent, habillés d'azur et de soleil, devant les soldats français, un long frémissement parcourut les rangs et bien des misères furent oubliées.

Aux yeux de nos soldats, ces monuments gigan-

tesques matérialisaient, si l'on ose s'exprimer ainsi, l'âme même de l'Orient, l'âme mystérieuse de cette terre de rêve où des civilisations ont fleuri, où elles sont mortes sans laisser d'autres traces que les ruines de quelques temples, des blocs de granit et des sarcophages.

Bonaparte, ému lui-même, ajouta encore à l'émotion pieuse qui immobilisait son armée en prononçant des paroles enflammées que ses premiers historiens ont condensées sous cette forme lapidaire :

« Soldats, songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! »

Le 21 juillet, l'armée de Mourad, augmentée des troupes d'Ibrahim, avait pris position sur la rive gauche du Nil entre Embaleh et les pyramides, ayant derrière elle le fleuve et la vallée du Caire.

« Ces troupes, a écrit un officier français, étaient si belles et si brillantes, qu'on eût cru voir des anges couvrant les bords du Nil.

« Comme nous, elles brûlaient d'envie de combattre et de vaincre.

« L'orage grondait sur les bataillons.

« Les chevaux indomptables de l'Égypte frappent le sol, les mamelouks s'élancent dans un nuage de poussière.

« Quatre mille coursiers frémissants blanchissent leur frein de sueur et d'écume ; ils sont abandonnés à toute la fureur qui les anime.

« Mourad-bey nous charge comme un général désespéré. »

Pour les Français, il fallait vaincre ou mourir.

Vaincus, ils étaient rejetés dans le désert affreux où tant de braves déjà avaient trouvé la mort, où tous avaient souffert comme des damnés.

Le souvenir seul de ces souffrances, s'il en avait été besoin, les eût conduits à l'héroïsme.

Les mamelouks arrivent en trombe, vraiment superbes sous leurs merveilleux uniformes, dont le soleil fait scintiller les broderies d'or piquées de pierres précieuses.

Mais la trombe se heurte à une muraille humaine, aussi ferme que le granit des pyramides, que hérissent des baïonnettes et que trouent çà et là des canons menaçants.

Les fusils et les canons crachent leurs balles et leur mitraille, des chevaux et des hommes roulent dans la poussière, les magnifiques cavaliers de Mourad tourbillonnent sous les volutes de fumée, reculent pour revenir aussitôt, et s'enferrent sur les baïonnettes lorsqu'une balle ne les arrête pas en route.

Ces ennemis sont dignes des soldats de Bonaparte.

Une batterie de trente canons nous gênait.

Le général Bon met l'épée à la main, se place en tête de sa division, et, sans un commandement, sûr d'être suivi, fonce sur la batterie, que traverse toute la division avant de tomber sur Mourad.

La belle résistance de Desaix et de Reynier, sur un autre point, permet à Dugua de se glisser entre Desaix et le Nil et de couper l'ennemi d'Embaleh et du fleuve.

Mourad doit se replier sur Giseh, tandis que les cavaliers qui opèrent autour d'Embaleh, cernés par Bon, Menou et Dugua, sont obligés de se jeter dans le fleuve et de le traverser sous les balles et la mitraille.

L'armée française eut deux cents hommes hors de combat.

Plus de quinze cents cadavres de mamelouks jonchaient le champ de bataille ou roulaient dans les flots bleus du Nil.

Entrée de Bonaparte au Caire. (D'après une lithographie de Raffet.)

Mourad-Bey possédait à Giseh, en face du vieux Caire, un hôtel magnifique qui lui servait de résidence d'été. Les Français en firent un hôpital.

Le 4 thermidor (22 juillet), les divisions françaises pénétrèrent au Caire, à la grande joie des soldats, qui croyaient y trouver la fin de leurs souffrances et de leurs misères. La femme légitime de Mourad-bey était restée dans la ville, où elle jouissait d'une très grande autorité; elle s'était montrée favorable aux Européens et avait empêché le peuple de massacrer, avant l'arrivée des troupes françaises, ceux qui résidaient au Caire.

Bonaparte pénétra dans la ville avec ses divisions, ayant laissé à Desaix le soin de poursuivre l'ennemi.

Il se logea dans une maison de la place *Ezbekieh*. Les généraux, les commissaires et ordonnateurs installèrent leurs services dans un hôtel de la même place.

Le général en chef s'empressa de fortifier la ville, qui n'était défendue que par une citadelle délabrée, où se voyait encore l'aigle des Romains et dont la partie la plus curieuse était un riant salon soutenu par douze colonnes d'un granit parfaitement poli.

Il fit bâtir sur les collines qui dominaient la ville un certain nombre d'ouvrages; le fort Kléber défendit la porte de la Victoire.

Il lui fallait, en effet, intimider la population.

Bonaparte résolut alors de poursuivre Mourad, de marcher sur Ibrahim, vers la Syrie, et d'occuper la branche de Damiette. Il envoya sur le Nil la 25e demi-brigade, commandée par le genéral Vial, qui laissa en passant cent cinquante hommes à Mansoura.

Un terrible événement se produisit à ce moment : notre escadre, attaquée par Nelson devant Aboukir,

le 14 thermidor, fut complètement détruite, à l'exception des vaisseaux le *Généreux* et le *Guillaume Tell*, et de deux frégates, qui purent gagner Malte. L'amiral Brueys avait été coupé en deux, sur l'*Orient*, par un boulet.

Les Français se trouvaient pour ainsi dire prisonniers en Égypte.

« Il faut mourir ici, s'écria Bonaparte, ou en sortir grands comme les anciens ! »

Desaix, lancé à la poursuite de Mourad, s'était emparé de Medinet, avait battu l'ennemi à Keneh et à Benouth et s'était avancé au delà de Thèbes, s'imposant par la noblesse de son caractère à l'admiration des Arabes, qui le surnommaient le « Sultan juste ».

Bonaparte, de son côté, cherchait à s'attacher les populations en respectant leur religion, leurs mœurs et leurs coutumes. Il essayait même de frapper les esprits en se donnant comme un envoyé du prophète, et il salua le nom d'Allah dans la grande pyramide de Chéops.

Il s'occupa également de l'organisation administrative de ce fertile pays. Par ses soins, l'impôt fut perçu régulièrement et surtout honnêtement; il institua l'enregistrement, supprima les peines corporelles et réforma la justice.

En même temps, il essaya d'appliquer les ressources du pays à l'organisation de son armée et créa un régiment de dromadaires qui rendit de grands services.

Il voulut aussi s'occuper des arts et des sciences et créa l'*Institut d'Égypte*, qui tint sa première séance le 23 août 1798, sous la présidence de Monge, dans le palais d'Hassan. Bonaparte fut vice-président de cette assemblée, qui eut Fourrier comme secrétaire perpétuel.

La Porte, ne se jugeant pas assez forte pour parler haut, avait laissé occuper l'Égypte sans protester.

Mais, après le désastre naval d'Aboukir, l'Angleterre et la Russie firent à Sélim III des promesses qui engagèrent le Divan à déclarer la guerre.

Deux armées se formèrent, l'une à Damas, l'autre à Rhodes, et, par une proclamation, le sultan engagea l'Égypte à se soulever.

Le 30 vendémiaire, la révolte éclate au Caire, les Arabes y massacrent tous les Français qu'ils peuvent rencontrer et pillent la maison de l'état-major.

Aussitôt on court aux armes, nos soldats s'élancent au pas de charge, baïonnette au canon, font un massacre général dans les rues et refoulent plus de six mille fuyards dans la grande mosquée.

Bonaparte fit bombarder l'édifice pendant toute une nuit et il allait le faire sauter, lorsque le grand prêtre sollicita un généreux pardon.

Le général en chef, qui voulait ramener le peuple à lui, accorda le pardon malgré les murmures de ses soldats et se montra aussi clément qu'il lui était possible.

Lorsqu'il eut apaisé la révolte, il se préoccupa de la situation que lui créaient les armements de la Porte.

LA GUERRE EN PALESTINE

Au printemps de 1799, Bonaparte marcha sur la Palestine.

L'Angleterre se trouvant occupée en Irlande et du

côté de l'Espagne, le moment parut favorable au chef de l'armée française pour cueillir des lauriers sur une terre où chacune de ses victoires porterait un nom gravé dans les esprits.

Les étapes, au début, furent rapides, et le drapeau français flotta bientôt sur El Arish et Gaza.

A Gaza, l'armée dut camper en rase campagne sous la grêle et la pluie.

Enfin, le 9 ventôse, par un clair et joyeux soleil, elle reprit sa marche, traversant des campagnes riantes que coupaient de petites rivières, et alla mettre le siège devant Jaffa.

La garnison ayant refusé de se rendre, Kléber, Bon, Lannes et Reynier cernèrent la ville, repoussèrent victorieusement une vigoureuse sortie des Turcs et commencèrent le bombardement.

Le 5 mars, la place fut emportée d'assaut et livrée au pillage, pour punir les habitants de l'assassinat d'un parlementaire français.

Trois mille hommes, pris les armes à la main, furent passés au fil de l'épée. Cette exécution avait paru nécessaire à Bonaparte, parce que ces hommes n'étaient autres que les défenseurs d'El Arish, laissés libres sur parole.

Un fléau, la peste, qui devait décimer nos troupes, prit naissance à Jaffa.

La ville, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, était défendue par de petis forts environnés de tours. Nos soldats y trouvèrent des pièces d'artillerie, des mortiers et des obusiers provenant de France, d'Allemagne et de Constantinople, ainsi que des magasins abondamment fournis de vivres et de munitions.

Le 24 ventôse, les divisions levèrent le camp de Jaffa, et, le 27, elles campaient devant Caïfa, qui

ouvrit ses portes à Kléber sur la promesse que les maisons ne seraient pas pillées.

Le 19 mars, l'armée s'établissait devant Saint-Jean-d'Acre, que défendait un homme énergique et cruel, Djezzar-Pacha.

« Les chrétiens, écrivait un officier français, se rendent en foule sous nos tentes, nous apportant ce que la Syrie peut fournir de bon en aliments. Chacun s'empresse à devancer les autres, à maudire Djezzar et à baiser les mains de Bonaparte. L'armée dévore les mets succulents de ce pays, se désaltère aux fontaines argentées et boit le doux nectar des coteaux riants du Jourdain. »

Après un mois de siège, la ville tenait encore; mais il était clair que Djezzar manquait de tout et serait obligé de se rendre bientôt.

Un événement se produisit alors qui remit tout en cause : l'escadre anglaise de Sydney-Smith, après avoir enlevé trois bâtiments chargés de munitions, ravitailla la ville.

Bonaparte trouva en outre devant lui un de ses anciens camarades de Brienne, Phélippeaux, qui, ayant dû fuir la France à la suite d'une conspiration, avait offert ses services à Djezzar.

Enfin, il apprit que l'armée turque, rassemblée à Damas sous les ordres du pacha Abdallah, s'avançait à son tour.

Presque chaque jour, Djezzar organisait des sorties et nous faisait éprouver parfois des pertes sérieuses. La nuit, les assiégés allumaient des feux au haut des tours, sur les remparts et à l'extrémité des minarets.

Nos boulets faisaient de grands ravages dans la ville, et le peuple dut camper sur les places publiques. Pour se venger, Djezzar fit trancher la tête à tous les

commerçants français qui se trouvaient à Saint-Jean-d'Acre.

Ce jour-là, les grenadiers des 18e et 32e se portèrent sous les remparts et se cachèrent derrière des aqueducs jusqu'au lendemain.

Au point du jour, nos canons ouvrent un feu d'enfer contre la grande tour, et les sapeurs du général Caffarelli la minent sous une pluie de fer et de feu.

Soudain une détonation formidable ébranle le sol : la mine vient d'éclater, une brèche est ouverte dans l'épaisse muraille.

Le général Laugier s'élance, une échelle à la main, et crie :

« A moi, mes braves ! »

Laugier, héroïque, monte à l'assaut. La mort fait rage, les cadavres roulent sur la muraille ; le général avance toujours.

Mais un ennemi réussit à le frapper ; il tombe à son tour et rend le dernier soupir sur un monceau de cadavres.

Malgré les efforts héroïques de Kléber, l'assaut fut repoussé.

Une autre attaque fut tentée peu après, et les Français s'élancèrent à l'assaut après avoir épuisé leurs boulets ; mais ils ne purent parvenir à enlever la ville:

Il fallait faire face à l'armée de Damas, car nous allions nous trouver pris entre deux feux.

Bonaparte n'hésita pas à aller au-devant de cette armée.

Murat battit son avant-garde à Jacoub et à Tibériade, pendant que Junot, avec trois cents fantassins et cent cavaliers, remportait un brillant succès à Nazareth contre plus de trois mille cavaliers.

Ce combat fut vraiment héroïque.

Lorsque arriva sur notre poignée d'hommes la

trombe des Ottomans, les dragons crièrent : « Grenadiers, jusqu'à la mort ! »

Les grenadiers répondirent : « Dragons, jusqu'à la mort ! »

L'affaire ne finit qu'à la nuit. La plupart des soldats français étaient blessés ; mais des centaines de cadavres couvraient devant eux ce sol dont ils devenaient les maîtres.

Après ce succès, hélas ! sans grande portée, Junot rejoignit Kléber, et tous deux furent encore victorieux à Loubyeh, mais se virent cernés le 27 germinal dans la plaine que domine le mont Thabor.

Bonaparte accourut au secours de ses deux généraux avec la division Bon.

Kléber luttait depuis des heures à la tête de quinze cents hommes. Soudain un coup de canon lui annonce du renfort. Au même instant, un obus éclate entre deux escadrons ennemis qui s'écartent, et Kléber aperçoit Bonaparte enveloppé dans un nuage de poussière.

Ses hommes poussent des cris de joie.

« Que trois cents hommes, s'écrie Kléber, marchent sur la redoute ! »

Trois cents baïonnettes brillent aussitôt, et, dans un élan furieux, les retranchements ennemis sont enlevés au moment où Bonaparte entre en scène.

Une formidable décharge éclate : les cavaliers du pacha se jettent les uns sur les autres dans un désordre affreux ; les chevaux trébuchent sur des cadavres, s'abattent, se relèvent, et, poussés par leurs cavaliers affolés, gagnent le Jourdain qu'ils traversent.

Kléber, pendant ce temps, écrasait les fantassins, et Murat débloquait le fort de Saffet.

L'armée de Damas était détruite, mais les Français n'avaient plus de munitions.

Bonaparte revient alors devant Saint-Jean-d'Acre; mais il n'était pas possible, sans munitions, de pousser les travaux du siège.

Pour se procurer des boulets, on employait un stratagème des plus curieux.

Nos soldats faisaient, par petits groupes, des évolutions vers le rivage. Aussitôt Sydney-Smith tirait sur eux de toutes ses pièces. Les soldats français couraient alors après les projectiles de l'escadre anglaise qui s'enfonçaient dans le sable.

On les leur achetait au tarif suivant : vingt sous pour un boulet de 36, quinze sous pour un boulet de 10, dix sous pour un boulet de 8.

Les assiégés étaient repoussés lors de toutes leurs sorties; mais, derrière les murailles, ils résistaient à toutes les attaques de l'armée française.

Nous avions déjà perdu les généraux Caffarelli et Rambaud. Dans un dernier et suprême assaut, les généraux Bon, Fouler et Venoux succombèrent également; Croisier, Arrighi, Duroc, Eugène de Beauharnais furent grièvement blessés.

Bonaparte résolut d'abandonner ce siège qui lui coûtait si cher, et l'armée leva le camp dans la nuit du 1er au 2 prairial. La proclamation suivante expliquait ce départ :

« L'Égypte est menacée par nos ennemis de l'Occident. Que ferions-nous d'une place ravagée par la peste? Volons à de nouvelles victoires! »

Les maladies avaient enlevé trois mille hommes à l'armée; deux mille avaient été tués ou blessés au cours des sorties, batailles et assauts.

A son entrée en Palestine, l'armée de Bonaparte comptait treize mille hommes environ.

Huit mille seulement en sortirent.

LE VOL DE L'AIGLE

Les soldats de Bonaparte eurent à souffrir encore dans les sables du désert de Syrie ; mais la joie que leur causait le retour en Égypte les aida puissamment à supporter ces souffrances. Par une température de 43° à l'ombre, ils trouvaient la force de plaisanter.

C'est qu'ils fuyaient une terrible maladie : la peste. Le redoutable fléau faisait trembler ces braves, qui tant de fois avaient vu la mort de près dans les combats.

Le général en chef ne craignit pas, en passant à Jaffa, de visiter les malheureux pestiférés. Ce fut pour lui un spectacle cruel, et il dut se raidir pour essayer de consoler ces moribonds, pour tromper leur agonie en leur faisant espérer un prompt retour dans leur patrie, en leur parlant de cette France qu'ils aimaient tant et qu'ils ne devaient plus revoir.

Lorsque les tours et les minarets du Caire leur apparurent, enveloppés d'une lumière éclatante, les soldats poussèrent des cris de joie en brandissant leurs armes.

Ils espéraient jouir au Caire d'un peu de repos après tant de fatigues ; ils espéraient, après tant de combats, vivre une existence tranquille de garnison.

Hélas ! une armée turque venait de débarquer, sous la protection de l'artillerie anglaise, dans la rade d'Aboukir.

Il fallait se battre encore.

Le 25 juillet, Bonaparte abordait les ouvrages des Turcs, qui avaient enlevé déjà le fort d'Aboukir.

Le général en chef donna des ordres brefs, et des colonnes aussitôt se mirent en mouvement avec entrain.

L'infanterie enlève à la baïonnette les retranchements de gauche, pendant que la cavalerie charge la redoute de droite et en chasse l'ennemi.

Mais les choses ne vont pas si bien au centre, où les Français commencent à plier.

Le chef de la 22e met son chapeau au bout d'une épée.

« Allons, les enfants, s'écrie-t-il, suivez-moi, et la victoire est assurée ! »

Puis il s'élance sous la mitraille, tombe sur les Turcs, qui, se croyant vainqueurs, coupaient la tête aux blessés français.

A cette vue, les soldats de la 22e, fous de rage, deviennent des lions furieux et massacrent les misérables en hurlant : « Mort aux assassins ! pas de quartier ! »

Ce fut une véritable boucherie. Pendant près de huit heures, les Français sabrèrent et hachèrent, selon l'expression d'un témoin. Nombre de Turcs se noyèrent en essayant de traverser le fleuve ; la plage était tapissée de cadavres.

Trois mille hommes, dont le chef de l'armée turque, le pacha à trois queues Mustapha, s'étaient réfugiés dans le fort d'Aboukir. Bonaparte les bloqua, et bientôt la famine eut raison des assiégés. Dans la forteresse, on trouva les cadavres de tous les prisonniers français, que Mustapha avait fait égorger pour diminuer le nombre des bouches à nourrir.

Cette brillante victoire fortifiait considérablement la position de Bonaparte et semblait asseoir sa puissance en Égypte.

Le soir de la bataille, Kléber, enthousiasmé, avait dit à son chef :

« Général, vous êtes grand comme le monde ! »

Dès sa rentrée au Caire, Bonaparte adressa aux troupes une proclamation qui produisit sur tous une impression profonde, parce qu'elle semblait faire allusion au retour en France.

« Jouissons maintenant, disait le général, du fruit de nos conquêtes. Égyptiens, soyez heureux : les étrangers ne troubleront plus votre repos ni cette paix, si précieuse en Orient. Et vous, soldats français, enivrez-vous dans les plus doux transports ; vous voilà plus que jamais rapprochés de la France, de la patrie qui vous tend les bras. Que l'espoir le plus flatteur nourrisse vos âmes. »

Bien que Bonaparte eût été séduit par la magie de l'Orient, il n'avait jamais perdu de vue les affaires de France, et partout, aussi bien dans l'affreux désert de la Syrie que devant les Pyramides, il n'avait jamais cessé de caresser son rêve et d'en poursuivre la réalisation.

La France, depuis son départ, avait connu les mauvais jours, et la situation était loin de s'améliorer.

Au dehors, en Italie, en Allemagne, en Hollande, les armées de la République avaient eu des revers.

Au dedans, grâce à la faiblesse croissante du gouvernement, des conspirations éclataient, l'anarchie se développait.

La France courait des dangers sérieux.

Bonaparte avait prévu tout cela.

Après Aboukir, il estima que son heure était arrivée.

Il se croyait sûr de conduire les armées françaises à la victoire et de sauver la nation. Le peuple reconnaissant se chargerait alors de réaliser le rêve du

général glorieux, la France n'aurait rien à refuser à son sauveur.

L'exécution suivant toujours de près la pensée chez Bonaparte, il part du Caire quelques jours après avoir lancé sa proclamation aux troupes, passe dans le delta, se dirige sur Alexandrie et s'embarque pour la France dans la nuit du 5 au 6 fructidor, ayant laissé à Romanieh un pli pour Kléber.

Il emmenait avec lui les plus énergiques de ses lieutenants : Murat, Lannes, Junot, Bessières, Berthier.

L'aigle prenait son vol vers les sommets éclatants.

Après le départ de Bonaparte, Kléber se rendit à Romanieh, et, ayant ouvert le pli qui lui était destiné, y trouva, en même temps que des instructions sur la conduite à tenir, sa nomination de commandant en chef de l'armée d'Égypte.

La nouvelle le précéda au Caire, et lorsqu'il rentra dans cette ville, il fut acclamé par toute la population, dont les cris d'allégresse se mêlaient au bruit des salves d'artillerie des forts.

Il était dû à la troupe un fort arriéré de solde.

Le nouveau chef, pour mettre fin à cette situation, retrancha les frais de table de tous les généraux, fit suspendre les grands travaux commencés, augmenta les droits de commerce et taxa de huit cent mille livres les Cophtes, qui jusqu'alors avaient été exempts d'impôts.

La perspective de séjourner en Égypte ne réjouissait pas beaucoup Kléber, dont l'esprit était assez morose, et il se laissa très vite aller au découragement.

Il ne cacha pas ses sentiments, de sorte que l'armée ne tarda pas à les partager.

Marche dans le désert. (D'après Raffet.)

« Retourner en France, » tel était le rêve le plus cher des soldats de l'armée d'Égypte et de leur chef.

Ne pouvant plus résister au désir qui le tenaillait, Kléber signa la convention d'El-Arish avec Sydney-Smith, acte d'après lequel l'armée devait être transportée en France par des vaisseaux anglais.

Le gouvernement britannique ayant désavoué son représentant et exigé que les Français se rendissent à discrétion, Kléber retrouva toute sa vaillance, toute son énergie.

Il communiqua la lettre anglaise à ses soldats et la fit suivre de ces quelques mots :

« Nous saurons répondre à une lettre insolente par des victoires. Soldats, préparez-vous à combattre. »

Il tint parole : le 20 mars 1800, il écrasa l'armée turque à Héliopolis et reprit, après un sanglant combat, la ville du Caire, qui s'était soulevée derrière lui.

Le général habitait la maison de Bonaparte, place Ezbekieh.

Le 14 juin 1800, il se promenait seul dans le jardin de cette maison, rêvant probablement à la France, qu'il espérait bientôt revoir, lorsqu'un visiteur nommé Soliman s'avança vers lui et, lui saisissant une main comme pour la baiser, lui plongea, par quatre fois, un poignard dans la poitrine.

Kléber se traîna pendant quelques instants sur le sol en se débattant, puis il expira sans avoir pu prononcer une parole.

Cette scène rapide eut un seul témoin, le citoyen Protin, qui fut blessé en se portant au secours du général.

Soliman, condamné à avoir les poings brûlés et à

être empalé vif, montra devant la mort un extraordinaire courage.

A Kléber succéda Menou, qui était loin d'avoir la valeur de son prédécesseur et ne jouissait pas d'une très grande autorité.

Ayant appris par Friand que les Anglais venaient de débarquer dans la presqu'île d'Aboukir, il mit trop de lenteur dans ses opérations, donna aux Anglais le temps de se reconnaître et de s'organiser, et fut repoussé le 21 mars 1801, après un combat sanglant au cours duquel le général Lanus tomba héroïquement en enlevant sa division.

Vers la fin de la journée, le général en chef de l'armée anglaise, Abercromby, qui venait d'être frappé mortellement, s'écria :

« Je meurs content, car j'ai battu la première armée du monde ! »

Cet ennemi mourant rendait ainsi un superbe hommage à nos soldats.

Une nouvelle défaite à Canope mit les Français dans une situation extrêmement difficile. Enfin, le 2 septembre 1801, notre armée dut évacuer l'Égypte, qu'elle occupait depuis trois ans.

Elle comptait alors, selon la forte expression de l'un de ses officiers, moins de baïonnettes que de gens estropiés.

VI

LE CONSULAT

BRUMAIRE

En face de Fréjus, jardin fleuri que baigne la mer bleue, des vaisseaux se sont arrêtés et se balancent mollement, les voiles pendant le long des mâts, pareils à ces oiseaux marins qui se laissent bercer par le flot pour reposer leurs ailes.

On sait déjà, sur la côte, que l'un de ces vaisseaux porte le général Bonaparte, le chef glorieux dont la France attend la victoire au dehors et la tranquillité au dedans.

Toute une population se dirige vers le rivage; on se bouscule, on s'écrase, des bras agitent des chapeaux et des casquettes, des femmes pleurent de joie, tous crient : « Vive Bonaparte ! »

Le général descendit à terre aussitôt que les matelots eurent terminé leurs manœuvres.

Il fut entouré, pressé, presque porté en triomphe; chacun voulait le voir, le toucher, on lui baisait les mains, on baisait ses effets. C'était du délire.

Bonaparte remerciait avec beaucoup de modestie, essayait de calmer les plus enthousiastes.

Au fond, il était heureux.

La manifestation spontanée des habitants de Fréjus lui prouvait qu'il ne s'était pas trompé, qu'il avait bien choisi son heure.

Pendant qu'il déjeunait rapidement avant de se mettre en route pour Paris, un homme du peuple sollicita l'autorisation de le saluer et lui dit :

« Allez, général, battez et chassez l'ennemi. Ensuite nous vous ferons roi si vous le désirez. »

Il ne répondit pas; mais il serra la main de cet homme, et son sourire indiquait que la phrase ne lui avait pas déplu.

Pendant le voyage, un ami fidèle, qui était venu au-devant du général, le mit complètement au courant de la situation tant intérieure qu'extérieure de la France.

Elle n'était pas brillante.

Le Directoire, tout à sa politique révolutionnaire, avait trouvé le moyen de provoquer une nouvelle coalition de l'Europe.

Alors qu'une sage modération s'imposait, il pratiquait la violence, irritant les esprits au dedans, se créant des ennemis au dehors.

La Suisse avait été envahie, et l'on avait pillé son trésor. Le pape, chassé de Rome, avait été emprisonné. Le Piémont était passé sous la domination française, malgré le traité de Paris. La coalition s'était formée à la suite de ces agressions, et la France, vaincue partout, avait pu se croire perdue.

Brune et Masséna la sauvèrent, le premier par ses succès de Hollande, le second par sa remarquable campagne de Suisse et sa victoire à Zurich.

Enfin, l'empereur de Russie, se croyant joué par l'Autriche, se retira de la coalition.

Cette défection était d'autant plus heureuse pour nous que les Autrichiens, refoulant l'armée d'Italie, se portaient sur le Var.

A l'intérieur, l'anarchie pénétrait partout, faussant tous les rouages de la machine sociale, entraînant avec elle l'indifférence, la corruption, la débauche. Les finances se trouvaient dans un état lamentable; la misère augmentait sans cesse, le vol et le brigandage désolaient les campagnes.

Chaque jour on enregistrait quelque exploit des sinistres « chauffeurs », dont la trace est restée profonde dans les annales du crime; on apprenait l'attaque d'une diligence, l'assassinat d'un bourgeois paisible mais riche, ou l'apparition, sur un point ou sur un autre, d'une bande de faux monnayeurs.

Les passions politiques devenaient très vives. Le Directoire, menacé à la fois par les royalistes et les jacobins, ne trouvait plus de défenseurs. Les provinces se soulevaient, et la guerre civile paraissait inévitable.

Sieyès, l'un des cinq directeurs, déclarait qu'il fallait une tête et une épée pour sauver la France.

Comme tête, il n'en voyait qu'une : la sienne.

Il crut bientôt avoir trouvé une épée : celle de Bonaparte.

Les cinq directeurs étaient alors : Barras, Moulin, Gohier, Roger-Ducos et Sieyès.

Bonaparte parut vouloir reprendre sa tranquille existence dans l'hôtel de la rue Chantereine; mais, en réalité, il se sentait trop près du but, trop près de la réalisation de son rêve, pour ne pas essayer de pêcher en eau trouble.

Sa femme était très liée avec Mme Gohier, femme du directeur.

Il intrigua d'abord de ce côté, s'efforçant de gagner Gohier, qu'il savait honnête et énergique, c'est-à-dire, en somme, assez dangereux pour lui.

Joséphine réussit à séduire son amie, et, par elle, approcha le directeur. Bonaparte se réjouissait déjà, croyant tenir Gohier, lorsqu'il apprit que celui-ci, appuyé par Moulin, venait de proposer de l'éloigner en lui donnant un commandement militaire. C'était débuter par un échec. Le général se sentit deviné et en conçut quelque alarme.

Mais il n'était pas homme à s'arrêter en route.

Barras, méprisé de tous, ne pouvait le servir en rien. Roger-Ducos ne comptait guère et serait du côté du plus fort. Quant à Sieyès, Bonaparte le détestait parce qu'il le savait ambitieux et très disposé à pêcher, lui aussi, dans l'eau trouble qui bouillonnait partout.

Pour la même raison, Sieyès détestait Bonaparte.

Cependant ces deux rivaux eurent bientôt à combattre des ennemis communs, et ils songèrent à se rapprocher.

Lucien Bonaparte, qui venait d'être nommé président des Cinq-Cents, servit de médiateur, aidé en cela par Cambacérès et Telleyrand.

L'union ne tarda pas à se faire, et dès lors un coup d'État se prépara au milieu d'intrigues de toutes sortes.

La gloire de Bonaparte avait aidé à la fortune des siens. Joseph, en effet, venait d'acheter le superbe domaine de Mortefontaine. Le général s'y rendit avec quelques amis sûrs, et il est certain que l'entreprise y fut sérieusement discutée.

Arnault raconte en effet, dans ses Mémoires, que

Bonaparte, se promenant un jour avec Regnaud de Saint-Jean-d'Angely le long des étangs de Mortefontaine, fit une terrible chute de cheval et resta quelques minutes sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, Regnaud s'écria :

« Quelle peur vous m'avez faite, général !

— C'est pourtant cette petite pierre, répondit Bonaparte en montrant un caillou sur lequel avait buté sa monture, c'est pourtant cette petite pierre contre laquelle tous nos projets ont failli se briser. »

Sieyès ne manquait ni d'intelligence ni d'activité, et de plus il était fort entreprenant.

D'abord, il n'avait voulu voir en Bonaparte que le « sabre » nécessaire à sa combinaison ; il dut s'avouer bientôt que le général serait autre chose qu'un instrument.

Cependant il était trop tard pour faire machine en arrière, et Sieyès se dit qu'il valait mieux, après tout, partager le pouvoir que de manquer une occasion superbe.

Le soir du 15 brumaire, les dernières dispositions furent prises, le plan définitivement arrêté.

Au Directoire et aux deux Conseils, on substituerait un Consulat provisoire, composé de Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos ; on nommerait une commission législative prise dans les conseils, et l'on chargerait cette commission d'élaborer une constitution qui serait, dans les trois mois, soumise à la nation.

Rien ne transpira de ce plan. Les intimes du général eux-mêmes, dont la plupart devaient jouer un rôle dans l'affaire, attendaient le mot d'ordre et s'étonnaient qu'il ne vînt pas.

Le 15, il y avait soirée chez Bonaparte, et Joséphine faisait, avec une grâce infinie et un calme par-

fait, les honneurs d'un salon où toutes les factions, tous les partis se trouvaient représentés.

A un moment donné, raconte Arnault dans ses Mémoires, le ministre Fouché et le directeur Gohier avaient pris place sur le canapé de la maîtresse de maison.

« Quoi de neuf, citoyen ministre? demande Gohier en humant son thé.

— Rien, en vérité.

— Mais encore?

— Hum! toujours les mêmes bavardages.

— Comment! toujours la conspiration?

— La conspiration! fait Joséphine avec vivacité.

— Oui, la conspiration, dit le ministre; mais je sais à quoi m'en tenir. Fiez-vous à moi, citoyen directeur, je ne suis pas de ceux qu'on attrape. »

Fouché savait en effet à quoi s'en tenir, car il était lui-même parmi les conspirateurs.

Bonaparte avait écouté la conversation en souriant.

Arnault avait été envoyé rue Chantereine par Regnaud et Rœderer, qui attendaient le mot d'ordre chez Talleyrand, rue Taitbout.

« Est-ce pour demain? demanda-t-il à Bonaparte, après le départ des invités.

— La chose est remise au 18, » répondit le général le plus tranquillement du monde.

Et il ajouta :

« Venez demain prendre le thé. S'il y a quelque chose de changé, je vous le dirai. Bonsoir. »

En laissant croire qu'il n'y aurait pas changement de constitution, mais simplement de gouvernants, Sieyès et Bonaparte pouvaient compter sur le Conseil des Anciens, dont ils avaient le plus grand besoin.

Aux termes de l'article 102 de la constitution de l'an III, ce Conseil pouvait, par décret, changer le

lieu de résidence du Corps législatif. Les conspirateurs voulaient obtenir ce décret.

Ils l'obtinrent, et, le 18 brumaire, tout se passa le mieux du monde, la grande affaire se déroula comme une pièce de théâtre bien réglée : Sieyès, Roger-Ducos et Barras donnèrent leur démission. Les deux autres directeurs, Gohier et Moulin, qu'on n'avait pu séduire, furent enfermés chez eux. Les Anciens rendirent un décret fixant la résidence du Corps législatif à Saint-Cloud.

Santerre, qui essaya de soulever la populace, échoua complètement : la sympathie du peuple allait aux conspirateurs.

Mais tout n'était pas fini.

Le 18, on avait détruit ce qui existait. Le 19, il fallut reconstruire, donner à la France un nouveau gouvernement, et pour cela le concours des deux Conseils, réunis à Saint-Cloud, devenait indispensable.

Ce fut la partie difficile.

Murat gardait le palais de Saint-Cloud, où les républicains des deux assemblées formaient des groupes hostiles. Bonaparte, suivi de quelques grenadiers, visitait la galerie de Mars, où devaient se réunir les Anciens, et l'Orangerie, aménagée pour les Cinq-Cents.

Dès que ces derniers sont en séance, Delbrel escalade la tribune et s'écrie :

« De graves dangers menacent la République ; mais ceux qui veulent la détruire sont ceux qui, sous prétexte de la sauver, veulent changer la forme du gouvernement. Nous voulons la Constitution, nous sommes libres ici, et les baïonnettes ne nous effrayent pas ! »

Sur sa proposition, les membres de l'assemblée

renouvellent alors le serment de la Constitution en criant : « A bas les dictateurs ! »

Bonaparte, qui attend dans une pièce voisine en compagnie de Sieyès, craint alors que les Anciens ne se laissent ébranler et se rend au milieu d'eux.

Apostrophé par le républicain Linglet, qui lui enjoint de prêter, lui aussi, le serment de l'an III, il s'écrie :

« La Constitution, vous n'en avez plus ! Vous l'avez violée au 18 fructidor, au 22 floréal, au 30 prairial. La Constitution, vous n'en avez plus ! »

L'assemblée devenait houleuse ; il n'hésite pas à déclarer qu'il en appellera à ses soldats, si l'on veut le mettre hors la loi.

« Songez, dit-il, que je marche accompagné du dieu de la fortune et du dieu de la guerre ! »

Le président lui accorde alors les honneurs de la séance.

Ayant vaincu sur ce point, il court chez les Cinq-Cents, qui l'accueillent aux cris de : « A bas le dictateur ! » On l'entoure, on le pousse vers la porte, on le menace de *poignards* et l'on demande sa mise hors la loi.

Le président, Lucien Bonaparte, doit quitter l'assemblée sous la protection des grenadiers, le tumulte est à son comble.

Bonaparte manifeste un grand trouble ; mais Sieyès, plus calme, lui dit :

« Ils vous ont mis hors la loi, mettez-les donc hors de la salle. »

Les soldats crient : « Vive Bonaparte ! » et s'élancent dans la salle, Murat et Leclerc en tête.

« Au nom du général Bonaparte, dit Leclerc après un roulement de tambour, le Corps législatif est dissous. Que les bons citoyens se retirent ! Grenadiers, en avant ! »

Le général Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents. (D'après une estampe du recueil de Monnet.)

Les Anciens sont toujours en séance. On réunit en hâte une trentaine de membres favorables des Cinq-Cents, on les introduit dans la salle des Anciens, et l'on fait décider à ce Corps législatif improvisé : la suppression du Directoire ; la création d'un gouvernement provisoire, composé de Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos ; la création de deux commissions chargées de reviser la constitution ; l'expulsion de soixante membres de l'ancien Corps législatif.

L'assemblée, avant de terminer cette mémorable séance, déclara que « Bonaparte, les généraux et les troupes avaient bien mérité de la patrie ».

Pendant cette journée, si mouvementée à Saint-Cloud, un calme parfait avait régné dans la capitale.

Le 20, les consuls provisoires se réunirent au Luxembourg, et Bonaparte présida la réunion, ce qui fit dire à Sieyès : « Nous avons un maître. »

Dès la nomination des deux commissions prévues, Sieyès leur présenta un projet de constitution auquel il travaillait depuis longtemps. Ce projet, vivement attaqué par Bonaparte, fut rejeté.

Dans la nuit du 12 au 13 décembre, la nouvelle constitution, dite de l'an VIII, fut arrêtée par les Conseils, et on la promulgua le 25 décembre.

D'après cette constitution, le pouvoir exécutif était confié à trois consuls nommés pour dix ans et indéfiniment rééligibles, le premier consul ayant réellement entre les mains toute l'autorité.

Le pouvoir législatif appartenait à trois assemblées :

Le *Tribunat,* composé de cent membres choisis par le Sénat parmi les notabilités de la nation ;

Le *Corps législatif,* composé de trois cents députés ;

Le *Sénat,* comprenant quatre-vingts membres, dont soixante furent immédiatement nommés, les vingt

autres devant être nommés, à raison de deux chaque année, par le Sénat lui-même.

Enfin, le pouvoir exécutif devait être assisté par le Conseil d'État.

L'échec de son projet de constitution ayant prouvé à Sieyès qu'il y avait, en effet, un maître, il se retira et fut suivi dans sa retraite par Roger-Ducos.

Deux hommes de bon sens, honnêtes et droits, Lebrun et Cambacérès, les remplacèrent. Ces deux hommes devaient être des administrateurs et ne pouvaient porter ombrage au général Bonaparte.

Bonaparte prenait le pouvoir en un moment difficile.

Il sut se mettre à la hauteur de la situation, apporta dans le règlement des difficultés la méthode et l'esprit de décision dont il faisait preuve sur le champ de bataille, et fit immédiatement sentir partout son action.

D'abord, il voulut ramener le calme tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

A l'extérieur, il fit comprendre que la France désirait la paix, mais qu'elle serait toujours prête à défendre sa dignité et ses droits.

A l'intérieur, il abrogea la loi des otages, rapporta les lois qui privaient les nobles et les parents d'émigrés des droits politiques, autorisa la rentrée en France des proscrits du 18 fructidor et des prêtres déportés, mit fin aux soulèvements de Bretagne et de Vendée, et fit inhumer, avec les honneurs dus aux souverains, les restes du pape Pie VI, qui était mort à Valence.

Après avoir fait œuvre de pacificateur, il voulut faire œuvre d'organisateur.

Les finances étaient dans un tel état, que la rente cinq pour cent se cotait dix francs.

Bonaparte appela au ministère des finances un commissaire général des postes, Gaudin, qui, par d'heureuses réformes, modifia rapidement la situation, fit renaître la confiance et parvint à équilibrer le budget.

Poussé par ce ministre habile et clairvoyant, le gouvernement créa la banque de France.

Dans l'administration territoriale, des réformes importantes furent également effectuées.

La loi du 28 pluviôse an VIII subdivisa les départements en *arrondissements* et les arrondissements en *communes*. Un préfet dans chaque département et un sous-préfet dans chaque arrondissement représentèrent le pouvoir exécutif.

La commune devait être administrée par un maire assisté d'un ou plusieurs adjoints et par un conseil municipal.

Le pouvoir législatif était représenté, dans le département, par un conseil général.

La justice ne fut pas oubliée. Le consul Lebrun, ancien secrétaire de Maupeou, établit une loi sur l'organisation des tribunaux, qui fut promulguée le 27 ventôse.

Toutes ces réformes, dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir, augmentèrent la popularité du premier consul et la puissance du nouveau gouvernement.

Aussi, le 7 février 1800, la constitution de l'an VIII, soumise à la sanction du peuple, obtint 3011007 *oui*, contre 1562 *non*.

C'était un triomphe.

Fort de l'approbation du peuple et confiant désormais en l'avenir, le premier consul s'installa, le 19 février, dans le palais des Tuileries.

Ce jour-là, devant une fenêtre de cette demeure royale, Bonaparte rêva longtemps.

En pénétrant dans le palais, il avait lu sur une muraille cette inscription : « *Le trône, renversé le 10 août, ne se relèvera jamais.* »

Et il avait souri.

MARENGO

Bonaparte prouva qu'il désirait réellement la paix en écrivant, le 5 nivôse an VIII, au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne une lettre dans laquelle il leur demandait de mettre fin aux hostilités.

Le cabinet anglais répondit en demandant le rétablissement de la maison de Bourbon.

Cela équivalait à une nouvelle déclaration de guerre.

Depuis le mois de décembre 1799, on ne se battait plus.

Au printemps de 1800, l'Autriche se mit en campagne.

Masséna, qui opérait en Italie, n'avait que trente-six mille hommes à opposer aux cent vingt mille Autrichiens de Mélas ; il fut battu et s'enferma dans Gênes avec une quinzaine de mille hommes, alors que le reste de son armée était rejeté sur le Var.

Le siège de Gênes est resté justement célèbre ; Masséna immobilisa pendant près de deux mois l'armée ennemie, lui tuant ou lui prenant plus d'hommes qu'il n'en avait lui-même.

L'Autriche avait organisé une seconde armée sous les ordres de Kray, dans le but d'opérer sur le Rhin.

Bonaparte chargea Moreau de marcher contre Kray.

Moreau battit les Autrichiens à Stockach, à Engen, à Mœsskirch, et les enferma dans le camp retranché d'Ulm.

Pendant ce temps, le premier consul formait une armée de réserve avec des corps isolés qu'on acheminait sans bruit vers Genève et Lausanne, et, du palais des Tuileries, suivait les mouvements de Mélas.

« Ce pauvre M. de Mélas passera par Turin et se repliera vers Alexandrie, dit-il un jour à Bourrienne, son secrétaire; je traverserai le Pô, je le joindrai sur la route de Plaisance, dans les plaines de la Scrivia, et je le battrai là... »

Et il posa une fiche sur San-Giuliano.

Bonaparte quitta Paris le 6 mai et rejoignit l'armée de réserve à Genève.

Il trouva dans cette ville le général du génie Marescot, qui venait de faire une reconnaissance dans les Alpes et se prononça pour le passage par le Grand-Saint-Bernard, ajoutant toutefois que l'opération serait difficile.

« Difficile, soit, fit le premier consul; mais est-elle possible?

— Je le crois, mais il faudra des efforts extraordinaires.

— Eh bien, partons! »

Bonaparte s'arrêta dans le Haut-Valais, à Martigny, et y séjourna trois jours, dans la maison de convalescence des religieux du Mont-Saint-Bernard, afin de surveiller le passage de ses troupes.

L'avant-garde, commandée par Lannes, s'était avancée jusqu'à Saint-Pierre, hameau de quarante feux environ situé au pied du mont, qui devait, pendant deux mois, servir d'entrepôt pour l'artillerie.

Nos soldats contemplaient avec étonnement la montagne sauvage couverte d'une neige éblouissante et de glaces amoncelées que n'égayaient ni une touffe d'herbe ni un arbuste, où nul oiseau ne chantait.

Déjà les canonniers s'étaient mis au travail, — et quel travail! — sous la direction de l'inspecteur d'artillerie Gassendi.

Il fallut démonter les canons, les caissons, les forges; on glissait les pièces dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auge, on chargeait les essieux et les caissons sur des traîneaux fabriqués à Auxonne, on enfermait les munitions dans des caisses de sapin que devaient porter les mulets.

Enfin l'armée s'ébranla lorsque tous les bagages eurent été renvoyés sur Lausanne.

Il fallait un bataillon tout entier pour traîner une pièce de canon et son caisson, et c'est au prix d'efforts inouïs, de fatigues terribles, que l'on put mener à bien une tâche qui semblait dépasser la limite des forces humaines.

A la file indienne, l'armée s'est engagée dans un étroit sentier bordé d'une neige gelée qui, çà et là, couvre des précipices; parfois la file contourne un roc grisâtre coiffé de glace. De loin, on dirait un immense serpent déroulant paresseusement ses anneaux dans la blancheur monotone.

Les hommes parlent bas, comme s'ils craignaient de troubler le lourd silence qui pèse sur ces lieux sauvages; une angoisse indéfinissable étreint les cœurs.

De temps à autre la tête s'arrête, ce qui produit une sorte de flottement dans l'immense file.

Pendant les haltes, la plupart des soldats trempent leur biscuit dans la neige fondue et déclarent le mets délicieux.

« Goûtez-en, dit à son capitaine un grenadier de la 6e légère, c'est meilleur que du gâteau. »

Le premier consul accompagne la troupe, monté sur un mulet que conduit un guide.

Il fallut cinq heures pour grimper de Saint-Pierre au couvent.

A l'arrivée, les hommes poussent des cris de joie en apercevant des tonneaux de vin qui les attendent.

Chacun reçoit une tasse d'excellent vin et en savoure le contenu. Bonaparte est entré dans le monastère avec le prieur de la maison de convalescence, qui a suivi les troupes.

Au bout d'une heure, il en sort et donne le signal de la descente, descente terrible pendant laquelle on risque de disparaître dans des crevasses formées par la fonte des neiges ou de rouler dans des gouffres.

Le consul voulut prendre au plus court et s'engagea dans un sentier si rapide qu'il dut bientôt s'asseoir et se laisser glisser dans cette posture amusante et peu consulaire, sur une longueur de près de cent mètres.

Enfin il put se relever et se plaça au milieu d'une troupe d'infanterie, précédé de ses aides de camp, Duroc, Le Marois et Merlin, et des officiers de son état-major.

A neuf heures du soir, l'avant-garde occupa la ville d'Aoste. Le Grand-Saint-Bernard était vaincu.

Les troupes marchaient depuis minuit.

Le lendemain, le consul entrait à son tour à Aoste, où une députation de la municipalité vint le complimenter et le conduisit à l'évêché.

Il s'arrêta cinq jours dans cette petite ville du Piémont, où l'armée put s'alimenter grâce à des réquisitions faites dans la vallée.

Le général en chef s'établit avec Berthier, son chef d'état-major, dans un couvent d'où l'on apercevait le célèbre fort de Bard, ouvrage formidable qui menaçait d'arrêter l'armée tout entière, de la forcer à s'entasser dans une gorge où elle n'aurait pu se ravitailler.

Le général Lannes, qui avait poussé jusqu'à Châtillon, se trouva en présence d'une troupe ennemie qui gardait un pont jeté sur un précipice.

Bravement, le chef de brigade Fournier charge à la tête du 12e hussards, s'empare de quarante cavaliers, de deux cents fantassins et d'un canon, et poursuit les fuyards jusqu'au fort, où ils s'enferment après avoir levé le pont-levis en toute hâte.

Vingt-deux pièces de canon, plusieurs mortiers, beaucoup d'ouvrages avancés défendent l'imprenable rocher de Bard.

Bonaparte, pourtant, ordonne l'assaut.

Il est onze heures du soir. Dans la lueur douce de la lune, tous les pics prennent une apparence de fantômes; un calme étrange, un silence angoissant règnent sur la nature sauvage.

Cherchant l'ombre, des hommes marchent, se glissent à travers des blocs de rochers, s'approchent du fort, gagnent les palissades.

Ces hommes sont des grenadiers que conduit le chef de la 58e demi-brigade.

Soudain, des centaines d'éclairs illuminent la nuit, on entend le crépitement d'une vive fusillade.

Le fort se défend.

« A la baïonnette ! » hurle le chef de la 58e.

Au même instant, une pièce admirablement pointée par le canonnier Renaud, du 1er régiment d'artillerie, envoie un boulet sur l'ennemi, qui fuit vers la forteresse devant les baïonnettes des héroïques grenadiers.

Bientôt le canon tonne partout. La mitraille, les grenades, les balles, les blocs de pierre écrasent nos soldats; le chef de brigade tombe, mortellement blessé; le général Dufour, qui a suivi les grenadiers, reçoit une blessure grave.

L'expérience est faite : on ne peut enlever le fort.

« Nous le tournerons, » déclare le général en chef, très calme.

On se mit à la recherche d'un passage et l'on découvrit qu'en escaladant le rocher Albaredo l'on pouvait ensuite descendre, — dégringoler, plutôt, — sur une route qui bordait la hauteur. Le mouvement commença immédiatement.

Pendant l'escalade, les hommes servaient de cible aux canons d'une batterie, et l'on dut laisser entre chacun d'eux un intervalle de dix pas.

Mais les artilleurs français grillaient d'envie de répondre aux canons de Bard.

Malgré le danger d'une telle manœuvre, ils réussirent à hisser une pièce de 4 à plus de quatre cents mètres de hauteur, la logèrent dans une fente de rocher et ouvrirent le feu sur l'ennemi stupéfait.

On ne pouvait songer à faire passer les canons par l'Albaredo : il fallait ou abandonner les pièces ou défiler sous le fort de Bard.

Le commandant du fort, qui voyait avec rage nos soldats sur le rocher, se consolait en pensant qu'au moins les canons ne passeraient pas.

Il se trompait.

Les roues des affûts et des caissons furent enve-

loppées avec du foin, on couvrit le pavé de fumier pour amortir le bruit des voitures, et, sans hésitation, de braves soldats tentèrent l'aventure.

Trente hommes, attelés à la prolonge d'une pièce ou d'un caisson, saisissaient le moment favorable et partaient sans bruit.

Quelquefois, l'ennemi, dans l'ombre, apercevait ces ombres. Alors une décharge éclatait et plusieurs Français tombaient tués ou blessés.

Plusieurs fois, pendant le passage de l'armée, le premier consul monta sur l'Albaredo, en compagnie du général Berthier, pour surveiller les travaux de l'ennemi.

Dans la matinée, fatigué par la montée et par la chaleur, il s'endormit au frais, sans souci de la mitraille.

Devant le consul endormi, des centaines d'hommes défilèrent.

Sous le ciel d'un bleu pur, dans l'or fauve du soleil, le spectacle était curieux et touchant.

Les rudes visages des grenadiers tournés vers le chef prenaient une expression de tendresse; et chacun de ces hommes que la mort guettait, qu'un boulet pouvait couper en deux, évitait de faire du bruit en passant, de peur de troubler le sommeil du général, marchant doucement, comme une mère autour du berceau de son enfant.

Le gros de l'armée, quarante mille hommes environ, venait de franchir le Grand-Saint-Bernard. La gauche, sous Moncey, passait le Saint-Gothard, et la droite, sous Thureau, traversait le Mont-Cenis.

On rencontra bientôt l'ennemi. Lannes, qui commandait l'avant-garde, le culbuta, emporta Ivrée d'assaut et fit deux cents prisonniers.

Le premier consul resta quatre jours dans cette

ville, et, sur son ordre, tous les boulangers furent mis en réquisition pour le service de l'armée, qui, depuis huit jours, manquait de pain.

Devant les troupes françaises, six mille ennemis s'étaient rassemblés et se retranchèrent à Romano, que couvrait une rivière profonde, la Chiusella.

Ces ennemis ne prirent même pas la peine de couper le pont jeté sur cette rivière.

On disait en effet, dans le pays, que l'armée française était commandée par un aventurier et non par Bonaparte lui-même, et que cette armée se composait d'une tourbe d'Italiens réfugiés, sans artillerie ni cavalerie.

Lannes détrompa cruellement les défenseurs de Romano en les chassant de la ville, où ils laissèrent de nombreux morts et blessés.

Pendant que l'avant-garde de Lannes s'avançait vers le Pô, le général Thureau enlevait Suze.

L'armée entra ensuite à Verceil, traversa le Tessin sous le feu de l'ennemi, passa par Novare et se dirigea sur Milan, dont la citadelle était occupée par quatre mille Autrichiens.

Nos soldats furent accueillis avec enthousiasme par les habitants de cette grande ville.

« Le coup d'œil le plus beau, le moment le plus flatteur, a écrit un sous-officier des grenadiers de la garde, ce fut lorsque nous arrivâmes sur la place du Dôme et que le héros qui nous commandait jouit du sublime élan que donnait la reconnaissance au peuple nombreux qui emplissait cette vaste enceinte. Les applaudissements réitérés, les cris de : « Vive Bonaparte ! Vive l'armée française ! » pénétraient profondément dans nos âmes et nous donnaient la douce fierté qui sied toujours à des vainqueurs. »

Le premier consul descendit au palais de l'archiduc, sur la place du Dôme, et n'y trouva pas un fagot pour se réchauffer et sécher ses effets mouillés par une violente pluie d'orage.

Il resta sept jours à Milan et laissa ses soldats jouir des plaisirs que leur offrait la ville, estimant que ces braves, à qui il venait de demander un effort considérable et dont il attendait plus encore, avaient besoin de se détendre.

Mélas ignorait les mouvements de Bonaparte, et, lorsqu'on les lui apprit, il n'y voulut point croire. Mais les nouvelles qu'il reçut de Milan lui ouvrirent enfin les yeux, et il comprit que le premier consul cherchait à le couper de ses communications avec l'Autriche et à l'envelopper ; la seule issue qui lui restait encore, par la droite du Pô, allait se trouver fermée.

Elsnitz, son lieutenant, opérait sur le Var. Rappelé, il se mit en devoir d'obéir ; mais, en route, il fut écrasé par Suchet, qui lui fit perdre dix mille hommes.

Suchet se porta aussitôt sur Gênes, mais il arriva un jour trop tard, le 5 juin : Ott avait obtenu, la veille, l'évacuation de cette ville, dont quinze mille habitants étaient morts de misère.

Le siège avait été terrible, et Masséna sortait grandi de l'aventure.

Ott se dirigea rapidement sur Plaisance par le col de la Bochetta, afin d'empêcher les Français de passer sur la rive droite du Pô. Mais Lannes avait déjà franchi le fleuve et occupait le défilé de Stradella, qui mettait en communication Plaisance et Alexandrie. Le 9 juin, Ott, vaincu à Montebello malgré une résistance acharnée, fut rejeté sur la Bormida avec une armée désemparée qui laissait des centaines de morts

sur le champ de bataille et des milliers de prisonniers entre nos mains.

Mélas se trouvait placé dans une situation telle, qu'une seule bataille devait forcément terminer la campagne.

Les passages du Pò étaient, en effet, gardés de Pavie à Plaisance, ce qui rendait la retraite impossible pour les Autrichiens.

Mélas devait vaincre ou assister à la ruine complète de son armée.

Dans ces conditions, la lutte devait être terrible.

Le 12 juin, Bonaparte quitta la Stradella, où il avait son quartier général, pour se porter au-devant de l'ennemi.

Il le chercha d'abord dans la plaine de la Servia et détacha Desaix sur Novi avec une division.

Il ne le trouva que le 15 juin, devant la Bormida.

Mélas avait pris l'héroïque parti de se faire jour les armes à la main.

Ce jour-là, le consul, avec sa garde à cheval et une pièce d'artillerie légère, côtoya Marengo. On le vit traverser la plaine, examiner attentivement le terrain et donner fréquemment des ordres aux officiers de son état-major.

L'armée, qui avait pris position devant Tortone en colonne par divisions, abandonna la position pour marcher sur Alexandrie.

Il pleuvait, les hommes étaient trempés jusqu'aux os.

Quelques chasseurs apportèrent des fagots et l'on alluma un grand feu autour duquel se rangea l'état-major.

Bonaparte mit pied à terre et vint se chauffer lui aussi.

Bientôt on lui amena plusieurs prisonniers, qu'il

interrogea, notamment un officier de la légion de Bussy, décoré de la croix de Saint-Louis.

« Quel est donc cet homme qui porte une redingote grise? demanda l'officier de Bussy au capitaine Barbanègre, des grenadiers à cheval.

— C'est *Lui!* répondit Barbanègre.

— Qui, lui?

— Mais Bonaparte, donc! »

L'officier autrichien sembla frappé de la foudre.

« Bonaparte! balbutia-t-il; lui, ce grand général, dans cette petite redingote grise toute mouillée!

— Mon Dieu, oui, fit Barbanègre, bon enfant; croyez-vous donc qu'il faut être doré sur tranches pour gagner des batailles? »

Le jour se lève, un jour froid et gris qui répand une impression de tristesse sur l'immense plaine boueuse où dorment les soldats français, et dont le sol, bientôt, boira le sang de milliers de braves.

Soudain on entend comme un fracas de tonnerre.

Aussitôt les hommes sont debout, frémissants.

« C'est le canon, disent-ils, le canon de l'avant-garde.

— Nous avons le temps de déjeuner, font les vieux grenadiers en bourrant leur pipe; on accorde seulement les violons. »

On apprit que le général Berthier s'était transporté sur le champ de bataille, et bientôt des aides de camp arrivèrent à chaque instant pour tenir le consul au courant des progrès de l'ennemi.

Vers 9 heures, on reçut les premiers blessés; ils racontèrent que toute l'armée autrichienne était là et ils maudissaient le destin qui les forçait à abandonner déjà le combat.

« Cette fois, les enfants, firent les vieux grenadiers,

attention, la danse va commencer, et une fameuse danse!... Ces Autrichiens sont des braves à trois poils. »

Il était 11 heures. Le tonnerre des canons et le crépitement de la fusillade augmentaient d'intensité et le bruit paraissait se rapprocher.

Bonaparte se mit en selle et partit au galop, au moment où arrivait un véritable convoi de blessés.

« On regrette, dit le consul, de n'être pas blessé comme eux et de ne pas partager leur douleur. »

La ligne ennemie avait près de deux lieues d'étendue, mais l'action était surtout ardente à San-Stefano.

Toutes nos troupes s'engageaient, mais Bonaparte n'avait qu'une vingtaine de mille hommes à opposer aux masses énormes de Mélas.

Notre aile gauche, commandée par Victor, commençait à plier, des unités d'infanterie reculaient sous un feu d'enfer; on voyait courir des soldats couverts de sang qui portaient des blessés sur leurs épaules et qu'une balle, souvent, arrêtait en route.

Très calme, le premier consul se porte en avant, harangue les hommes qu'il rencontre.

On crie : « Vive Bonaparte! » Le moment est solennel.

En effet, une nuée de cavaliers autrichiens débouchent dans la plaine et se forment en bataille, face à Bonaparte, que protège sa garde à cheval.

De toutes parts, les balles pleuvent, la mitraille fait rage; on entend une immense rumeur faite de mille cris.

Soudain, dans cette rumeur, éclate le bruit d'un galop furieux, et toute la cavalerie autrichienne s'élance sur nos fantassins.

« Feu! »

Une grêle de balles s'abat sur cette cavalerie, nos

canons la couvrent d'obus; des hommes, des chevaux roulent sur le sol dans un pêle-mêle affreux, on voit des sabres se lever et s'abaisser; des chevaux s'échappent, fous de douleur ou de peur, les uns sans cavalier, les autres traînant un corps sanglant accroché à l'étrier.

Un nuage rapide, à ce moment, semble passer sur la plaine : ce sont les dragons de Murat qui attaquent de flanc la cavalerie ennemie.

Mais, derrière cette cavalerie, il y a des masses profondes d'infanterie, il y a des canons. Nos troupes de première ligne vont être écrasées. Bonaparte fait un geste, prononce un mot :

« La garde ! »

Aussitôt, muraille vivante, les grenadiers à pied de la garde consulaire s'avancent, alignés comme à la parade, et, sans la moindre hésitation, se portent vers l'ennemi.

Ils sont cinq cents, sans artillerie, sans cavalerie, et ils vont soutenir le choc furieux de toute une armée.

Le spectacle est sublime : les magnifiques soldats marchent comme des automates, et, dans la fumée qui les entoure, on croirait voir des dieux que la mort ne peut atteindre.

Un boulet emporte trois grenadiers et un fourrier placé en serre-file. Les baïonnettes n'ont même pas un frisson.

L'infanterie ennemie les fusille à cinquante pas, la cavalerie les charge par trois fois.

Ils forment un carré, placent au centre leur drapeau et leurs blessés et se mettent à tirer sans hâte, comme à l'exercice, ne s'interrompant que pour présenter aux cavaliers la pointe de leurs baïonnettes.

Bonaparte les contemple, une flamme aux yeux, émerveillé et ému d'une telle bravoure. Et pourtant il

connaît ses grenadiers ; il les connaît, mais ne peut cesser de les admirer.

Le carré, enfin, n'a plus de cartouches.

Alors la merveilleuse phalange se reforme, et tranquillement, sous le déluge de fer, les grenadiers reviennent, au pas, vers l'arrière-garde.

La route traverse un défilé formé d'un côté par un bois et de l'autre par des vignes très touffues ; à gauche, le village de Marengo flanque la position.

Le consul est là, encourageant les défenseurs du défilé, que foudroient trente pièces de canon.

Des hommes tombent à chaque instant, coupés en deux ; des arbres s'abattent avec fracas et écrasent les blessés ; les cadavres tapissent le sol.

Bonaparte est entouré d'hommes admirables.

Sous ses yeux, le fusilier Touchard tue trois cavaliers et dégage un officier fait prisonnier ; le sergent Mathieux-Facdonnel rallie ses soldats sous le feu, et, tous les officiers ayant été tués, entraîne plusieurs fois sa section à la baïonnette.

Soudain on entend des cris joyeux : un sergent des grenadiers, Duret, secondé par son camarade Devaud dit Devosse et par les caporaux Dopille, Deloquelle dit Bloquelle et Carpentier, vient de s'emparer d'une pièce de canon et la pointe sur l'ennemi.

Malgré tant d'héroïsme, l'armée française, écrasée par des forces très supérieures, reculait de toutes parts : le centre fléchissait, l'ennemi dépassait et tournait les ailes, les tirailleurs avaient perdu leurs unités, un tiers de l'effectif se trouvait hors de combat, et nombre d'hommes devaient, faute de voitures, s'employer au transport des blessés.

Seules, les troupes qui défendaient le défilé, soutenues par la présence du premier consul, résistaient encore.

Bonaparte bravait la mort. Au milieu des boulets qui soulevaient la terre entre les jambes de son cheval, entouré de morts et de blessés, il donnait des ordres avec son sang-froid habituel, aussi calme que dans son salon des Tuileries.

Des soldats le supplièrent de se retirer; il n'en voulut rien faire.

Le moment était critique.

L'ennemi, ne pouvant forcer le défilé, avait établi une ligne d'artillerie formidable et jetait son infanterie dans les vignes et dans le bois

La cavalerie, rangée derrière les canons, se préparait à charger.

La bataille semblait perdue.

Elle l'était.

Et pourtant jamais, peut-être, Bonaparte n'avait paru plus grand à ses soldats.

Le général Mélas, qui était épuisé de fatigue et avait eu deux chevaux tués sous lui, abandonna le champ de bataille, croyant la victoire assurée, et rentra rapidement à Alexandrie, d'où il expédia des courriers à toute l'Europe pour annoncer la défaite de Bonaparte.

Son chef d'état-major, Zach, avait été chargé par lui d'en finir avec les Français.

Au moment où les héroïques soldats qui gardent le défilé se préparent à mourir pour empêcher le premier consul d'être enlevé par la cavalerie qui va, dans un instant, les écraser de sa masse, on aperçoit, au fond de la vaste plaine, comme un nuage qui s'avance.

Ce nuage est couronné d'acier.

Tout à coup, quelque chose se détache du nuage sombre et, comme sous le souffle d'un vent de tem-

pête, ce quelque chose semble poussé vers le défilé tragique.

Bientôt on distingue un cavalier vêtu d'un costume bleu sans aucune broderie et sans galons, coiffé d'un chapeau sans plumes et chaussé de bottes à l'écuyère.

Alors, dans le fracas des canons, un hurlement de joie part des rangs français. Tous ont reconnu le cavalier bleu, et il semble à tous que la mort recule à mesure que s'avance le cheval blanc d'écume de ce superbe cavalier.

Bonaparte s'est dressé sur ses étriers, son regard brille un peu et une douce émotion l'étreint.

« Desaix, brave Desaix! » murmure-t-il.

Une immense acclamation éclate :

« Vive Desaix! »

Desaix a entendu le canon de Marengo et il a rebroussé chemin aussitôt.

« J'arrive un peu tard, dit-il simplement à Bonaparte; mais nous avons encore le temps de gagner une bataille. »

Il forme alors sa division en colonne serrée devant les canons ennemis, et le consul, les généraux, tous les officiers de l'état-major, passent une revue qui dure près d'une heure, heure terrible, revue sans précédent : l'artillerie autrichienne foudroie la division, chacune de ses volées emporte des files entières, des rangs entiers. Pas un homme ne quitte l'attitude du soldat sous les armes, pas une tête ne bouge, pas un fusil ne tremble dans la main de son possesseur. Lorsque la mitraille ouvre une brèche, on serre simplement les rangs sur les cadavres.

Le courage de ces soldats de France est presque effrayant.

Chacun d'eux, chacun de ces géants ne désire

qu'une récompense : entendre Desaix lui dire : « Je suis content de toi. »

La revue passée par Bonaparte n'était pas seulement une coquetterie sublime devant la mort ; elle avait un but : ranimer l'ardeur et l'espoir des soldats qui battaient en retraite, leur donner le temps de se ressaisir et de venir se joindre aux troupes de Desaix.

Le procédé ne pouvait manquer de réussir ; des fantassins, des cavaliers accouraient de tous les points du champ de bataille, désireux de partager la gloire des camarades qui allaient charger.

Dans les rangs de la magnifique phalange, on bout d'impatience : le tambour, l'œil fixé sur la canne de son major, attend le signal ; le trompette, le bras levé, se prépare à sonner.

Desaix fait un geste.

Un roulement de tambours, un rugissement de cuivre.

« La charge ! »

Un fleuve de baïonnettes roule ses flots furieux dans le défilé, balaye tout ; les grenadiers marchent sur les morts, sur les mourants, sur les blessés, s'enfoncent dans une boue sanglante.

Le sergent Boisson (Denis), de la 96e demi-brigade, entraîne son unité, qui n'a plus d'officiers, et exécute des charges merveilleuses.

Un fusil d'honneur le récompensera.

Le sergent Buisson (Jean-Louis), de la même demi-brigade, voyant son capitaine au pouvoir de l'ennemi, jette son sac, se précipite dans les rangs autrichiens et ramène son chef.

Le sergent Jacquinot (Claude), de la 6e demi-brigade, voyant que des compagnies, qui manquent de cartouches, sont sur le point de se replier après avoir franchi le défilé, rappelle à ses camarades que les

Français armés de baïonnettes n'ont pas besoin de poudre.

Le soldat Pillot (François), de Laville (Manche), fait plusieurs prisonniers.

Le sergent Géhin (Jean-François), de la 6e demi-brigade, s'aperçoit qu'un escadron autrichien, en se sauvant, va tomber sur le général en chef. Il court au-devant de l'escadron, fait feu, et crie au général : « Retirez-vous, c'est l'ennemi ! »

Il faudrait un volume pour enregistrer les actes individuels de bravoure qui sont accomplis dans l'effroyable mêlée.

Chaque chef, parvenu sur le revers du défilé et prêt à entrer dans la plaine, forme sa division en bataille.

Les troupes françaises présentent alors un front formidable. A mesure que les pièces arrivent, elles sont mises en batterie et vomissent la mort sur les ennemis épouvantés.

Ils reculent et leur cavalerie charge alors en masse avec furie; mais la mousqueterie, la mitraille, les baïonnettes l'arrêtent court.

Un caisson saute dans les rangs ennemis : l'effroi redouble, de grands cris éclatent, la scène de mort est voilée par un épais nuage de fumée.

Les grenadiers exécutent d'eux-mêmes une nouvelle charge à la baïonnette en poussant d'épouvantables clameurs.

Cette fois les Autrichiens reculent, puis la terreur les empoigne, la panique se met dans leurs rangs.

La cavalerie française entre alors en ligne et se précipite dans la plaine pendant que, sur la droite, Desaix enlève encore une fois ses merveilleux et héroïques soldats.

A gauche, le général Victor emporte Marengo et pousse vers la Bormida.

Au centre, Murat s'avance contre une masse imposante de cavalerie.

Plusieurs demi-brigades évoluent rapidement pour s'emparer du pont et couper à l'ennemi sa route de retraite.

Le général Kellermann fils, avec huit cents cavaliers appartenant à plusieurs régiments, fait mettre bas les armes à six mille grenadiers hongrois ; et le soldat Riche, du 2e régiment, s'empare du général Zach, chef d'état-major de Mélas.

Le soldat Plisson (Charles), de Drucour (Aisne), enlève un canon.

Le caporal Levert (François), de la 6e demi-brigade, somme de se rendre trente Autrichiens établis dans une cassine ; sur leur refus, il enfonce la porte à coups de crosse et les fait tous prisonniers.

Le dragon Jousse, du 8e régiment, s'empare d'un drapeau après avoir massacré ses défenseurs.

C'était la victoire ; mais cette victoire allait coûter à notre armée son chef le plus aimé, à la France l'un de ses plus glorieux généraux.

Desaix, l'héroïque cavalier bleu, tombe, frappé à mort, dans les bras du jeune Lebrun.

On a mis dans sa bouche des paroles sublimes ; or il mourut sans avoir pu prononcer un mot.

Ce héros n'avait pas besoin des paroles qu'on lui prête : sa gloire vivra aussi longtemps que vivra notre histoire.

Les Autrichiens essayèrent de résister encore ; mais ils furent écrasés et repassèrent la Bormida dans un affreux désordre, laissant trois mille prisonniers et quarante canons entre nos mains et près de sept mille hommes, morts ou blessés, sur le champ de bataille.

Le quartier général servit d'ambulance. Plus de

trois mille blessés français et autrichiens furent entassés dans la cour, dans les granges, dans les écuries, dans les étables et jusque dans les caves et les greniers.

Tous ces malheureux poussaient des cris de douleur et réclamaient l'intervention des chirurgiens.

Un armistice suivit la rude et glorieuse bataille, à la grande joie des soldats, qui étaient brisés de fatigue.

Les malheureux Autrichiens durent, le lendemain, défiler sur le champ de bataille tapissé de leurs morts.

Pour sauver ce qui restait de son armée, Mélas dut signer l'armistice d'Alexandrie, par lequel les Autrichiens s'engageaient à se retirer derrière le Mincio et nous abandonnaient la région comprise entre cette rivière et les Alpes, la Lombardie, le Piémont, la Ligurie, les Légations, Turin, Alexandrie et Gênes.

De Marengo, Bonaparte écrivit, le 27 prairial (16 juin), une nouvelle lettre à l'empereur d'Autriche pour l'engager à transformer l'armistice en une paix définitive.

L'illustre guerrier trouvait des accents superbes pour plaider la cause de l'humanité.

« C'est sur le champ de bataille de Marengo, écrivait-il, au milieu des souffrances et environné de quinze mille cadavres, que je conjure Votre Majesté d'écouter le cri de l'humanité. »

Après avoir écrit cette lettre, le premier consul partit pour Milan, où il se rendit d'une traite, accompagné des chasseurs de la garde.

Au moment où il quittait Marengo, il vit arriver les soldats français qui avaient été faits prisonniers pendant la bataille et que les Autrichiens nous rendaient.

Ces braves saluèrent le général d'acclamations enthousiastes.

Bonaparte s'entretint avec quelques officiers, puis il se mit en route.

A Milan, on nous croyait vaincus. Ce fut du délire lorsqu'on vit le consul et qu'on eut connaissance du succès de nos armes.

La garde nationale et le gouvernement provisoire furent organisés. Le consul, le général Berthier et tout l'état-major assistèrent à un *Te Deum* qui fut chanté en l'honneur de l'armée française.

Les troupes ennemies, quatre mille hommes environ, qui occupaient la citadelle de Milan, se rendirent et obtinrent les honneurs de la guerre.

En ville, on interrogeait les officiers et les soldats qui avaient participé à la grande bataille; les Milanais voulaient tout savoir de cette journée fameuse.

Bien des détails intéressants furent ainsi recueillis, qu'a peut-être trop négligés l'histoire.

Voici quelques-unes des anecdotes qui passionnaient les salons de Milan.

Au fort de la bataille, le général en chef Berthier étant venu informer le premier consul que la déroute commençait, Bonaparte lui répondit : « Général, vous ne m'annoncez pas cela de sang-froid. »

Un peu plus tard, la 59e brigade de ligne arrive sur le champ de bataille au moment où la mitraille fait rage. Le consul s'avance vers elle et dit : « Déployez vos drapeaux, voilà le moment de vous signaler. » Comme il prononce ces paroles, un boulet passe à dix centimètres de sa poitrine et abat cinq hommes. Bonaparte se tourne tranquillement vers l'ennemi et ajoute, sans élever la voix : « Allons, mes amis, la charge ! »

Lorsque Bonaparte devint consul, il appela auprès de lui le citoyen Aune (Léon), sergent des grenadiers à la 32e, par une lettre où il lui disait : « Je te reconnais pour le plus brave grenadier de l'armée d'Italie après Benezetto. »

Aune était, à Marengo, porte-drapeau du bataillon des grenadiers de la garde. Sans cesse on le vit en tête de son bataillon, se précipitant sur l'ennemi la lance en avant ; il eut les basques de son habit coupées par un boulet, ses vêtements et son drapeau furent percés de balles. Il s'en tira sans une égratignure.

Brabant, grenadier à pied, homme d'un courage et d'une force peu ordinaires, qui avait servi précédemment dans l'artillerie, trouve une pièce de quatre abandonnée et renversée. Il la relève seul, la charge et la tire pendant une heure.

Au moment d'une charge, un cavalier autrichien renversé par son cheval tend les mains vers nos soldats en les suppliant de ne pas l'écraser.

Le chef de brigade Bessières l'aperçoit et s'écrie : « Mes amis, ouvrez vos rangs ; épargnons ce malheureux ! »

Schmitt, trompette des grenadiers, emporté par son courage, se trouve entouré de plusieurs Autrichiens. Sommé de se rendre, il répond en tuant son adversaire le plus acharné ; il reçoit des autres plusieurs coups de sabre, dont un lui coupe sa trompette sur la cuisse ; un volontaire tire sur lui et l'atteint au bras.

La douleur lui ayant fait lâcher les rênes, un ennemi saute sur lui et l'entraîne au galop. Schmitt ne perd point sa présence d'esprit : il enfonce les éperons

dans le ventre de son cheval, culbute l'Autrichien et rejoint son corps. Une trompette d'honneur décernée par le premier consul le récompensa de sa bravoure.

L'artillerie française était très disséminée, très peu approvisionnée et disposait d'un nombre de pièces très insuffisant.

Elle fit des prodiges.

Partout où le besoin l'appelait, toujours en batterie à quarante pas en avant, elle bravait le feu terrible de l'ennemi et tirait avec sang-froid, justesse et promptitude.

C'était Marmont qui la dirigeait.

Bonaparte avait hâte de rentrer à Paris, où la besogne ne manquait pas pour lui et où il jugeait sa présence nécessaire dans l'intérêt des affaires intérieures.

Il partit, après avoir confié à Masséna le commandement de l'armée d'Italie.

Masséna, excellent au point de vue militaire, jouissait, comme administrateur, d'une réputation détestable et était en butte, tant de la part des habitants que de la part des militaires, à des accusations fâcheuses.

Le premier consul se vit bientôt contraint de lui enlever son commandement, qui passa aux mains de Brune.

Ce général n'avait pas la valeur de Masséna et il ne tarda pas à commettre des fautes, dont les conséquences, heureusement, ne furent pas très graves.

VERS LA PAIX

L'Autriche ne voulut pas céder aux avances de Bonaparte. Certes, l'empereur voulait la paix, mais il eût désiré l'imposer et non la subir. Plusieurs fois vaincu, il espérait encore la victoire ; il espérait, par sa ténacité, fléchir enfin le destin.

Pourtant, il envoya le général de Saint-Julien à Paris dans le but d'ouvrir des négociations ; mais les instructions données à ce général manquaient de netteté, et son gouvernement refusa de ratifier des préliminaires arrêtés entre Talleyrand et lui.

L'Autriche voulait surtout gagner du temps.

Trouvant que son ambassadeur s'était trop pressé, elle demanda une prolongation d'armistice de quarante-cinq jours, nous accordant en échange Philippsbourg, Ulm et Ingolstadt. Bonaparte consentit à l'armistice et fit de nouvelles propositions de paix. Ces propositions furent repoussées.

Il allait falloir se battre encore.

L'Autriche s'y était préparée en comblant les vides de son armée et en remplaçant Mélas par Bellegarde, Kray par l'archiduc Jean, fils de l'empereur.

Moreau, commandant de l'armée du Rhin, reçut l'ordre de marcher sur Vienne et de faire attaquer par Macdonald la droite des positions autrichiennes en Italie. De plus, Augereau évoluait avec vingt mille hommes du côté de Francfort pour protéger la gauche de Moreau, et Murat, à la tête de dix mille hommes, devait protéger la droite de Brune.

Cette fois, Bonaparte laissa opérer ses lieutenants.

Augereau, après avoir suivi la vallée du Mein, gagna un combat devant Nuremberg.

Miollis battit à Sienne les Napolitains, et Murat marcha sur le royaume de Naples : l'armistice de Foligno l'arrêta.

Quant à Brune, il ne possédait pas les qualités nécessaires pour diriger une armée. Il faillit laisser battre Dupont à Pozzolo et ne sut pas profiter du succès qu'y remporta ce général avec l'aide de Davout et de Suchet.

Sans se préoccuper des armées qu'il devait soutenir, il signa, le 16 janvier 1801, l'armistice de Trévise, empêchant ainsi Macdonald de recueillir le fruit de mouvements pénibles et habiles.

Heureusement, dans le bassin du Danube, les choses marchaient mieux.

Moreau, informé que l'armée autrichienne, divisée en quatre colonnes, s'engage à travers la forêt d'Ebersberg, l'attend à Hohenlinden avec la division Ney, lance Grenier contre sa droite et charge Richepanse et Decaen de manœuvrer de façon à l'attaquer de flanc.

Dès qu'ils débouchent devant Ney, les Autrichiens attaquent vigoureusement les positions des Français.

Mais les positions sont fortes, la résistance acharnée.

Dès le début de l'action, Ney voulait charger ; mais Moreau a réprimé son ardeur.

« Pas encore, a-t-il dit ; fatiguons-les un peu. »

Bientôt des morts, des blessés jonchent le sol. Les Autrichiens n'attaquent plus aussi impétueusement, leurs bataillons flottent sous les balles et la mitraille.

Moreau fait un signe à Ney.

« C'est le moment, lui dit-il : la charge ! »

Déjà Richepanse attaque par derrière.

Ney enlève ses troupes et fond sur les Autrichiens, des milliers de baïonnettes ouvrent dans leurs masses une trouée sanglante, et Ney a la joie de rencontrer Richepanse, qui, lui aussi, s'est ouvert un passage dans les rangs autrichiens.

En présence de leurs soldats qui les acclament, les deux généraux s'embrassent pendant que l'armée ennemie, complètement coupée, fuit en désordre.

Les Autrichiens avaient perdu près de huit mille hommes et nous laissaient douze mille prisonniers et quatre-vingt-sept pièces de canon.

On dit que, lorsque cette belle victoire lui fut annoncée, le premier consul dansa de joie.

L'Autriche rappela l'archiduc Charles, tombé en disgrâce, pour l'opposer à Moreau.

L'archiduc jugea la situation désespérée et signa, le 25 décembre 1800, l'armistice de Steyer, qui nous donna la vallée supérieure du Danube et les places du Tyrol.

Cette fois, l'Autriche s'avoua vaincue.

Le 9 février 1801, la paix fut signée à Lunéville entre Joseph Bonaparte et de Kobentzel, sur les bases du traité de Campo-Formio.

Les républiques cisalpine, ligurienne, helvétique et batave devinrent des États indépendants ; la Toscane fut cédée à la France.

Bonaparte n'avait pas porté lui-même les derniers coups à l'Autriche, parce que sa présence était nécessaire à Paris.

Il avait, en effet, beaucoup à faire encore au point de vue intérieur pour affermir l'autorité de son gouvernement et pour donner au peuple français l'impres-

sion que le nouveau régime serait un régime de sagesse et de paix.

A cette époque, le premier consul, sentant que des guerres perpétuelles pourraient lasser le pays et donner à la masse de sérieux sujets de mécontentement, semblait vouloir se faire l'apôtre d'une paix durable.

C'est ce qui explique la joie manifestée par lui à l'annonce de la victoire de Hohenlinden. Il savait que cette victoire forcerait enfin l'Autriche à traiter.

Bonaparte désirait aussi la paix, parce qu'ayant gagné sa réputation comme homme de guerre, il voulait s'imposer comme homme d'État et qu'il avait besoin, pour cela, d'une atmosphère tranquille et d'une période de calme.

Son intérêt se trouvait d'accord avec celui de la France.

Il donnait alors à tous l'exemple du travail et passait de longues journées dans son cabinet, étudiant avec soin les grandes questions qui intéressaient le pays, les moyens d'assurer la prospérité nationale et de la rendre durable.

Son rêve n'était pas encore réalisé tout entier ; mais il avait le droit d'espérer qu'il se réaliserait dans un avenir prochain, et il ne voulait pas risquer de bâtir sur le sable.

De jour en jour, son gouvernement devenait plus fort et en même temps plus populaire, et il obtenait dans le domaine civil des satisfactions qu'il appréciait vivement.

Pourtant, malgré lui, il pensait à la guerre encore, car il estimait que la France ne serait pas assurée de la paix tant qu'elle n'aurait pas fait sentir sa force à l'Angleterre, son ennemie traditionnelle.

LA MACHINE INFERNALE

Dès son élévation au consulat, Bonaparte devint un ennemi pour les républicains, qui l'accusaient d'avoir étranglé la liberté.

Les royalistes, qui espéraient lui faire jouer le rôle de Monck, lui vouèrent à leur tour une haine féroce lorsqu'ils eurent constaté que le consul entendait travailler pour lui et non pour d'autres.

Ces haines, soigneusement entretenues par des agents intéressés, ne tardèrent pas à faire naître des attentats.

En sauvant l'armée à Marengo, Desaix avait, en même temps, sauvé le premier consul.

En effet, lorsqu'on le crut vaincu, les mécontents formèrent le projet de le remplacer par Carnot et constituèrent, pour diriger l'opération, un comité composé de cinq personnes : Malet, Bazin, Gindre, Corneille et Lamarre.

Le retour du consul étouffa cette conspiration.

Peu de temps après, plusieurs jacobins projetèrent d'assassiner Bonaparte à l'Opéra. Le complot avait été ourdi par le sculpteur Cerrachi, le peintre Topino-Lebrun, Aréna, ancien député, Demerville, ancien employé du Comité de Salut public.

Dénoncés, ils furent arrêtés à l'Opéra, le 10 octobre 1800, et condamnés à mort.

L'attentat qui suivit devait être beaucoup plus sérieux.

Le 3 nivôse 1800, après le dîner, quelques intimes

étaient réunis dans le salon de Joséphine, aux Tuileries, et attendaient le premier consul, qui travaillait dans son cabinet avec Bourrienne.

Ces personnes, Mme Murat, belle-sœur de Joséphine, Lannes, Bessières, Duroc et le capitaine Lebrun, aide de camp de service, s'entretenaient du grand oratorio d'Haydn, *la Création*, que donnait, ce jour-là, l'Opéra.

Bonaparte et Joséphine devaient assister à la représentation.

« Le consul ne changera jamais, dit tout à coup Joséphine; il va nous mettre en retard. »

Puis, s'adressant au capitaine Lebrun :

« Capitaine, fit-elle, voulez-vous avoir la bonté d'aller commander le piquet d'escorte. »

L'heure avançait, il fallait prévenir Bonaparte.

« Ma foi, dit Lannes, je ne m'y risquerai pas... Le général n'avait pas l'air de très bonne humeur au dîner.

— Je me charge de la commission, s'écria Bessières, mais à la condition que vous me permettrez de vous accompagner.

— C'est convenu, » fit Mme Murat en souriant.

Quelques instants plus tard, Duroc vient annoncer que, pour ne pas perdre de temps, le consul va partir immédiatement, emmenant avec lui, dans sa voiture, Lannes, Bessières et Lebrun.

Duroc demande alors la faveur de prendre auprès des dames la place qui avait été promise à Bessières.

Au même instant, on entend un bruit de roues dans le Carrousel.

C'est Bonaparte qui part.

Aussitôt, en hâte, les dames font leurs derniers préparatifs. Joséphine jette sur ses épaules un cachemire qu'elle avait reçu récemment de Constantinople.

Attentat de la rue Saint-Nicaise, le 3 nivôse an IX de la République française.
(D'après une gravure du temps, conservée à la Bibliothèque nationale.)

La voiture les attendait.

Elles venaient d'y prendre place lorsqu'une explosion formidable fit trembler le sol. On entendit de grands cris qui, confondus, formaient comme une clameur d'épouvante; les chevaux se cabrèrent, les vitres de la voiture furent brisées, et Hortense, fille de Joséphine, reçut un éclat de verre dans le bras.

Duroc, qui a quitté la voiture pour s'enquérir des causes de l'explosion, revient bientôt annonçant qu'il s'agit d'un simple accident causé par l'imprudence d'un armurier de la rue Richelieu (alors rue de la Loi).

Joséphine et ses compagnes, rassurées, donnèrent l'ordre au cocher de les conduire à l'Opéra. Elles remarquèrent, sans s'expliquer la cause du changement, que la voiture ne suivait pas l'itinéraire habituel, c'est-à-dire ne passait pas par la rue Saint-Nicaise.

Bientôt ces dames pénétrèrent dans la loge située à l'avant-scène, juste en face de celle qu'occupait le premier consul.

Bonaparte, qui était calme et souriant, leur fit, de la main, un signe amical.

Le premier consul et sa famille venaient d'échapper à un très grand danger : une machine infernale avait éclaté, tuant et blessant de nombreuses personnes dans la rue Saint-Nicaise, — rue aujourd'hui disparue, qui reliait le Carrousel à la rue Saint-Honoré, — derrière la voiture qui portait Bonaparte.

Trois hommes seulement avaient organisé ce complot : Saint-Régent, Carbon et Lemoëlan. Le premier, ancien officier de marine, s'était chargé de fabriquer le terrible engin.

Ces hommes avaient opéré avec un extraordinaire sang-froid.

Ils savaient que le consul devait se rendre à l'Opéra pour entendre l'oratorio d'Haydn, et l'occasion leur avait paru bonne.

Ayant placé leur machine sur une charrette, ils la transportent dans la rue Saint-Nicaise ; là, après avoir prié une malheureuse jeune fille de tenir le cheval, ils se séparent.

Lemoëlan et Carbon vont se placer en vue des Tuileries pour faire le guet et signaler le départ du consul. Saint-Régent, lui, se tient derrière la charrette, prêt à allumer la mèche qui doit communiquer le feu aux poudres entassées sur le véhicule.

Par un hasard vraiment providentiel, les grenadiers d'escorte suivaient la voiture du consul au lieu de la précéder.

Ce détail, qui trompa Carbon et Lemoëlan, assura le salut de Bonaparte.

En effet, les complices laissèrent passer la voiture sans la signaler, parce qu'ils la cherchaient derrière l'escorte.

Saint-Régent lui-même fut trompé de la même façon. Lorsqu'il s'aperçut de son erreur et alluma sa mèche, il était trop tard : l'équipage du consul avait eu le temps de franchir un des tournants de la rue.

Lorsque l'explosion se produisit, le consul crut qu'on avait tiré sur lui à mitraille.

Il donna l'ordre au cocher d'arrêter ; mais, ayant constaté que personne autour de lui n'avait été atteint, il indiqua d'un signe qu'on pouvait repartir.

« Baste, fit-il, très calme, nous en avons vu d'autres sur les champs de bataille de l'Italie ! »

Et il ajouta presque gaiement :

« Les artilleurs autrichiens étaient plus habiles que ces gens-là. »

Dans la rue Saint-Nicaise et les rues voisines, une quarantaine de maisons avaient été ébranlées et durent être évacuées par leurs locataires, et l'on ramassa huit morts et soixante-dix blessés environ.

Lorsque le consul rentra chez lui, il embrassa affectueusement sa femme et lui dit en souriant :

« Ces coquins de jacobins voulaient nous faire sauter.

— Est-ce donc vivre, s'écria Joséphine, que de redouter toujours des assassins !

— Sois tranquille, ma chère amie, cette affaire me mènera plus loin qu'on ne pense. »

Croyant, ou feignant de croire que le complot était l'œuvre des jacobins, Bonaparte fit déporter cent trente personnages notoires du parti avancé.

Carbon, arrêté le 17 janvier chez d'anciennes religieuses, Mmes de Guyon et de Cicé, fit connaître ses complices, qui étaient, non pas des jacobins, mais des agents du parti royaliste.

Lemoëlan avait quitté la France.

Carbon et Saint-Régent, traduits devant les tribunaux, furent condamnés à mort et guillotinés.

Leur attentat valut à Bonaparte de nombreux témoignages de sympathie et affermit son pouvoir.

Aussi dit-il à Lannes, le lendemain du jour où Carbon et Saint-Régent furent exécutés :

« Le crime de ces gens-là aura plus fait pour moi qu'une bataille gagnée. »

Il ne se trompait pas.

BONAPARTE CHEZ LUI

(LA MALMAISON)

Avant son départ pour l'Égypte, Bonaparte avait souvent déclaré à Joséphine que la vie de Paris, avec ses obligations mondaines, le fatiguait un peu et l'ennuyait beaucoup.

« Si tu voulais, lui disait-il parfois, nous chercherions une petite maison dans un coin de campagne et nous nous reposerions de temps en temps des dîners et des bals en élevant des poules et des lapins. »

Joséphine ne répondait ni oui ni non ; elle commençait alors à être un peu reine et jouissait délicieusement des hommages discrets qui montaient vers sa grâce et sa beauté.

Sous le ciel d'Orient, dans le sable brûlant du désert de Damanhour, Bonaparte se prit à penser souvent au charme d'une vie calme et douce dans une retraite champêtre, et, dans ses lettres, il pressa Joséphine de lui ménager cette satisfaction à son retour.

« Je ne veux pas un palais, lui écrivait-il, mais une de ces riantes villas comme tu en as tant vu en Italie. Que le logis soit un peu plus grand que la maison de Socrate, mais qu'il ne soit point aussi splendide que celle de Scipion. »

Joséphine se décida et chargea des amis de chercher, aux environs de la capitale, la retraite rêvée par son mari.

Ils découvrirent, sur la route de Paris à Saint-Germain-en-Laye, un château en assez mauvais état

entouré d'un joli parc, connu dans le pays sous le nom de *la Malmaison*.

Le château plut à Joséphine ; elle l'acheta, pour la somme de deux cent mille francs, à M. Lecoulteux du Moley, et y donna une charmante fête, à l'occasion de son installation, le jour où Bonaparte fit sa rentrée au Caire après l'expédition de Syrie.

Joséphine, alors, se prit à aimer la vieille maison et voulut l'embellir avant de la présenter à Bonaparte.

Elle en fit une merveille, et lorsque le général la visita, après son retour d'Égypte, il s'écria :

« Citoyenne, vous êtes une Armide et vous mériteriez un Renaud ! »

Devenu consul, Bonaparte habita presque constamment la Malmaison, où il se rendait le soir après l'expédition des affaires du gouvernement. Le voyage n'était pas sans danger, car le consul devait passer de nuit entre les carrières de Nanterre et un cabaret des plus mal famés, que son enseigne, — une vieille enseigne parlante, — avait fait baptiser : « Le Chant-du-Coq. »

A la Malmaison, on vivait en famille, « les pieds dans ses pantoufles, » selon l'expression du consul lui-même, et les intimes seuls y étaient admis.

Parmi les intimes qui, presque chaque jour, avaient l'honneur de contempler, dans ses pantoufles, le chef du pouvoir exécutif, on peut citer : Lannes, Murat, Duroc, Kellerman, Berthier, Junot, Bernouville, Talleyrand, Larrey, Ducis, Cabanis, Chénier, David, Isabey, Méhul, Lemercier, Talma, Desgenettes.

La famille Bonaparte faisait les honneurs de la maison avec une simplicité charmante, et l'on passait à la Malmaison des soirés délicieuses.

Souvent même, ces personnages, dont la plupart

devaient laisser un nom dans notre histoire, s'amusaient comme de véritables enfants.

Il n'était pas rare que le consul proposât une partie de barres sur la pelouse du château.

Chacun déposait sans façon son habit sur l'herbe, deux camps se formaient et une course folle commençait.

Hortense de Beauharnais prenait plaisir à taquiner le consul.

« Allons, lui disait-elle, en le poussant en avant, supposez que vous êtes au pont d'Arcole et traitez M. Larrey, qui s'aventure beaucoup, comme un simple Autrichien. »

Le consul s'élançait alors impétueusement, si impétueusement, qu'il tombait dans les bras de Talma ou de Bernouville et était fait prisonnier.

Les rires éclataient, et Talma, avec un grand geste, s'écriait d'une voix caverneuse :

« Souvent est pris qui croyait prendre !

— C'est la faute à cette coquine, » faisait Bonaparte un peu confus en menaçant Hortense du doigt.

Et les rires redoublaient.

Le consul était heureux ; ces bonnes parties de barres lui rappelaient l'école de Brienne, dont il conserva toujours un excellent souvenir. Parfois, comme pour s'excuser, il disait avec un peu de mélancolie dans la voix :

« J'ai eu une enfance triste, je n'ai jamais été enfant, il faut bien que je me rattrape un peu. »

Et il lui arrivait de murmurer :

« La Corse, Autun, Brienne ! comme tout cela est loin !...

— Pas si loin que cela, » faisait Joséphine, lorsqu'elle entendait.

Bonaparte soupirait. Il avait accompli tant de

choses, qu'il lui semblait avoir vécu très longtemps déjà.

Le consul et sa femme aimaient le théâtre, et ils étaient entourés de jeunes femmes et de jeunes filles qui l'adoraient et se plaisaient à jouer la comédie.

Un jour Hortense de Beauharnais eut une idée qu elle s'empressa de communiquer au consul.

« Pourquoi donc, lui dit-elle, n'aurions-nous pas un théâtre ici?

— Mais les acteurs, les actrices? fit Bonaparte.

— Les voici, » répondit Hortense en montrant Murat, Bourrienne, Lucien Bonaparte, puis Mlle Augnié, qui, plus tard, épousa Ney, Caroline Bonaparte, devenue Mme Murat, Mme Junot, etc.

Le consul accorda le théâtre et fit construire une petite salle où, sous la direction d'un acteur du théâtre de la République nommé Michot, on joua *le Barbier de Séville, la Gageure imprévue, le Dépit amoureux*, etc.

Les jours de spectacle, les portes de la Malmaison s'ouvraient devant de nombreux invités, ce qui forçait le consul à quitter ses pantoufles. Joséphine recevait après la représentation et faisait avec joie les honneurs de sa jolie maison, où, ces jours-là, se constituait une sorte de cour.

Joséphine aimait à briller et dépensait beaucoup, beaucoup trop au gré de la famille Bonaparte, qui ne l'aimait pas.

Souvent, Mme Bonaparte mère faisait, à ce sujet, des remontrances à son fils, et cela ne manquait pas d'amener de légères scènes de ménage.

Mais Joséphine pleurait un peu, et, pour sécher ses larmes, le consul s'empressait de payer, ce qui faisait dire à Mme Lætitia, mère économe :

« Mon fils, vous êtes trop faible. »

Mme Lætitia ne pouvait comprendre Joséphine.

La maison du consul se composait alors de MM. Phister, intendant; Bérard, maître d'hôtel; Gaillot et d'Anger, chefs de cuisine; Colin, chef d'office; Hambert, premier valet de chambre; Hébert, valet de chambre ordinaire; et du mameluck Roustan.

Bonaparte s'occupait sans cesse d'embellir et d'agrandir son domaine, surveillant tout lui-même, traitant avec les fournisseurs et examinant les devis de très près.

A la table de famille, où prenaient place Mme Lætitia, Mlle Hortense, qui devint à cette époque Mme Louis Bonaparte, et les aides de camp du consul, on parlait sans cesse des travaux à exécuter, et chacun donnait librement son avis.

Mme Louis Bonaparte, qui poussait généralement à la dépense, s'attirait souvent des réprimandes de Mme Lætitia.

« On voit bien, ma fille, disait la mère économe, se souvenant sans doute des jours sombres d'Ajaccio, que vous n'avez jamais connu la misère.

— Eh! mon Dieu, faisait Hortense, nous donnons du travail à ceux qui la connaissent! »

Petit à petit, les portes de la Malmaison s'ouvrirent plus grandes, une véritable cour s'y forma, les joyeuses parties de barres furent abandonnées et le maître du logis dut renoncer à ses pantoufles.

Souvent, le consul allait s'asseoir sur un banc du parc et rêvait. Que de fois, sous l'ombrage de la Malmaison, il essaya de revivre sa vie! que de fois il essaya de retrouver les impressions de son enfance! Mais il n'y pouvait parvenir; tout cela était loin, très loin, et il lui semblait qu'une sorte de brume enveloppait le passé. Derrière cette brume, les choses de

jadis demeuraient imprécises, les souvenirs péniblement évoqués s'effaçaient aussitôt.

C'est que les soucis du présent accablaient Bonaparte, le prenaient tout entier; et s'il parvenait à les oublier pendant un moment, son esprit aussitôt était envahi par les inquiétudes de l'avenir.

Il lui arrivait aussi, parfois, de penser à son père, à la maladie qui avait emporté le pauvre Charles Bonaparte.

Alors il devenait plus sombre.

Ces jours-là, lorsqu'il rentrait dans le salon où Joséphine brillait au milieu d'une cour d'admirateurs, il essayait de s'étourdir, et parlait beaucoup pour ne plus penser.

Ah! si Joséphine avait su combien elle devait pleurer à la Malmaison avant d'y mourir dans l'isolement, ayant perdu un mari et un trône! Ah! si Bonaparte avait pu deviner qu'en 1815, traqué par les soldats de Blücher et de Wellington, il entrerait en fugitif dans cette demeure dont chaque pierre évoquerait en lui un souvenir d'amour ou de gloire, qu'il y pleurerait le cher passé devant la tombe de Joséphine, et qu'il quitterait ces lieux, témoins de son bonheur présent, pour le rocher de Sainte-Hélène!

Le destin, heureusement, ne livre pas aux hommes le secret de l'avenir.

L'ŒUVRE DU CONSULAT

Bonaparte était arrivé au pouvoir, non pas, comme on l'a dit quelquefois, avec un plan de réformes, mais, ce qui valait mieux, avec des idées sur toutes choses, des idées longtemps mûries.

Depuis le jour où le jeune officier d'artillerie avait pris contact avec la société dans le café de Mlle Bou, à Valence, il n'avait jamais cessé d'observer, d'écouter, d'interroger et de penser.

Nous l'avons vu, à Auxonne, à Valence, partout, se plaire au bavardage d'une fermière, s'intéresser aux doléances d'un boutiquier, d'un ouvrier, d'un passant, se passionner pour certaines questions agitées par les habitués du café Bou.

Il avait l'air de se distraire : en réalité, il travaillait.

Esprit curieux et observateur, possédant au plus haut degré le don d'assimilation, il saisissait facilement les choses et en apercevait aisément les défauts.

C'est ainsi, en observant et en interrogeant, qu'il s'était préparé à son rôle de chef d'État.

La Révolution lui avait laissé un héritage très lourd ; il se mit à l'œuvre immédiatement et fit des merveilles.

L'Amérique et la France ne vivaient pas en très bonne intelligence.

Bonaparte résolut d'empêcher une guerre menaçante qui eût été funeste pour les deux pays et les

deux peuples, et de se rapprocher de la libre Amérique.

La mort de Washington lui fournit l'occasion qu'il désirait.

Il ordonna un deuil national et adressa aux armées un ordre du jour vibrant dans lequel il exaltait les vertus du grand homme.

L'Amérique répondit à cette courtoisie en signant, le 1er octobre 1800, le traité de Morfontaine, qui reconnaissait le principe des neutres.

C'était un coup droit porté à l'Angleterre, en ce sens que les États-Unis se trouvaient détachés de l'alliance anglaise.

Bonaparte porta un autre coup à notre ennemie en profitant de ses fautes pour lui enlever l'amitié de l'empereur de Russie Paul Ier.

L'Angleterre allait avoir contre elle toute l'Europe, lorsque Paul Ier fut assassiné et remplacé par Alexandre. Ce souverain se rapprocha de notre ennemie, mettant ainsi obstacle aux projets de Bonaparte, qui voulait renverser la puissance anglaise dans l'Inde.

Le consul résolut alors d'attaquer l'Angleterre chez elle.

Les côtes de France furent armées de batteries et de redoutes, on construisit de nombreux bateaux plats destinés à porter toute une armée au delà du détroit, et Latouche-Tréville, marin de grande réputation, fut chargé d'organiser et de commander cette flottille, dont le noyau se trouvait à Boulogne.

L'Angleterre, effrayée, chargea Nelson d'attaquer les Français et de détruire leurs bateaux.

Nelson obéit; mais, après un sanglant combat de nuit, il dut se retirer sans avoir pu emmener ou détruire une seule des embarcations. L'échec de Nel-

son poussa l'Angleterre à entamer des négociations qui aboutirent, le 25 mars 1802, au traité d'Amiens.

Ce traité assurait la reconnaissance de nos acquisitions continentales et des républiques que nous avions fondées. Il nous rendait les colonies que nous avaient enlevées les Anglais, à l'exception de la Trinité et de Ceylan.

La signature de la paix provoqua dans la France entière une véritable explosion d'enthousiasme; de grandes fêtes furent célébrées partout, et partout le nom de Bonaparte fut acclamé par la foule en délire. La France atteignait alors ses limites naturelles et se trouvait défendue par le Rhin, les Pyrénées et l'Océan.

Attelé à sa lourde tâche, soutenu par la grandeur de son œuvre, le premier consul ne prenait pas un instant de repos. Souvent, après avoir présidé pendant le jour une séance du Conseil, il travaillait toute la nuit avec ses ministres, les secouant lorsqu'ils tombaient de sommeil et leur disant :

« Allons, citoyens, réveillez-vous; il faut gagner l'argent que nous donne le peuple français. »

Tous ses collaborateurs étaient surmenés, harassés.

« Ce diable d'homme nous tuera, » disait un jour l'un d'eux.

Le diable d'homme était partout, fouillait partout, connaissait chaque ministère mieux que le ministre lui-même, chaque bureau mieux que les commis. Son activité tenait du prodige.

A ceux qui s'étonnaient de sa résistance physique, il répondait :

« Simple question d'organisation ! Ma tête est une armoire où chaque affaire a sa case; les affaires ne se mêlent point l'une avec l'autre et jamais ne me gênent

Le triomphe de la Religion en France sur l'athéisme révolutionnaire.
(D'après une estampe du recueil de Monnet.)

ni ne me fatiguent. Veux-je dormir, je ferme tous les tiroirs et me voilà au sommeil. »

Lorsqu'il avait passé toute une nuit avec ses ministres, il prenait un bain et souvent se remettait aussitôt au travail, aussi dispos que s'il venait de quitter son lit.

« Une heure de bain, disait-il, vaut pour moi quatre heures de sommeil. »

A Joséphine, qui parfois grondait ou boudait et s'écriait :

« Tu te tueras, tu n'es pas raisonnable ! »

Il répondait :

« Le travail ne tue que les paresseux, il aide les autres à vivre. »

Et, de fait, le consul prenait de l'embonpoint.

Un jour, Hortense lui en fit la remarque en riant.

« On prétend, s'écria-t-elle, que vous faites sécher tout le monde autour de vous, et vous engraissez ! »

Le consul était de bonne humeur ce jour-là.

« Hé ! fit-il en pinçant l'oreille d'Hortense, j'engraisse aussi la France ! »

Bonaparte, qui tenait autant à la paix intérieure qu'à la paix extérieure, s'attacha par de bons procédés à gagner les partis hostiles. Les émigrés purent demander leur radiation de la liste, et l'on autorisa ceux dont les biens n'avaient pas été vendus à revendiquer la propriété de ces biens.

Aussi rentrèrent-ils en foule.

Certaines faveurs accordées aux jacobins contribuèrent à rapprocher du pouvoir ces hommes de la révolution.

On pouvait prévoir que la concorde régnerait bientôt en France.

Bonaparte, qui, en plusieurs circonstances, s'était

montré plein de déférence envers les représentants du culte catholique, voulait la paix religieuse en France.

Il fit des ouvertures à Rome par l'intermédiaire du cardinal Martiniano, évêque de Verceil, et les négociations commencèrent presque aussitôt entre le cardinal Consalvi, représentant la cour romaine, l'abbé Bernier, curé de Saint-Lô, les conseillers d'État Portalis et Crétet, représentant le gouvernement consulaire. Elles aboutirent au *Concordat*, qui fut signé le 15 juillet 1801.

Aux termes de cet acte important, le gouvernement se chargeait des frais du culte, le pouvoir civil nommait les évêques en conservant au pape l'institution canonique, et le clergé inférieur restait entre les mains de l'autorité épiscopale, qui nommait aux cures les ecclésiastiques agréés par le gouvernement.

Il était arrêté, en outre, que le saint-siège ferait, d'accord avec le pouvoir civil, une répartition nouvelle des diocèses, dont le nombre était fixé à soixante.

Le cardinal Consalvi, très favorable à la France, avait été la cheville ouvrière de l'acte qui rétablissait l'église catholique dans notre pays. C'était lui qui, au dernier conclave, avait présenté la candidature du cardinal Chiaramonti, devenu pape sous le nom de Pie VII.

« La France, avait-il dit, fut toujours pour l'Église le plus utile, le moins gênant des protecteurs. Un jeune homme bien extraordinaire, bien difficile à juger encore, y domine aujourd'hui. Il aura prochainement, n'en doutez pas, reconquis l'Italie (le conclave avait lieu avant la bataille de Marengo). Souvenez-vous qu'il a protégé les prêtres en 1797 et qu'il a tout récemment rendu les honneurs funèbres à Pie VI. »

Le cardinal Consalvi, envoyé en France comme

représentant du pouvoir ecclésiastique, écrivit, après la signature du Concordat :

« Je le dis ouvertement, nous avons obtenu des concessions inférieures sans doute à nos désirs, mais certainement supérieures à nos espérances. »

L'acte passé avec le saint-siège suscita de sérieuses difficultés au premier consul, tant du côté du Parlement que du côté de l'armée. Cependant, le Concordat fut adopté par le Corps législatif le 8 avril 1802, après un discours remarquable de Portalis.

Bonaparte eut plus de peine encore à faire adopter le projet de loi portant création de la *Légion d'honneur*.

Cette création lui tenait à cœur ; aussi défendit-il le projet avec vigueur.

« On nous parle toujours des Romains, s'écria-t-il devant le Conseil d'État. Il est assez singulier que, pour rejeter les distinctions, on cite l'exemple du peuple chez lequel elles étaient le plus marquées. Est-ce là connaître l'histoire? Les Romains avaient des patriciens, des chevaliers, des citoyens et des esclaves ; ils avaient pour chaque classe des costumes divers ; ils décernaient toutes sortes de distinctions, des noms qui rappelaient des services, des couronnes murales, le triomphe. Je défie qu'on me montre une république ancienne ou moderne dans laquelle il n'y ait pas eu de distinctions ! »

Au général Dumas, qui eût voulu voir donner la Légion d'honneur aux militaires seulement et pour faits de guerre, il répondit :

« Dans tous les pays, la force cède aux qualités civiles. Ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la nation croit que j'ai les qualités civiles nécessaires au gouvernement. Si l'on distin-

guait les honneurs en militaires et en civils, on établirait deux ordres, tandis qu'il n'y a qu'une nation ; si l'on ne décernait des honneurs qu'aux militaires, ce serait encore pire, car la nation ne serait plus rien. »

Le projet fut adopté le 19 mai, grâce aux efforts du premier consul, mais à de faibles majorités : quatorze voix contre dix au Conseil d'État, cinquante-six contre trente-huit au Tribunat, cent soixante-dix contre cent dix au Corps législatif.

La Légion d'honneur fut divisée en quinze cohortes, ayant chacune son chef particulier et à chacune desquelles étaient affectées des portions de biens nationaux portant deux cent mille livres de rente.

L'Assemblée constituante, ayant voté l'égalité des citoyens devant la loi, dut décréter l'unité de la législation française, car on comptait, en France, près de quatre cents coutumes locales et de cent cinquante coutumes générales.

Bonaparte devait avoir l'honneur de faire l'unité décrétée par la Constituante en présentant le *Code civil*, œuvre remarquable entre toutes, qui contenait la plupart des dispositions de notre droit privé et réglait l'état des personnes, le droit de propriété et le droit de créance.

Le premier consul prit une très large part à la rédaction du Code civil, qui fut préparé par une commission composée de Bigot de Préameneu, Tronchet, Portalis et Malleville, et promulgué dans son entier le 21 mars 1804.

Les grands travaux dont nous venons de parler n'absorbaient pas entièrement la prodigieuse activité du premier consul.

Sous l'impulsion de son génie, le commerce renais-

sait, l'agriculture doublait ses produits, on construisait des routes et des ponts, on établissait le canal de Saint-Quentin, on traçait la magnifique route du Simplon entre la France et l'Italie, on étudiait celle du Mont-Cenis.

Les lettres, les arts et les sciences contribuaient à l'éclat de cette belle période de notre histoire.

Chateaubriand donnait son *Génie du Christianisme;* Mme de Staël, son roman *Delphine;* Charles Nodier se faisait connaître avec *Stella* et *les Proscrits;* le marquis de Saint-Simon lançait ses *Lettres d'un habitant de Genève.*

Gros, Girodet, David, Guérin, exposaient des toiles dont quelques-unes font honneur à l'école française.

Laplace, Cuvier, Geoffroy de Saint-Hilaire, Haüy, produisaient des œuvres remarquables.

La France était comme une ruche en plein travail.

LE CONSULAT A VIE

Chef militaire avant tout, habitué à commander des troupes, Bonaparte supportait mal la critique, si anodine, si timide fût-elle, et se montrait susceptible à l'excès.

C'était, pour un homme de gouvernement, un grave défaut de caractère.

Il ne comprenait pas qu'une assemblée ne peut faire de bonne besogne si à côté de la majorité ne se dresse pas une « opposition » sérieuse, toujours prête

à la discussion et à la critique. Il ne comprenait pas que l'opposition est nécessaire pour obliger la majorité à réfléchir, pour éviter les emballements qui conduisent souvent à de lourdes fautes.

Une assemblée sans opposition est une machine sans frein.

Certains chefs d'État l'ont si bien compris, qu'ils se réjouissaient lorsque les électeurs donnaient à l'opposition des hommes de valeur.

Bonaparte, lui, eût voulu se passer de frein.

Il le prouva lors du premier renouvellement du Tribunat, en écartant de cette assemblée, par le sénatus-consulte du 12 mars 1801, des hommes comme Benjamin Constant, Chénier, Daunou, Andrieux, et en employant le même procédé à l'égard du Corps législatif.

C'était une faute.

Mais Bonaparte avait hâte de réaliser complètement le rêve qu'il caressait depuis si longtemps, il avait hâte de devenir le chef inamovible de la France.

Or, pour cela, l'opposition le gênait et l'inquiétait.

Lorsqu'il fut débarrassé de certains hommes qu'il redoutait un peu, les événements se précipitèrent.

Profitant de l'enthousiasme causé par la paix d'Amiens, le tribun Chabot proposa de décerner au premier consul un témoignage éclatant de la reconnaissance nationale, et le Sénat, délibérant sur ce vœu, prorogea pour dix ans, par un sénatus-consulte du 11 mai 1802, les pouvoirs du chef de la république.

Ce n'était pas encore ce que voulait, ce qu'avait espéré Bonaparte.

Aussi déclara-t-il ne vouloir accepter une décision qu'après avoir consulté la nation.

Il la consulta, mais en posant la question suivante : « Bonaparte sera-t-il nommé consul *à vie?* »

C'était demander à la nation ce que le Sénat n'avait pas accordé.

Trois millions cinq cent soixante-huit mille voix favorisèrent l'ambition du premier consul.

Fort de ces suffrages, Bonaparte proposa au Sénat le projet d'une constitution nouvelle qui étendait considérablement les pouvoirs du premier consul et augmentait sa puissance.

Le Sénat vota le projet sans modification.

On lui avait fait, du reste, la part du lion. En effet, il était porté de quatre-vingts à cent vingt membres et devenait le corps le plus important de l'État.

Aux termes du projet, il nommait le Tribunat et le Corps législatif et pouvait les dissoudre.

Quant au premier consul, il recevait le droit de grâce, pouvait conclure seul des traités en consultant seulement un conseil privé, et était autorisé à désigner son successeur.

Au titre près, Bonaparte était roi de France.

Cela ne lui suffisait pas encore, son rêve n'était pas entièrement réalisé.

Le premier consul, qui voyait grand, voulait sans cesse, même en période de paix, augmenter le domaine de la France. C'était s'attirer bien des haines, aller au-devant de bien des ennuis et de bien des dangers.

Le gouvernement annexa le Piémont, qui fut divisé en six départements et soumis à l'administration française; déjà les états de Parme avaient été réunis à la France lors de la mort du duc régnant.

Enfin, se souvenant que l'île de Saint-Domingue avait été, au XVIIIe siècle, la plus riche de nos colonies, le premier consul forma le projet de reprendre cette île.

En même temps le gouvernement exigeait le règle-

ment par l'Allemagne des indemnités convenues en principe au traité de Lunéville, indemnités qui devaient être fixées par la diète siègeant à Ratisbonne, et faisait intervenir la Russie dans cette question.

Après le 18 brumaire, le premier consul ayant reconnu la liberté des noirs, un nègre de Saint-Domingue, Toussaint Louverture, qui avait chassé les Anglais de l'île, se mit à la tête de la colonie, distribua les terres aux indigènes et les obligea à les cultiver.

En juillet 1801, Toussaint Louverture, qui se faisait appeler le Bonaparte des noirs, donna à l'île une constitution aux termes de laquelle il était nommé gouverneur à vie.

Cette constitution devenait une charte d'indépendance.

Le Bonaparte des blancs ne voulut pas reconnaître l'indépendance de Saint-Domingue et répondit à Toussaint en expédiant vers l'île une petite armée de vingt-deux mille hommes sous les ordres du général Leclerc, mari de Pauline Bonaparte.

Toussaint, vaincu, dut faire sa soumission.

Bonaparte commit alors une véritable faute en rétablissant, par une loi du 20 mai 1802, l'esclavage dans les colonies françaises.

Les nègres se soulevèrent, et Toussaint Louverture leva une nouvelle armée qu'il conduisit contre nos soldats épuisés par les fièvres.

Nos troupes, sans cesse harcelées, résistaient avec peine, et Leclerc n'était pas sans inquiétude sur le résultat de la lutte.

Croyant qu'il y mettrait fin en s'emparant de Toussaint, il eut recours, pour se débarrasser de cet ennemi dangereux, à une véritable trahison.

Sous le prétexte d'engager des pourpariers en vue d'une entente possible, le général attira le chef des noirs à bord de son vaisseau, le fit prisonnier et l'envoya en France, où il mourut en 1803, au fort de Joux.

Leclerc ne devait pas revoir son pays : le 14 juillet 1802, il mourut à Saint-Domingue, emporté par la fièvre jaune.

Le premier consul le remplaça par Rochambeau, qui trouva devant lui Dessalines, un des lieutenants de Toussaint, et ne put lui opposer qu'un squelette d'armée.

Rochambeau lutta jusqu'à l'année suivante, espérant toujours recevoir des renforts; mais, un beau jour, il apprit la rupture de la paix d'Amiens et dut perdre tout espoir d'être secouru.

Pour sauver ses malheureux soldats, il fut obligé de capituler.

Le gouvernement anglais, qui s'était résigné avec peine à la paix d'Amiens, avait vu d'un mauvais œil l'annexion du Piémont et la façon dont nos règlements s'effectuaient avec l'Allemagne.

D'autre part, une mission du colonel Sébastiani dans le Levant pour y rétablir l'influence française, l'envoi de l'amiral Linois et du général Decaen à l'île de France et dans l'Inde et enfin l'expédition de Saint-Domingue avaient donné à l'Angleterre de nouveaux sujets de crainte et de mécontentement.

Elle refusa d'évacuer Malte.

« J'aimerais mieux, dit Bonaparte à son ambassadeur, vous voir en possession des hauteurs de Montmartre que de l'île de Malte. Voulez-vous la paix ou la guerre ? »

L'Angleterre voulait la guerre

Le 17 mai, son ambassadeur, lord Withworth, demandait ses passeports, et, le 22, la paix était rompue.

L'Angleterre lança aussitôt ses escadres sur toutes les mers et nous enleva, au mépris de tout droit, plus de douze cents bâtiments.

Bonaparte répondit à cet acte inqualifiable en faisant arrêter tous les sujets anglais qui se trouvaient sur le territoire de la république, en interdisant la vente et l'achat des marchandises anglaises, en occupant Tarente, Otrante et Brindisi et en s'emparant du Hanovre.

En même temps, il prépara une descente en Angleterre.

La rupture de la paix d'Amiens et les menées de l'Angleterre causèrent un certain trouble dont voulurent profiter les ennemis du premier consul, notamment Georges Cadoudal, qu'on accusait déjà d'avoir dirigé de loin l'affaire de la machine infernale.

Cette fois, Cadoudal voulut opérer lui-même, et, en compagnie de ses complices, il débarqua entre Dieppe et le Tréport devant la falaise de Biville.

Au nombre des conjurés se trouvait le général Pichegru.

Le débarquement s'effectua d'une manière originale.

En face d'une tour à signaux était fixé un câble connu sous le nom de *corde des contrebandiers*, parce que les contrebandiers se servaient de ce câble pour introduire leur marchandise. La fameuse « corde », qui avait ses surveillants chargés de l'entretenir et dont l'usage n'était permis que moyennant une rétribution, s'enroulait par places autour de gros pieux fichés en terre sur le flanc de la falaise.

Napoléon reçoit à Saint-Cloud le sénatus-consulte qui le proclame empereur des Français, 18 mai 1804.
(D'après le tableau de Rouget.)

Un homme qui gravissait la falaise par cette voie courait un réel danger.

Cadoudal et ses compagnons se servirent de la corde des contrebandiers pour pénétrer en France.

Leur entreprise ne devait pas réussir.

Dénoncés par un nommé Querelle, qui avait servi sous les ordres de Cadoudal en Vendée, ils furent arrêtés, ainsi que le général Moreau, qui, poussé par sa femme, Mlle Hulot, avait quitté sa terre de Grosbois et était entré en relation avec Pichegru.

Georges Cadoudal et un certain nombre de ses complices furent condamnés à mort.

Moreau se vit infliger deux années d'emprisonnement; mais il obtint du premier consul la transformation de sa prison en une peine d'exil.

Quant à Pichegru, il s'était étranglé dans sa chambre, à la prison du Temple.

On le trouva couché sur le côté droit, ayant autour du cou une cravate de soie noire qu'il avait d'abord serrée, puis tordue à l'aide d'un morceau de bois de six pouces de longueur. Sur sa table de nuit, il y avait un livre ouvert et renversé, un volume de Sénèque; à la page ouverte, on lisait cette pensée : « Celui qui veut conspirer doit avant tout ne pas craindre de mourir. »

Au cours de son procès, Cadoudal déclara qu'il n'avait pas agi plus tôt parce qu'il attendait l'arrivée à Paris d'un prince de la maison de Bourbon.

On chercha, on se demanda quel pouvait être ce prince, et l'on pensa au duc d'Enghien, qui se trouvait à Ettenheim, sur le territoire du grand-duché de Bade.

Bonaparte, qui était exaspéré, voulut frapper un grand coup, et il fit enlever le malheureux prince par les dragons du général Ordener.

Le duc d'Enghien, conduit à Vincennes, passa devant une commission militaire présidée par le général Hulin, fut interrogé et condamné dans la même journée et fusillé pendant la nuit dans les fossés du château.

Pour que les soldats pussent viser dans l'obscurité, on avait placé une lanterne sur la poitrine du condamné.

Le lendemain, Bonaparte parut absorbé dans une rêverie profonde. Après le dîner, lorsqu'il se leva de table, il dit tout à coup, d'une voix rude :

« Au moins ils verront ce dont nous sommes capables, et dorénavant on nous laissera tranquille. »

Il avait voulu effrayer ses ennemis.

Peut-être y réussit-il. Mais la mort du duc d'Enghien, qui souleva l'indignation des honnêtes gens, pesa comme un crime sur la conscience du premier consul et pèse aujourd'hui encore sur sa mémoire.

Bonaparte voulut mettre à profit l'émotion que soulevait le complot Cadoudal pour assurer enfin la complète réalisation de son rêve.

Le 2 mai 1804, le tribun Curée émit le vœu que le gouvernement de la république fût confié à un *empereur héréditaire*. Ce vœu ne rencontra au Tribunat que l'opposition de Carnot, et, le 18 mai 1804, un sénatus-consulte proclamait la nouvelle constitution.

Bonaparte était empereur des Français et allait régner sous le nom de *Napoléon*.

Le 6 novembre, un plébiscite lui donna 3572329 « oui » contre 2569 « non ».

On nomma six grands dignitaires de l'empire : archi-chancelier de l'empire, Cambacérès; archi-chancelier d'État, Eugène de Beauharnais; grand

électeur, Joseph Bonaparte ; archi-trésorier, Lebrun ; connétable, Louis Bonaparte ; grand amiral, Murat.

Il y eut aussi des grands officiers de l'Empire (maréchaux-sénateurs, maréchaux, inspecteurs généraux militaires, officiers de la couronne).

Kellermann, Lefebvre, Pérignon, Sérurier, furent maréchaux-sénateurs.

Devinrent maréchaux : Jourdan, Berthier, Masséna, Brune, Murat, Bessières, Moncey, Mortier, Soult, Davout, Lannes, Ney, Augereau, Bernadotte.

Junot, Baraguay-d'Hilliers et Marmont furent faits colonels-généraux.

Comme sous la baguette d'une fée, une cour se constitua aux Tuileries autour des nouveaux souverains.

Il y eut un grand aumônier, Fesch, oncle de l'empereur ; un grand veneur, Berthier ; un grand chambellan, Talleyrand ; un grand maréchal du palais, Duroc ; un grand maître des cérémonies, Ségur.

Une société nouvelle semblait naître sur les ruines de l'ancienne.

La France se trouvait à un tournant de son histoire.

Quant à Napoléon, il voyait finir le rêve de Bonaparte dans une réalité plus éblouissante encore que le rêve.

FIN

TABLE

Ajaccio 7
Brienne 16
Paris 30
Le café de Mlle Bou 37
Les salons de Valence 42
Petite garnison 47
Dans la tourmente 60
Quelques étapes 79
Les jours difficiles 96
Vendémiaire 100
Le prophète Raguideau 115
Montenotte 123
Millesimo 136
Dego 141
Mondovi 148
Lodi 153
Héroïques étapes 163
Arcole et Rivoli 172
Fin de campagne 181
Malte 189
Alexandrie et les Pyramides 192
La guerre en Palestine 203
Le vol de l'aigle 209

Brumaire 217
Marengo 230
Vers la paix 253
La machine infernale 257
Bonaparte chez lui (la Malmaison). 264
L'œuvre du consulat 270
Le consulat à vie 279

40054. — Tours, impr. Mame.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

a39003 002757804b

DC 205 .M3J
MAZE, JULES.
JEUNESSE DE BONAPARTE.

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 09 24 01 7